

# L'ARCHICUBE

NUMÉRO SPÉCIAL



# L'ARCHICUBE

*23 bis* • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2018

*Vie de l'Association*

*Notices*

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure



# SOMMAIRE

## VIE DE L'ASSOCIATION

Compte rendu de la 168 <sup>e</sup> Assemblée générale (18 novembre 2017) . . . . .	9
Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale. . . . .	16
Rapport du trésorier. . . . .	18
Composition du Conseil d'administration de l'Association (année 2017-2018). . . . .	29
Procès-verbaux des Conseils d'administration. . . . .	31

## NOTICES

À propos de la rédaction des notices nécrologiques

1913 l	Jouffroy, Théodore. – <i>P. Cauderlier</i> . . . . .	53
1927 L	Perrenot Esclangon, Jeanne. – <i>D. Esclangon Pansu</i> . . . . .	57
1933 s	Legras, Jean. – <i>Cl. Mathieu</i> . . . . .	61
1935 s	Demers, Pierre. – <i>Th. Leroux-Demers</i> . . . . .	62
1936 S	Langenais Léo, Suzanne. – <i>Cl. Léo Ziour</i> . . . . .	63
1936 s	David, Marcel. – <i>J. Bierne</i> . . . . .	64
1943 s	Duvert, Louis. – <i>R. Duvert</i> . . . . .	68
1945 L	Rosenblum, Jacqueline. – <i>J.-Ph. Llored</i> . . . . .	71
1945 L	Tasca, Valeria. – <i>L. Dumont Lewi, J. Body</i> . . . . .	74
1946 s	Pascaud, Marc. – <i>M. Lièvreumont, P.-E. Pascaud</i> . . . . .	79
1947 l	Charneux, Pierre. – <i>M. Sève</i> . . . . .	82
1947 l	Raimond, Jean-Bernard. – <i>G. Robin, B. Mselati</i> . . . . .	85
1949 l	Cèbe, Jean-Pierre. – <i>D. Pralon, D. Julia Pralon</i> . . . . .	92
1950 s	Bouzon, Jean. – <i>A. Guichardet, L. Haddad</i> . . . . .	96
1950 s	Cuenat, Jean. – <i>P. Cuenat, A. Guichardet, J. Dablanc</i> . . . . .	97
1950 s	Quemada, Daniel. – <i>P. Flaud</i> . . . . .	101

## Sommaire

---

1951 S	Paillous Kahane, Josette. – <i>A. Kahane</i> . . . . .	103
1953 S	Guillaume Guibé, Nicole. – <i>A. Guibé</i> . . . . .	105
1953 s	Guibé, Lucien. – <i>A. Guibé</i> . . . . .	105
1955 l	Drouault, François. – <i>É. Jalley</i> . . . . .	106
1955 l	Sans, Édouard. – <i>J.-L. Bandet</i> . . . . .	111
1956 s	Bretagnolle, Jean. – <i>D. Dacunha-Castelle</i> . . . . .	113
1957 L	Laubier Lebeau, Anne. – <i>M.-Cl. Alies Dumas, J. Métayer</i> . . . . .	115
1957 s	Decomps, Bernard. – <i>M. Ducloy, M. Dumont, J. Dupont-Roc, E. Fournier Giacobino, J.-Fr. Roch</i> . . . . .	120
1957 s	Risset, Jean-Claude. – <i>A. Veitl</i> . . . . .	125
1958 l	Balland, André. – <i>M. Reydellet</i> . . . . .	128
1960 s	Audier, Henri. – <i>Fl. Audier</i> . . . . .	131
1960 s	Berthon, André. – <i>Fr. Wolff</i> . . . . .	134
1960 s	Zeller-Meier, Georges. – <i>J.-P. Malrieu</i> . . . . .	137
1961 s	Cambefort, Jean-Louis. – <i>P. Broche</i> . . . . .	139
1964 s	Revoy, Philippe. – <i>J. Dupont-Roc</i> . . . . .	141
1965 s	Ricard, Daniel. – <i>J.-P. Hermann</i> . . . . .	144
	Liste alphabétique des notices de ce recueil . . . . .	147

# VIE DE L'ASSOCIATION



# 168<sup>e</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(18 novembre 2017)

35 présents.

Nombre de pouvoirs :

286 pouvoirs

258 pouvoirs non nominatifs

28 pouvoirs nominatifs

## ORDRE DU JOUR

1. Informations de la présidente (Marianne Laigneau) et rapport moral du secrétaire général (Timothée Devaux) ;
2. Vote du quitus ;
3. Rapport financier du trésorier (Nicolas Couchoud) ;
4. Approbation des comptes et vote du quitus ;
5. Vote du budget ;
6. Vote des cotisations ;
7. Résultats des élections au Conseil d'administration ;
8. Liste des normaliens décédés ;
9. Questions diverses.

## 1. Informations de la présidente (Marianne Laigneau) et rapport moral du secrétaire général (Timothée Devaux)

### Stratégie générale

-  Renforcer la solidarité entre normaliens
-  Développer le rayonnement de la communauté normalienne
-  Amplifier et moderniser nos actions ainsi que leur visibilité

### Objectifs à 3 ans (CA 15/01/15)

1. Recruter ;
2. Clarifier et renforcer les relations avec l'École (élèves, directeur, départements, Conseil d'administration) ;
3. Maintenir le niveau d'excellence, harmoniser et moderniser les publications ;
4. Développer les relations avec PSL et nos partenaires ;
5. Animer des réseaux physiques et numériques dans et autour de l'A-Ulm pour une meilleure visibilité ;
6. Renforcer le rôle du Conseil d'administration de l'A-Ulm ;
7. Équilibrer les finances.

RENFORCER LA SOLIDARITÉ ENTRE LES NORMALIENS

## Une communauté solidaire

**“Développer le réseau normalien, en particulier en province et à l'étranger”**

Afterworks parisiens réguliers



Réseau de délégués régionaux

	<b>BORDEAUX</b> (Alexandra Carpentier)
	<b>MONTPELLIER</b> (Mircea Sofonea)
	<b>TOULOUSE</b> (Marie Fernandez)

## Une aide professionnelle

**“Renforcer les actions du Service Carrières au bénéfice de tous les normaliens quelle que soit leur activité”**

 <p><b>Rendez-vous Carrières :</b> Administration, Startups, Recherche et enseignement</p>	<p><b>Club ENSecondaire</b> et journée de préparation de rentrée</p> 	
 <p><b>Présentation devant les conscrits</b></p>	<p>Continuité des ateliers ENSuite</p> 	<p>Accompagnement des Normaliens dans leur <b>projet de carrière</b></p>

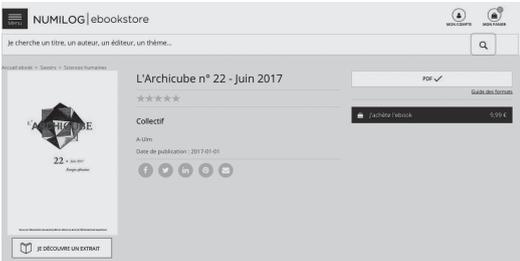
Laurence Levasseur présente les activités du Service Carrières.

DÉVELOPPER LE RAYONNEMENT DE LA COMMUNAUTÉ NORMALIENNE

## Des publications d'excellence

**“Maintenir le niveau d'excellence reconnu de ces publications tout en mettant en œuvre de nouveaux modes de diffusion et d'accès, moins coûteux et plus efficaces”**

E-book accessible sur internet



**En 2016**  
Intégrité scientifique Numérique  
**En 2017**  
Le fabuleux destin du boulevard Jourdan  
Energies Africaines

Véronique Caron présente le travail réalisé et le travail à venir pour *L'Archicube*.

## Les conférences, tables rondes, visites,...

**“Organiser des événements montés en coopération avec la Direction de l'École et des partenaires externes renommés”**

Table ronde: Afrique subsaharienne



Remise du Prix Romieu

Hélène Olivier, élève de lettres en dernière année et agrégée de lettres classiques.

Conférences ECFR



11 novembre



CNE : Start-Ulm



Afterworks multi ENS



Jean Hartweg présente le prix Romieu 2017 ainsi que la table ronde sur l'Afrique.

## De nouveaux partenariats

### “Développer les relations avec PSL et nos partenaires”

- Participation de l'a-Ulm à PSL Alumni
- Coopération étroite avec la fondation ENS (110 k€ levés, 5 k€ pour les archives de l'association)



Violaine Anger présente l'état et les objectifs de PSL.

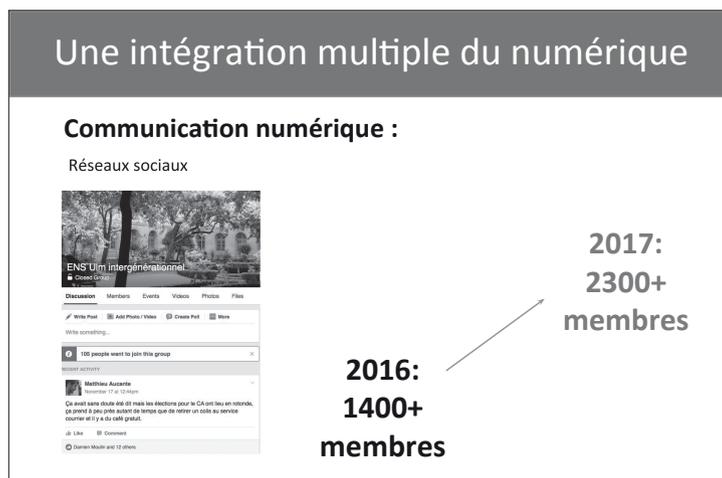
AMPLIFIER ET MODERNISER NOS ACTIONS AINSI QUE LEUR VISIBILITÉ

## Une intégration multiple du numérique

### “Utiliser pleinement les possibilités des outils numériques et des réseaux sociaux, devenus incontournables”



Vote électronique



## 2. Vote du quitus ; Quitus voté à l'unanimité

## 3. Rapport financier du trésorier (Nicolas Couchoud)

Nicolas Couchoud présente la comptabilité en quatre tableaux (voir ci-dessous).

Commentaire de Christine Bénard face au déficit récurrent de l'association. L'association ne peut pas se satisfaire d'un léger déficit régulier, bien qu'elle ait une confortable trésorerie (quasiment aucune dette, beaucoup de fonds). Marianne Laigneau répond que l'association ne s'en satisfait pas et travaille sur l'augmentation du nombre de cotisants pour réduire le déficit (meilleure visibilité auprès des nouvelles générations, enrichissement de la base d'adresses électroniques..). Par ailleurs, le déficit de 2017 est assez exceptionnel (problème d'annuaire et lettres de cotisation tardives).

## 4. Approbation des comptes et vote du quitus

Comptes approuvés et quitus voté à l'unanimité.

## 5. Vote du budget

Budget voté à l'unanimité.

## 6. Vote des cotisations

Le montant de la cotisation annuelle n'évolue pas : 55 euros (22 € pour les 10 dernières promotions).

## 7. Résultat des élections au Conseil d'administration

Résultats élections															
Nombre de votants:	561														
Blancs et nuls:	7														
Exprimés:	554														
<table border="1"> <tbody> <tr> <td>E. Chantrel</td> <td>530</td> </tr> <tr> <td>A. Danchin</td> <td>545</td> </tr> <tr> <td>M. Laigneau</td> <td>541</td> </tr> <tr> <td>A. Loubignac</td> <td>538</td> </tr> <tr> <td>J. Parmentier</td> <td>533</td> </tr> <tr> <td>A. Passot</td> <td>532</td> </tr> <tr> <td>N. Ton That</td> <td>531</td> </tr> </tbody> </table>		E. Chantrel	530	A. Danchin	545	M. Laigneau	541	A. Loubignac	538	J. Parmentier	533	A. Passot	532	N. Ton That	531
E. Chantrel	530														
A. Danchin	545														
M. Laigneau	541														
A. Loubignac	538														
J. Parmentier	533														
A. Passot	532														
N. Ton That	531														
<b>Élus</b> (7 sièges)															

Les nouveaux administrateurs présents se présentent.

## 8. Liste des normaliens décédés (voir ci-dessous).

## 9. Questions diverses

- Jean Hartweg : à propos du travail déjà mené sur l'Afrique, il convient de continuer à mobiliser sur le sujet au cours de l'année 2018.
- Il est utile et facile d'organiser des dîners de promotion à l'École.
- Projets 2018 : un nouveau colloque avec les quatre directeurs/présidents des ENS sera organisé le 22 mars 2018.
- Il faudra que l'A-Ulm travaille à mettre en lumière auprès de PSL l'importance de ne pas se focaliser uniquement sur les classements des universités « scientifiques » mais aussi la nécessité de se positionner sur des critères d'excellence en humanités.

FIN DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE À 18 h 30

## LISTE DES ARCHICUBES DÉCÉDÉS DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1931 L	TOURRETTE LIEBSCHUTZ Cyrille	31/01/2017
1935 s	DEMERS Pierre	29/01/2017
1936 s	DAVID Marcel	15/01/2017
1936 S	LANGENAIIS LÉO Suzanne	15/08/2017
1941 l	GALAND Lionel	28/10/2017
1942 L	LALEUF Geneviève	26/10/2017
1943 L	LEHIR BALL Jeannie	16/12/2015
1943 s	DUVERT Louis	25/05/2017
1946 S	CHAMBRON MULLER Annette	06/08/2016
1946 s	KAHANE Jean-Pierre	21/06/2017
1947 l	DOUBROVSKY Serge	23/03/2017
1947 S	GOUBE Paule	08/03/2016
1947 s	YOCCOZ Jean	30/12/2017
1948 s	FRAYSSE Henri	06/02/2017
1950 l	MICHEL Alain	02/04/2017
1950 s	CUENAT Jean	31/01/2017
1950 s	BOUZON Jean	19/08/2016
1951 l	ZUBER Roger	17/06/2017
1951 S	PAILLOUS KAHANE Josette	18/12/2016
1952 l	FRIOUX Claude	17/04/2017
1952 l	CHARUE Jean	05/2017
1952 l	LAMY Marcel	10/2017
1952 S	MILLOT FERTÉ Claudine	18/09/2017
1953 l	TEYSSANDIER Michel	03/04/2017
1953 S	GUILLAUME GUIBÉ Nicole	10/09/2016
1953 s	GUIBÉ Lucien	15/04/2017
1954 S	SENDER SUARD Michèle	18/06/2017
1955 l	SANS Edouard	22/04/2017
1956 S	CHABANON DUBOC Claude	15/09/2016

Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale

---

1956s	NIVAT Maurice	21/09/2017
1957 l	de BALMANN Louis	03/2017
1957 s	DECOMPS Bernard	08/11/2016
1957 s	RISSET Jean-Claude	21/11/2016
1957 s	JOLY Jean-René	04/02/2015
1958 s	DELANNOY Jacques	24/01/2015
1960 s	BERTHON André	17/11/2015
1960 s	ZELLER MEIER Georges	18/12/2016
1960 s	TOURAY Jean-Claude	16/06/2013
1961 l	TOSEL André	14/03/2017
1962 l	ROUGEMONT Georges	11/2017
1963 s	LOZACH René	09/10/2016
1964 L	DEBEY BILLOT Marie-Françoise	31/05/2017
1965 l	DANCHIN Laurent	10/01/2017
1965 s	RICARD Daniel	20/11/2016
1968 L	OUZIEL RENAUT Mireille	02/01/2017
1968 l	CHARDIN Philippe	11/01/2017
1968 l	MICHAUX Bernard	16/06/2017
1968 l	THALMANN Jean-Paul	08/07/2017
1969 l	BAYEN Bruno	06/12/2016
1970 L	RIVIÈRE Françoise	11/2017
1978 L	FRAZIER Françoise	14/12/2016
1986 s	AUBERT Serge	19/02/2015

# RAPPORT DU TRÉSORIER

## I. COMPTES

Les comptes ont été établis par le trésorier Nicolas Couchoud avec l'assistance du comptable Olivier Marel.

Conformément à la réglementation comptable, ils se composent d'un bilan (actif et passif), d'un compte de résultat et d'une annexe qui contient les informations utiles sur la situation financière de l'A-Ulm qui ne figurent pas dans le bilan ou le compte de résultat.

**A – Bilan actif**

RUBRIQUES	Montant brut	Amortissements & provisions	Valeur nette au 30/06/2017	Valeur nette au 30/06/2016
<i>IMMOBILISATIONS INCORPORELLES</i>				
· Logiciels et autres droits incorporels	20 841,00	19 232,87	1 608,13	5 196,13
<i>IMMOBILISATIONS CORPORELLES</i>				
· Matériel et mobilier	24 185,64	18 754,17	5 431,47	6 687,13
<i>IMMOBILISATIONS FINANCIÈRES</i>				
· Prêts	70 941,57	9 600,00	61 341,57	66 768,57
· Autres titres immobilisés	1 445 066,97		1 445 066,97	1 445 066,97
· Autres titres immobilisés (Romieu)	88 810,67		88 810,67	88 810,67
<b>TOTAL ACTIF IMMOBILISÉ (A)</b>	<b>1 649 845,85</b>	<b>47 587,04</b>	<b>1 602 258,81</b>	<b>1 612 529,47</b>
<i>AVANCES ACOMPTEES SUR COMMANDES</i>	0,00	0,00	0,00	0,00
<i>CRÉANCES ET COMPTES RATTACHÉS</i>				
· Autres créances et Produits à recevoir		0,00	0,00	0,00
	0,00	0,00	0,00	0,00
<i>PLACEMENTS : VALEURS MOBILIÈRES &amp; AUTRES</i>				
· Compte à terme Fonds Romieu	10 540,43	0,00	10 540,43	10 511,93
	10 540,43	0,00	10 540,43	10 511,93
<i>DISPONIBILITES</i>				
· Banques	39 710,80	0,00	39 710,80	62 446,89
· Caisse	239,27	0,00	239,27	13,53
· Comptes livret	123 893,34	0,00	123 893,34	120 738,80
	163 843,41	0,00	163 843,41	183 199,22
<b>TOTAL ACTIF CIRCULANT &amp; ASSIMILÉS (B)</b>	<b>174 383,84</b>	<b>0,00</b>	<b>174 383,84</b>	<b>193 711,15</b>
<i>CHARGES CONSTATÉES D'AVANCE</i>	0,00	0,00	0,00	0,00
<b>TOTAL DE L'ACTIF (A + B)</b>	<b>1 824 229,69</b>	<b>47 587,04</b>	<b>1 776 642,65</b>	<b>1 806 240,62</b>

**B – Bilan passif**

RUBRIQUES	Montant au 30/06/2017	Montant au 30/06/2016
<i>FONDS ASSOCIATIF</i>		
<i>FONDS PROPRES</i>		
· Report à nouveau	1 678 347,76	1 337 044,47
· Réserve		317 093,96
· Insuffisance/Excédent de l'exercice	- 46 436,20	24 209,33
<i>FONDS ASSOCIATIF AVEC DROIT DE REPRISE</i>		
· Fonds dédié « Fondation Romieu »	104 813,36	102 694,62
<b>TOTAL FONDS PROPRES ET ASSIMILÉS (A)</b>	<b>1 736 724,92</b>	<b>1 781 042,38</b>
<i>PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES</i>		
· Pour charges		
<b>TOTAL PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES (B)</b>		
<i>DETTES FINANCIERES</i>		
· Emprunt dettes auprès établissements de crédit(1)		238,59
<i>AUTRES DETTES</i>		
· Fournisseurs et comptes rattachés	13 138,41	6 369,78
· Dettes fiscales et sociales	14 738,14	5 840,06
· Dettes sur immobilisations		0,00
· Autres dettes (comptes gérés)	10 570,68	12 749,81
TOTAL DETTES	38 447,23	25 198,24
<i>PRODUITS CONSTATÉS D'AVANCE</i>	1 470,50	0,00
<b>TOTAL DETTES ET ASSIMILÉS (C)</b>	<b>39 917,73</b>	<b>25 198,24</b>
<b>TOTAL DU PASSIF (A+B+C)</b>	<b>1 776 642,65</b>	<b>1 806 240,62</b>

(1) Dont solde créditeurs de CCP

238,59

**B – Compte de résultat**

RUBRIQUES	Exercice 2016-2017	Exercice 2015-2016
<b>PRODUITS D'EXPLOITATION</b>		
. Ventes d'annuaires et fascicules	298,00	566,00
. Recettes théâtre	10 797,84	13 682,12
. Cotisations et dons	91 279,00	113 677,50
. Subventions reçues		1 700,00
. Autres produits et droits d'auteur	30,57	80,24
(A)	102 405,41	129 705,86
<b>CHARGES D'EXPLOITATION</b>		
. L'Archicube	22 050,05	25 156,73
. Dépenses théâtre	8 828,27	10 067,60
. Frais administratifs	23 928,65	23 363,59
. Impôts taxes versements assimilés	266,00	260,00
. Rémunération du personnel	54 333,63	35 788,72
. Charges sociales	21 862,75	14 981,89
. Subventions & secours accordés par l'association	18 103,00	16 531,00
. Prix Romieu		2 000,00
. Dotations aux amortissements	5 268,47	3 972,98
(B)	154 640,82	132 122,51
<b>1 RÉSULTAT COURANT NON FINANCIER (A - B)</b>	<b>- 52 235,41</b>	<b>- 2 416,65</b>
<b>PRODUITS FINANCIERS</b>		
. Intérêts et produits financiers	6 578,16	8 079,99
. Intérêts et produits financiers (Romieu)	1 254,44	1 178,23
. Produits de cession d'actifs financiers		19 887,72
(C)	7 832,60	29 145,94
<b>CHARGES FINANCIÈRES</b>		
. Intérêts et charges financières		0,00
. Impôt sur les sociétés	775,30	2 249,00
. Impôt sur les sociétés (Romieu)	135,70	223,00
(D)	911,00	2 472,00
<b>2 RÉSULTAT FINANCIER (C - D)</b>	<b>6 921,60</b>	<b>26 673,94</b>
<b>3 RÉSULTAT COURANT</b>	<b>- 45 313,81</b>	<b>24 257,29</b>
. Produits exceptionnels	1 000,00	4 098,58
. Charges exceptionnelles	3,66	5 191,31
<b>4 RÉSULTAT EXCEPTIONNEL</b>	<b>996,34</b>	<b>- 1 092,73</b>
<i>Dont fonds Romieu</i>	1 000,00	
TOTAL DES PRODUITS	111 238,01	162 950,38
TOTAL DES CHARGES	155 555,48	139 785,82
SOLDE INTERMÉDIAIRE	- 44 317,47	23 164,56
. Report des ressources non utilisées du fonds Romieu	0,00	2 000,00
. Engagements à réaliser sur ressources affectées au fonds Romieu	2 118,74	955,23
<b>RÉSULTAT</b>	<b>- 46 436,21</b>	<b>24 209,33</b>

## **D – Annexe**

Annexe au bilan avant répartition de l'exercice couvrant la période du 1<sup>er</sup> juillet 2016 au 30 juin 2017,

d'une durée de douze mois, dont le total bilan est de 1 776 643 Euros  
et au compte de résultat dégageant une insuffisance de 46 436 Euros.

L'annexe ci-après fait partie intégrante des comptes annuels.

### **1. RÈGLES ET MÉTHODES COMPTABLES**

Les comptes annuels ont été établis en application des dispositions prévues par le règlement CRC n° 99-01 du 16 février 1999, dans le respect du principe de prudence, conformément aux hypothèses de base :

- Continuité d'exploitation,
- Permanence des méthodes comptables d'un exercice à l'autre,
- Indépendance des exercices,

et conformément aux règles générales d'établissement et de présentation des comptes annuels.

La méthode de base retenue pour l'évaluation des éléments inscrits en comptabilité est celle des coûts historiques.

Une dérogation a néanmoins été appliquée pour la valorisation des portefeuilles de valeurs mobilières de placement. Le coût historique n'ayant pu être valablement reconstitué, faute d'informations suffisamment détaillées, c'est la valorisation boursière au 15 septembre 2000 qui a été retenue comme valeur de référence historique pour les titres acquis antérieurement à cette date.

Les titres acquis postérieurement au 15 septembre 2000 sont inscrits en comptabilité à leur prix de revient.

Les principales autres méthodes retenues sont les suivantes :

#### **1.1. Immobilisations incorporelles et corporelles**

Les durées et méthodes d'amortissement retenues sont les suivantes :

- |                                      |                     |
|--------------------------------------|---------------------|
| • Logiciels                          | Linéaire 1 an       |
| • Site internet                      | Linéaire 5 ans      |
| • Matériel de bureau et informatique | Linéaire 4 à 10 ans |

#### **1.2. Immobilisations financières**

Une provision pour dépréciation est constituée pour les prêts accordés à des élèves ou anciens élèves, lorsque le recouvrement est incertain.

### 1.3. Créances et dettes

Les créances et dettes ont été évaluées à leur valeur nominale.

### 1.4. Portefeuille titres

Une provision pour dépréciation est comptabilisée le cas échéant en cas de moins-value latente nette – par catégorie de titre – constatée entre le prix de revient et la valorisation boursière au 30 juin.

## 2 – INFORMATIONS RELATIVES AU BILAN ET AU COMPTE DE RÉSULTAT

### 2.1. Actif immobilisé

	A nouveau au 01/07/16	Augmen- tation	Dimi- nution	Solde au 30/06/ 2017
<i>Valeur brute</i>				
Immobilisations incorporelles	20 841			20 841
Immobilisations corporelles	24 777	425	1 017	24 186
Immobilisations financières : prêts	76 369	0	5 427	70 942
Immobilisations financières : placements	1 533 878			1 533 878
	<b>1 655 865</b>	<b>425</b>	<b>6 444</b>	<b>1 649 847</b>
<i>Amortissements et provisions</i>				
Sur immobilisations incorporelles	15 647	3 588		19 235
Sur immobilisations corporelles	18 090	1 680	1 017	18 753
Sur immobilisations financières : prêts	9 600			9 600
	<b>50 402</b>	<b>5 268</b>	<b>1 017</b>	<b>47 588</b>

Une provision pour dépréciation de 9 600 euros a été constatée au titre des immobilisations financières (prêts accordés à des élèves ou anciens élèves) au 30/09/2012.

Le Conseil d'administration de l'association a considéré qu'il n'y avait pas lieu de constituer une dépréciation complémentaire au 30 juin 2017.

La diminution des immobilisations financières est le résultat des remboursements de prêt accordés.

### 2.2. État des échéances des créances et des dettes à la clôture de l'exercice

La totalité des créances et des dettes inscrites au bilan est à moins d'un an.

### 2.3. Placements : valeurs mobilières et autres

Il n'y a eu cette année ni achat ni vente de titres financiers.

Par ailleurs, le compte à terme ouvert il y a quatre ans présente un solde de 10 540 €.

Les comptes gérés par la Société des amis, repris par l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure suite à la dévolution d'actif intervenue fin 2005, figurent au passif en « autres dettes » pour 12 750 euros. Leur contrepartie au bilan actif est constituée d'un compte courant bancaire, pour un montant similaire.

<i>Comptes épargne</i>	A nouveau au 01/07/16	Apports	Intérêts acquis	Retraits	Solde au 30/06/2017
Compte sur livret Banque LCL	11 205	70 137	162	66 790	14 715
Compte sur livret Banque Postale	108 765	0	815	400	109 179
	<b>212 767</b>	<b>0</b>	<b>2 115</b>	<b>3 805</b>	<b>212 767</b>

#### 2.4. Variation des fonds propres

	A nouveau au 01/07/16	Affectation insuffisance n-1	Solde au 30/06/2017 avant affectation	Excédent Insuffisance N	Solde au 30/06/2017 après affectation
Montant en début d'exercice	1 654 138	23 165	1 677 303	- 46 436	1 630 867
<i>Fonds associatifs avec droit de reprise</i> Fonds dédié « Fondation Romieu »	103 739	2119 <sup>(1)</sup>	105 858		105 858
Insuffisance de l'exercice n-1	23 165				
Fonds propres et assimilés	<b>1 781 042</b>	<b>24 025</b>	<b>1 757 877</b>	<b>23 165</b>	<b>1 736 725</b>

Note 1 : Application du règlement 2099-01 Section 2 du PCG

#### 2.5. Détail du résultat financier de l'exercice

	Produits	Charges
Intérêts perçus sur les comptes épargne	976	
Revenus des SICAV	4 503	
Résultat sur cessions de valeurs mobilières de placement	0	
Intérêts obligations	2 075	
Reprise provision pour dépréciation portefeuille titres de placement		
Dotation provision pour dépréciation immobilisations financières		
	<b>7 554</b>	
<i>Fondation Romieu</i> Revenus de SICAV	205	
Intérêts obligations	1 021	
Intérêts perçus sur comptes à terme	29	
	<b>1 255</b>	
Résultat financier	<b>8 809</b>	

**2.6. Informations diverses**

Effectif moyen, non cadre : 2

**2.7. Détail des charges à payer incluses dans les postes du bilan**

	Exercice n	Exercice n-1
Dettes fournisseurs et comptes rattachés	13138.40 <sup>(1)</sup>	6 369 <sup>(2)</sup>

Note 1 : Dont factures non parvenues 2 400€

Note 2 : Dont factures non parvenues 2 400€

**2.8. Rapprochement entre variation de trésorerie et excédent de l'exercice – Analyse de la variation de trésorerie (Portefeuille titres et disponibilités) (en euros)**

Libellés	Montants
<b>Excédent de l'exercice</b>	<b>- 46 436</b>
Dont dotation aux amortissements de l'exercice	5268
Acquisitions d'immobilisations	-592
Prêts accordés en cours d'exercice	0
Remboursements de prêts encaissés dans l'exercice	- 5 427
Avances acomptes versés sur commandes	0
Variation des dettes (hors produits d'avance et comptes gérés)	18 297
Produits encaissés d'avance (cotisations 2016-2017) en n-1	0
Produits encaissés d'avance (cotisations 2017-2018) en n	1 471
Variation Charges constatées d'avance	0
Variation des comptes gérés	- 2 179
<b>Variation de trésorerie de l'exercice</b>	<b>- 29 598</b>

## Rapport du trésorier

	Théâtre	Comptes gérés	Association	Fon- dation Romieu	Total
<b>Trésorerie initiale</b> au 01/07/2016	23 465	6 086	1 594 635	103 164	1 727 350
<b>Encaissements</b>					
Produits d'exploitation de l'exercice	10 798		91 608		102 406
Virements internes					0
Produits reçus pour compte		783	0	1000	1 783
Cotisations perçues d'avance au 30/06/2017			1 471		1 471
Produits financiers (intérêts et revenus du portefeuille)			7 833	1 258	9 091
Remboursements prêts obtenus en 2016/2017			10 427		10 427
	10 798	783	111 339	2 258	125 178
<b>Décaissements</b>					
Règlements fournisseurs en compte au 30/06/2017			1705		1 705
Règlements fournisseurs pour compte		3 515			3 515
Avances, acomptes versés sur commandes			0		0
Virements internes	0		0		0
Acquisition immobilisations			-592		-592
Prêts accordés en cours d'exercice			5 000		5 000
Autres charges externes et autres charges	8 828	0	39 495		48 323
Rémunérations du personnel et charges sociales			65 981		65 981
Subventions et secours accordés par l'association			19 356		19 356
Impôts sur les bénéfices			980		980
	8 828	16 033	131 925	0	178 552
<b>Trésorerie en fin d'exercice</b> au 30/09/2017 <sup>(a)</sup>	25 436	3 354	1 574 049	105 422	1 708 261
<b>Variation trésorerie</b> durant l'exercice 2016/2017	1 971	- 2 732	- 20 586	2 258	- 19 089

<sup>(a)</sup> Disponibilités, comptes à terme et portefeuille Titres

**II. BUDGET ET COTISATIONS 2018-2019****A – Budget**

RUBRIQUES	Budget 2016-2017	Réalisé 2016-2017	Prévu 2017-2018
<b>Produits d'exploitation</b>			
Recettes de théâtre	13 000	10 797,84	11 000
Remboursements de recueils et insertions publicitaires	500	298,00	500
Cotisations et dons	120 000	91 279,00	110 000
Subventions reçues			
Autres produits et droits d'auteur		30,57	
(A)	133 500	102 405,41	121 500
<b>Charges d'exploitation</b>			
Revue L'Archicube	25 000	22 050,05	23 000
Frais administratifs	23 000	23 928,65	24 000
Supplément historique			2 000
Théâtre	10 000	8 828,27	9 000
Rémunération du personnel (charges incluses)	67 000	76 462,38	67 000
Subventions et secours accordés par l'association	20 000	18 103,00	20 000
Dotation aux amortissements	5 000	5 268,47	2 900
Autres charges			
(B)	150 000	154 640,82	147 900
1 - RÉSULTAT COURANT hors résultat financier (A-B)	- 16 500	- 52 235,41	- 26 400
C - Produits financiers (hors fonds Romieu)	18 500	6 578,16	7 000
D - Charges financières (hors fonds Romieu, y compris impôt)	2 000	775,30	800
2 - RÉSULTAT FINANCIER (C-D)	16 500	5 802,86	6 200
3 - RESULTAT COURANT (1+2)	0	- 46 432,55	- 20 200
E – Produits exceptionnels			5 000
F – Charges exceptionnelles		3,66	10 000
4 - RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	0	- 3,66	- 5 000
TOTAL DES PRODUITS	152 000	108 983,57	133 500
TOTAL DES CHARGES	152 000	155 419,78	158 700
EXCÉDENT OU INSUFFISANCE COMPTABLE	0	- 46 436,21	- 25 200
Augmentation des plus-values latentes		27 000	25 200
RÉSULTAT (y compris plus-values latentes)		- 19 436,21	0

**B – Barème des cotisations 2018-2019**

**COTISATIONS 2018-2019**

**Membre en activité ou retraité (archicube ou ami) : 55 euros**

Des cotisations réduites sont consenties aux membres suivants :

- 1°) Élèves ou jeunes archicubes des dix dernières promotions (2009 à 2018) : 22 euros
- 2°) Pensionnaires étrangers pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.
- 3°) Étudiants et anciens étudiants de l'École pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.
- 4°) Souscripteur (sociétaire) perpétuel(le) (liste close) désirant recevoir les publications : 33 euros.
- 5°) L'un des deux adhérents d'un couple paiera une cotisation réduite de moitié à condition que les deux cotisations soient envoyées en même temps.
- 6°) De jeunes archicubes ou étudiants ayant commencé leur scolarité à l'École avant 2009 et dont la situation n'est pas encore bien établie (AC, ATER, ...) pourront bénéficier d'une cotisation réduite (22 euros). Voir le trésorier pour toute information complémentaire.

# CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION (Année 2017-2018)

## ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1947 I SAZERAT (René), proviseur honoraire.
- 1955 s GUYON (Étienne), ancien directeur de l'ENS, chercheur émérite à l'ESPCI.
- 1958 s FAUVARQUE (Jean-François), professeur émérite au CNAM.
- 1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.
- 1960 L BASTID-BRUGIÈRE (Marianne), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), directeur de recherche CNRS émérite (EHESS).
- 1961 L KERVERN GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV.
- 1961 S BROUSSE LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI.

## ADMINISTRATEURS

Bureau :

- 1984 L LAIGNEAU (Marianne), directrice des Ressources humaines du groupe EDF, réélue en 2017, *présidente*.
- 1983 L ANGER (Violaine), directrice du département Arts et musique à l'université d'Évry, élue en 2016, *vice-présidente*.
- 1969 s SENTIS (Rémi), directeur de recherche émérite au CEA, réélu en 2015, *vice-président*.
- 1997 I CHANTREL (Étienne), membre du cabinet du ministre de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique, élu en 2017, *secrétaire général*.

- 1965 L LEWIS LOUBIGNAC (Anne), ancienne déléguée permanente adjointe de la France auprès de l'UNESCO, ancienne conseillère culturelle et de coopération au ministère des Affaires étrangères, réélue en 2017, *secrétaire générale adjointe*.
- 1966 L LEVASSEUR (Laurence), directeur de la société L. L., réélue en 2016, *trésorière*.
- 1961 s BOUVIER (François), directeur honoraire des relations internationales au Muséum national d'histoire naturelle, réélu en 2015, *trésorier adjoint et chargé du Service Carrières*.

Autres membres :

- 1964 s DANCHIN (Antoine), président de la société AMABIOTICS, réélu en 2017.
- 1966 l NORDMANN (Jean-Thomas), professeur émérite à l'université d'Amiens, réélu en 2015.
- 1966 l HARTWEG (Jean), professeur en première supérieure honoraire au lycée Fénelon, réélu en 2017.
- 1971 s CARISTAN (Yves), directeur des relations internationales de l'IDEX Paris-Saclay, élu en 2015.
- 1980 L MOUILLERON LAVIGNE (Christel), professeur de lettres classiques en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, élue en 2015.
- 1986 s LE PAPE (Jacques), secrétaire général du groupe Air France KLM, réélu en 2015.
- 1989 s CASSAIGNE (Julien), chercheur CNRS à l'Institut de mathématiques de Luminy, réélu en 2016.
- 1990 l TON THAT Thanh-Vân, professeur de littérature comparée et francophone à l'université de Paris-Est-Créteil, élue en 2017.
- 1998 l MEULEMANS (David), directeur des éditions Aux Forges de Vulcain, élu en 2016.
- 1998 l PASSOT MANNOORETONIL Agnès, attachée de rédaction à la revue *Études*, élue en 2017.
- 2004 s PARMENTIER Jeanne, responsable Innovation pédagogique à l'université de Paris-XI et à l'Institut Villebon-Georges-Charpak, élue en 2017.
- 2010 s DEVAUX (Timothée), *Innovation and engagement officer*, Sanofi, élu en 2015.
- dipl. 2014 NEGUER (Julia), R&D, Life Science Solution Experience Manager, Dassault Systèmes, élue en 2016.
- 1976 s MÉZARD (Marc), directeur de l'ENS, *membre de droit*.
- 2017 s BARTHOME (Lili), présidente de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

# PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (d'octobre 2016 à septembre 2017)

## 8 OCTOBRE 2016

Validation du procès-verbal du Conseil d'administration du 10 septembre 2016

### Événements passés

- La soirée du 30 juin (4 directeurs des ENS) s'est bien passée, mais il y avait peu de monde. Une solution consiste à ouvrir l'événement annuel aux non-cotisants, comme produit d'appel ;
- La journée ENSecondaire du 30 août a réuni 70 personnes (professeurs du secondaire jeunes ou expérimentés) pour des travaux pratiques permettant d'envisager sereinement la rentrée. Objectifs : refaire la même formule l'année prochaine + voir avec l'École s'il est possible pour les participants de gagner des ECTS (comme pour les ateliers ENSuite)
- L'*afterwork* de rentrée s'est bien passé (autour de 50 personnes) ;
- Réunion archives : ce projet avance bien, malgré quelques aléas. Le grand sujet à venir est la numérisation et l'indexation (devis à demander) ;
- Comité de rédaction de *L'Archicube* : numéro sur Jourdan en décembre, numéro sur l'Afrique en juin 2017 (nombreux contributeurs, Jacques Massot doit demander à Lionel Zinsou s'il peut écrire un article) (réflexion en cours sur la mise en place d'un événement dédié), numéro sur la Forme en décembre 2017. Le Conseil d'administration décide de rendre gratuit le numéro sur Jourdan pour les sévriennes.
- Rentrée sur les stages et débouchés : Marianne Laigneau envoie un courriel à la représentante des Lettres pour que les élèves participent l'année prochaine.

### Événements et projets à venir

- La lettre de rentrée sera envoyée le 10 octobre avec les statuts ;
- Le 14 octobre aura lieu la visite géosciences ;
- Le 26 octobre aura lieu le Rendez-vous Carrières sur la galaxie des startups ;
- Jusqu'au 3 novembre aura lieu la pièce de théâtre de Christophe Barbier ;

- Assemblée générale exceptionnelle le 4 novembre ;
- Le 8 novembre au matin aura lieu le dépouillement des votes pour le renouvellement de 7 sièges d'administrateurs. Lise Brousse Lamoureux, Rémi Sentis, Mireille Kervern Gérard et Anne Lewis-Loubignac se sont proposés pour dépouiller ;
- Cérémonie du 11 novembre (Jean-Claude Pecker, Solène Amice et Alexandar Arroyo feront trois présentations au cours de la cérémonie) ;
- Le 16 novembre, conférence sur la politique étrangère américaine à l'aune des élections présidentielles en partenariat avec l'ECFR et ENS Diplomatie ;
- Le 17 novembre aura lieu la table ronde sur les cours de l'École normale de l'an III en salle des Actes, 19 h ;
- Le 19 novembre aura lieu l'Assemblée générale (l'ordre du jour reste similaire à l'année dernière à deux ajouts près : le vote des nouveaux statuts et le vote de deux nouveaux membres honoraires, Mireille Kervern Gérard et Lise Brousse Lamoureux) ;
- dimanche 20 novembre aura lieu la journée de retrouvailles en l'honneur de la disparition de François Courtès ;
- 24 novembre : prix des *startups* normaliennes ;
- 26 novembre : gala de l'ENS. Nous diffuserons les *flyers* de l'A-Ulm ;
- 7 décembre : Rendez-vous Carrières sur l'enseignement et la recherche ;
- 12 décembre : conférence en partenariat avec l'Institut Pompidou (Intervenante : Nicole Le Douarin, biologiste du développement et de l'embryologie, médaille d'or du CNRS, secrétaire perpétuelle honoraire de l'Académie des sciences) ;
- 18 janvier : Galette ;
- Projet d'actualisation des adresses électroniques : il sera décidé au Conseil d'administration de décembre de trouver un responsable pour coordonner le projet.

Timothée Devaux présente les résultats de l'enquête qu'il a menée auprès des normaliens « Les besoins des archicubes ».

**Aides et secours** : toutes acceptées selon les volontés du Bureau.

**Fondation de l'ENS** : la Fondation, pour sa première levée de fonds, a récolté environ 110 k€ : 16 k€ seront réutilisés pour la prochaine campagne, 15 k€ iront aux équipements de recherche, 5 k€ iront à la sélection internationale, 10 k€ iront aux bourses de stages à l'étranger, 5 k€ iront à l'A-Ulm pour une opération en commun avec la Fondation et 60 k€ iront à la bibliothèque (objectif concret avec un résultat visible pour les donateurs).

Jean-Claude Lehmann propose que la Fondation informe qu'elle accepte les legs.

La Fondation est satisfaite de ce premier résultat, c'est un changement de mentalité bien amené.

### **PSL par Marc Mézard**

Aparté sur l'article de *Nature* qui consacre l'ENS comme « fabrique de Nobels »

Pourquoi PSL ? Par besoin de structuration et de concentration des moyens. L'ENS se doit d'être dans ce grand pôle. L'idée est de garder l'École et son fonctionnement de petite structure, tout en s'intégrant dans un grand système PSL qui ne doit pas mettre de barrières. En termes de visibilité, l'École n'attire pas les meilleurs talents. Par contre PSL est sur les radars internationaux.

Un examen de la situation de PSL a eu lieu face à un jury international : l'enjeu était la pérennisation de PSL et le maintien de la dotation de 750 m€, ce qui fait 27 m€ par an en intérêts, soit 3 % des budgets totaux de PSL. Cependant, ces 27 m€ servent directement à des projets, et non à

payer une masse salariale, ce qui conduit à estimer à la hausse l'importance de ce financement qui peut a priori sembler faible.

Dans PSL existe par ailleurs les Labex, laboratoires d'excellence (IBENS, Département de physique (master international qui a un très grand succès), IEC, Transfert).

Si on additionne toutes les aides Labex, cela fait 5,7 m€ par an pour PSL, soit plus de 50 % du budget lié au fonctionnement des laboratoires de l'École.

Une délibération du jury a eu lieu en avril : il est convaincu de la pertinence des réalisations scientifiques et académiques mais considère que le regroupement administratif des institutions ne va pas assez loin (sans pour autant aller jusqu'à la fusion, selon le président du jury). Cela est inquiétant pour le jury car on ne peut confier 750 m€ à une structure dont on n'est pas certain de la solidité à long terme. De même, on ne peut délivrer des diplômes PSL avec le risque de voir PSL exploser quelques années après, rendant la valeur des diplômes nulle. Les membres de PSL font donc face, par décision du jury, à une période probatoire jusqu'à l'automne 2017 pour travailler à une structure plus pérenne et solide.

L'organisation de la structure devrait avoir pour objectifs :

- assurer une stratégie unifiée pour les missions ;
- avoir une stratégie commune d'allocation de ressources / une stratégie de recrutement commune / etc. (sujet le plus complexe à traiter) ;
- assurer une cohérence pour certains diplômes délivrés ;
- assurer une reconnaissance internationale.

La décision du jury a été dure selon PSL mais elle est défendable.

Question de Marianne Laigneau : le calendrier est-il tenable ? Réponse de Marc Mézard : le point compliqué est le budget, qui devrait être tranché en début d'année 2017. Si nécessaire, il pourrait y avoir une université PSL à plusieurs vitesses.

### Questions diverses

- Le Conseil d'administration a décidé de créer des délégués régionaux (avec un budget possible pour organiser des événements entre 500 – 1 000 € par villes). Ce réseau de province est animé par Timothée Devaux. Deux personnes se sont proposées pour Toulouse (Marie Fernandez, dipl. bio. 2010) et Montpellier (Mircea Sofonea, concours bio 2010).
- Les nouveaux statuts ont été pré-validés par le ministère, moyennant quelques modifications.
- Le prochain Conseil d'administration, exclusivement sur le budget, aura lieu le 9 novembre à 18 h 30 par téléphone.
- Jacques Le Pape pose la question de l'intéressement des deux permanents. Pour l'instant nous restons à un salaire fixe.

La présidente, Marianne Laigneau  
Le secrétaire général, Timothée Devaux

## 9 NOVEMBRE 2016

**Présents :** Étienne Chantrel, Jacques Le Pape, Lise Brousse Lamoureux, Véronique Caron, Marianne Laigneau, Timothée Devaux, Anne Lewis-Loubignac, Jean Hartweg, Laurence Levasseur, Nicolas Couchoud, Mireille Kervern Gérard, Rémi Sentis, Julien Cassaigne, Marie Pittet.

## Élections

Le Conseil d'administration décide de fermer le 15 novembre le vote papier.

## Actif

Des éléments sur livrets ont été placés pour rapporter plus. Cependant, il reste à vérifier avec la banque si le risque est acceptable pour une association reconnue d'utilité publique, qui a interdiction de faire des pertes financières.

Le remboursement des prêts n'est pas visible sur le compte de résultat, mais explicite sur le Bilan actif.

Message clé : globalement aucun gros changement dans la structure de l'actif, excepté le placement de 76 k€ sur des comptes plus rémunérateurs. Le montant de l'actif reste stable.

## Passif

Il faut faire voter à l'Assemblée générale, si les nouveaux statuts sont approuvés, l'affectation de la réserve statutaire au report à nouveau.

Message clé : Pas de changement de structure du passif, excepté la suppression de la réserve statutaire si validation des nouveaux statuts.

## Compte de résultat

On note une légère augmentation des cotisations seules en 2016 (donc sans compter un don de 10 k€ en 2015).

Point important, l'exercice n'est exceptionnellement que sur 9 mois au lieu de 12 : cela est dû au décalage de la clôture de l'exercice, passée de septembre à juin (il « manque » donc les mois de juillet, août et septembre).

Ainsi, les charges de personnels sont à 75 % de leur valeur annuelle ainsi que les amortissements.

Les cotisations des membres sont quant à elles quasiment à leur valeur annuelle, peu de personnes cotisant de juin à septembre.

Le compte de résultat (environ +20 k€) en est donc impacté positivement de manière artificielle.

Cette année, le niveau de demande d'aides et secours a presque doublé, atteignant près de 20 k€. Cela est principalement dû à une augmentation de la demande d'aide financière aux projets d'élèves.

Message clé : Un point positif est l'arrêt de la baisse des cotisations, qui sont même en légère croissance. Sur un an, sans éléments exceptionnels (dons et produits financiers exceptionnels), la baisse des dépenses de *L'Archicube* permettent de revenir à environ – 10 k€.

## Budget 2015 :

Message clé : par rapport à la réalisation du budget prévu : il n'y a pas de gros dérapage.

## Budget 2016

Message clé : L'Association présente pour l'exercice à venir un budget à l'équilibre, en prévoyant une croissance des cotisations et en souhaitant ajuster sa structure de placements financiers pour collecter annuellement des dividendes permettant de combler le déficit prévu de l'exercice. Les autres postes de dépenses et recettes restent constants.

### Aides et secours

Club de voile (2 bateaux en course pour une régates) : 1 000 € accordés.

Séminaire de cantologie : 200 €.

Aides USA : à décider au prochain Conseil d'administration.

La présidente, Marianne Laigneau  
Le secrétaire général, Timothée Devaux

## 10 DÉCEMBRE 2016

**Présents :** Étienne Chantrel, Jacques Le Pape, Lise Brousse Lamoureux, Véronique Caron, Marianne Laigneau, Timothée Devaux, Anne Lewis-Loubignac, Jean Hartweg, Laurence Levasseur, Nicolas Couchoud, Mireille Kervern Gérard, Rémi Sentis, Julien Cassaigne, Jean-Thomas Nordmann, Olivier Sorba, Antoine Danchin, François Bouvier, Violaine Anger, Jean-Claude Lehmann.

### 1. Événements passés et à venir

- 19 nov : Assemblée générale
- 24 nov : prix des *startups* normaliennes
- 26 nov : Nuit de la rue d'Ulm
- 1<sup>er</sup> déc : Messe pour les normaliens défunts
- 6 déc : la voix d'un texte Marcel Aymé
- 7 déc : 18<sup>e</sup> Rendez-vous Carrières : Carrières académiques : enseignement & recherche (30 participants)
- 9 déc : Conseil d'administration de PSL
- 10 déc : Conseil d'administration
- 12 déc : Conférence A-Ulm-Institut Pompidou : Dans le secret des êtres vivants
- 11 jan à 17 h dans le local. Petit groupe sur l'animal normalien
- 17 jan : conférence CRISPR CASE9 et Comité de rédaction
- 18 jan : Galette
- 23 jan : déjeuner des présidents des associations
- 23 févr : Inauguration Jourdan (à 10 h 30) + Expo photo
- 25 févr : Conseil d'administration

Les membres administrateurs se présentent tour à tour pour accueillir Julia Neguer, nouveau membre du Conseil d'administration.

#### Suite des événements passés et à venir

- Assemblée générale
- Le vote électronique a bien fonctionné mais deux éléments à améliorer : bien préciser la fin de date respective du vote papier et du vote électronique. Par ailleurs envoyer la lettre et la pub pour le dîner plus tôt.
- Le Conseil d'administration décide de garder les deux systèmes de votes encore une ou deux années.
- L'Assemblée générale 2017 est fixée au 18 novembre (pas de changement de week-end).

- Un prix Romieu est à organiser en 2017.
- Le prochain Rendez-vous Carrières sera consacré aux métiers de la fonction publique (le 15 mars).
- *L'Archicube* consacré à Jourdan (un appel à photo sur Jourdan a eu lieu pour une exposition qui aura lieu à Ulm). Il faut vérifier le prix de la précédente vente de *L'Archicube* et faire de même pour les achats de l'École. Jusqu'à 300 numéros : 10€, ensuite 8 €.
- Le prochain numéro sera consacré à l'Afrique.
- 23 janvier : déjeuner des présidents des associations.
- Les débats ont porté sur la candidature de Marc Mézard à un nouveau mandat.
- La procédure se déroule dans un premier temps à travers l'action d'un *Search Committee* (dont Marianne Laigneau fait partie).
- La candidature du directeur actuel vise à la bonne continuation du projet PSL, projet entre autres en attente de la clarification des Mines sur leur position vis-à-vis de PSL. Or au Conseil d'administration de PSL, vendredi 9 décembre, les Mines ont clarifié leur position pro PSL.
- L'association doit elle se positionner sur la candidature de Marc Mézard ?
- Jean-Claude Lehmann : le comité de recherche doit-il chercher ou peut-il se « contenter » de la candidature de Marc Mézard ?
- L'association peut confirmer la bonne relation qu'elle entretient avec Marc Mézard et la bonne appréciation de son bilan mais considère aussi que des candidatures peuvent être recherchées.
- Certains membres du conseil soulignent qu'il faut cependant insister sur l'action à mener sur le niveau de recrutement des étudiants. Première réunion du *Search Committee* la semaine prochaine
- Pour l'École littéraire : inviter Frédéric Worms au prochain Conseil d'administration avec la question : que pensez-vous faire pour les littéraires ?

## 2. Vie du Conseil d'administration

### *Prochains bureaux et votes*

- 22 et 25 février
- 19 et 22 avril
- 14 et 24 juin
- 13 et 23 septembre
- 18 novembre (Lionel Naccache)

### *Élections*

- Président : Marianne se représente : 17 voix pour Marianne Laigneau - zéro blanc
- Vice-présidents : Mireille ne se représente pas, Rémi se représente. Violaine est candidate. Rémi : 14 ; Violaine : 16 ; 2 blancs.
- Secrétariat : Timothée et Anne se représentent. Timothée : 17 ; Anne : 16.
- Trésorier : Nicolas et Laurence se représentent. Nicolas : 16 ; Laurence : 16

## 3. Aides et secours

Aide au département de géographie : 800 € accordés.

Aide à la diffusion d'une offre d'emploi d'aide à domicile : accordée.

#### 4. Stratégie pour 2017 : rappels

- Recruter
- Liens avec les départements : Antoine Danchin demande à Antoine Triller pour une visite du département de Biologie
- Maintenir le niveau d'excellence et moderniser les publications. L'harmonie graphique reste à faire
- Développer les relations avec PSL
- Animer les réseaux
- Équilibrer les finances : groupe de travail Jacques Le Pape, Nicolas Couchoud et Marie Pittet sur l'optimisation du rendement de notre capital financier. Nicolas propose de passer par la Fondation de l'ENS. Par ailleurs, Nicolas sort du Conseil d'administration à la prochaine mandature et doit être remplacé comme trésorier.
- Renforcer le conseil

**3 priorités se détachent de l'enquête par mail : aides professionnelle, aide et secours, prise de position.**

- Prise de position (petits groupes de réflexion sur deux thématiques : l'actualité et les sujets de fond). Sujets de réflexion.
- Antoine Danchin : l'incapacité grammaticale des gens (entre 15 et 25 % de la population), mais il est impossible d'en parler, c'est une vérité non acceptée.
- Études littéraires.
- CPGE, et sélection dans les universités : sujet de débat électoral.

Le problème que l'association rencontre pour aborder l'actualité est son manque de rapidité. Quelle relation avec la communication de l'ENS et la presse ?

*Business model* de l'association : sujet à traiter au prochain Conseil d'administration.

En terme de service à mettre en avant dans notre *Business model* : les 5 Go de stockage sur les serveurs de l'ENS.

#### 5. Questions diverses :

##### Annuaire papier

Il y a eu des erreurs du prestataire et de l'association lors de la confection de l'annuaire ce qui a conduit au fait que des adresses confidentielles ont été diffusées et des adresses publiques ne l'ont pas été.

Le Conseil d'administration décide de publier le prochain annuaire le plus tôt possible (essayer de tout terminer le 15 juin).

Un communiqué d'excuse sera publié sur le site web et sera inséré dans la lettre de relance de mars.

Débat : passer à un annuaire sur deux ans ?

Wladimir : David Meulemans proposait un système d'impression à la demande. Mais c'est déjà le cas avec l'annuaire car nous savons à l'avance le nombre d'impressions.

Attention aux cotisations : si on donne un annuaire tous les deux ans, on aura des cotisations tous les deux ans.

Proposition rejetée.

Deux invités possibles pour l'Assemblée générale : Lionel Naccache ou Jacques Lewiner.

### Remplacements

Agnès : urgence pour trouver une remplaçante à mi-temps. Un appel à candidature a été fait en Conseil d'administration. Mi-temps, rémunération horaire : 19/20 € horaire brut, 15,5 € en net, 1 100 et 1 200 €. L'idée d'une prime d'intéressement est acceptée, et le Bureau aura le soin de proposer les critères. Marianne va envoyer la fiche de profil faite par Agnès.

### Notices

Trouver un remplaçant de Françoise Seeuws Masnou (1962 S) responsable des notices des physiiciens et biologistes, qui souhaite arrêter l'an prochain. Antoine Danchin va regarder s'il peut trouver un remplaçant.

La présidente, Marianne Laigneau  
Le secrétaire général, Timothée Devaux.

## 25 FÉVRIER 2017

**Présents** : Violaine Anger, Marianne Bastid-Bruguière, Lise Brousse Lamoureux, Yves Caristan, Julien Cassaigne, Véronique Caron, Nicolas Couchoud, Antoine Danchin, Jean-François Fauvarque, Jean Hartweg, Mireille Kervern Gérard, Marianne Laigneau, Jacques Le Pape, Laurence Levasseur, David Meulemans, Wladimir Mercouroff, Christel Mouilleron Lavigne, Jean-Thomas Nordmann, Marie Pittet, Rémi Sentis, Olivier Sorba.

### Événements passés et à venir

- 12 décembre 2016 : conférence A-Ulm/Institut Pompidou : Dans le secret des êtres vivants.
- Décembre : réunion du *Search Committee*. Pas de candidature. La commission doit statuer le 27/02. Fin de mandat du directeur de l'ENS le 17/04.
- 6 janvier 2017 : premier *afterwork* à Montpellier : établir la liste des contacts, organiser des réunions semestrielles, accueillir les normaliens qui arrivent ou qui passent ; liens avec autres ENS (Lyon a envoyé 1 000 € pour le réseau).
- 13 janvier : la Chine et le nouvel ordre mondial.
- 11 janvier : réunion sur l'animal normalien : Jean-Claude Lehmann doit faire le compte rendu et refaire le « casting » car il n'y a pas d'universitaires dans le groupe de travail actuel !
- 17 janvier : conférence CRISPR Cas 9 très intéressant et accessible
- 17 janvier : déjeuner Violaine Anger/Françoise Zamour.
- 18 janvier : galette : très réussi, environ 50 personnes, beaucoup d'élèves.
- 23 janvier : déjeuner des présidents des associations : réseau régional commun, travaillant sur un deuxième événement commun : avenir des ENS, avenir des littéraires ?
- Février : envoi de la lettre de rentrée aux non adhérents.
- 23 février : Inauguration Jourdan+expo photo.
- 25 février : prochain Conseil d'administration.
- Mars : *afterwork* ENS *Alumni*.
- 15 mars : Rendez-vous Carrières sur les métiers de la fonction publique.
- Avril : Lettre de relance aux cotisants et non cotisants avec un mot d'excuse sur l'annuaire. *L'Archicube* sur l'Afrique sort en juin ; penser à une table ronde avec Catherine Vidrovitch, c'est Jean Hartweg qui s'en occupe.

*L'Archicube* sur la Forme pour décembre, c'est David Meulemans qui s'en occupe.  
En 2018 un numéro sur l'avenir de l'ENS ? Sur les débouchés des littéraires ?

### Projets

- Placements financiers : Marie Pittet donne des directions de travail, à mettre en œuvre avec Nicolas : ne pas se mettre dans une situation où on risque de perdre de l'argent, privilégier les livrets.
- Projet W : Violaine Anger : elle a 600 dossiers de thèse à suivre.
- Projet adresses mail (mi-mars).
- Prix Romieu : Jean Hartweg est chargé de l'organiser et surtout de proposer un candidat.
- Visites de laboratoires : Antoine Danchin continue de sonder le labo de biologie et Yves Caristan va s'occuper de voir avec le labo de chimie.
- Événements des 4 directeurs : formation et débouchés des littéraires, en octobre.
- Réseau délégués régionaux.

### Vie du Conseil d'administration

- Mandats : on regarde qui doit sortir, Nicolas Couchoud et Marie Pittet ne peuvent pas se représenter, Jean Hartweg ne le souhaite pas. Il serait plus simple de n'ouvrir que 7 postes à l'élection. Il faut plutôt recruter des enseignants-chercheurs en exercice. Comme Nicolas Couchoud est sortant, il faut trouver un trésorier. Laurence Levasseur demandera à François Bouvier pour un an.
- Invitation Frédéric Worms : il est d'accord pour venir au Conseil d'administration du 22 avril ou du 24 juin.
- Règlement intérieur à rédiger, comme le rappelle Marie Pittet.

Dates des prochains Conseils d'administration : 22 avril, 24 juin, 23 septembre (plus éventuellement 14 octobre pour les comptes).

Assemblée générale le 18 novembre. Intervenant pour le dîner : Lionel Naccache à inviter rapidement. *Salle des Actes et salle Dussane à réserver au plus vite.*

### Aides et secours

#### Divers

- Annuaire papier

Pour tenir compte de la modification des statuts votée lors de la dernière Assemblée générale, il est décidé de faire désormais dans l'annuaire de 2017, 4 listes alphabétiques principales et non plus 3. Elles comporteront pour 2017 les catégories suivantes :

- anciens élèves et élèves ;
- anciens pensionnaires étrangers ;
- titulaires du diplôme de l'ENS (liste fournie par la scolarité avant fin mars 2017) (pour ceux qui ne sont pas dans les deux premières listes) ;
- étudiants en cours de scolarité (c'est-à-dire ceux entrés en 2016, 2015, 2014 et même 2013 s'ils ne sont pas encore diplômés en 2017).

Il faut obtenir au plus tôt les listes des nouveaux élèves, nouveaux étudiants, nouveaux diplômés... (Voir Monica Florea à la scolarité).

- Nomenclature des catégories professionnelles de l'annuaire à moderniser.
- Requête de Christian Lorenzi sur les salaires des normaliens à la sortie de l'École : pour ceux qui sont en entreprise, demander à Christian Baudelot de monter une enquête auprès des membres du CNE.
- Départ Agnès Fontaine : l'appel à candidatures spontanées n'a rien donné. Ce sera un poste à mi-temps à 1 500 € brut par mois. Marianne Laigneau prend contact avec Laurence Le Corvellec et les secrétariats d'associations de Sciences Po, l'X, l'ENA.... On a bien deux postes à mi-temps et non 1 poste à temps complet, mais Martha Ganeva peut candidater.
- Notices : Wladimir Mercouroff et Antoine Danchin cherchent des remplaçants pour les notices des scientifiques
- Lien A-Ulm et élèves, engagement décennal.
- PSL-*Alumni* : La nouvelle présidente est celle de Dauphine-*Alumni*, M<sup>me</sup> D. Blanchecote, le secrétaire général, le président de Mines-*Alumni*, Paul Duphil. Au début de l'Assemblée générale de PSLA, le président de PSL Th. Coulhon a fait un bref exposé sur la nouvelle structure envisagée pour PSL. Il y aurait deux types de membres : les « adhérents » et les « associés » (sans doute le Collège de France et les écoles d'arts). Le président de PSL aurait droit de veto sur les budgets des écoles adhérentes qui elles-mêmes participeraient à l'élaboration du budget commun.
- Convention à signer entre la Fondation et A-Ulm : la Fondation verse 5 000€ à l'A-Ulm pour la numérisation des archives.

La présidente, Marianne Laigneau  
La trésorière adjointe, Laurence Levasseur

## 22 AVRIL 2017

**Présents** : Lise Brousse Lamoureux, Anne Lewis-Loubignac, Véronique Caron, Wladimir Mercouroff, Jacques Massot, Gérard Abensour, Jean Hartweg, Julia Neguer, Nicolas Couchoud, Rémi Sentis, Mireille Kervern Gérard, Laurence Levasseur, Jean-Claude Lehmann, Julien Cassaigne, Jean-Thomas Nordmann, Jacques Le Pape, Violaine Anger, Marianne Laigneau, Timothée Devaux.

**Excusés** : Géraldine Djament Tran, Yves Caristan, Antoine Danchin, Marie Pittet.

Validation des procès-verbaux des Conseils d'administration des 8 octobre 2016, 9 novembre 2016, 25 février 2017, 10 décembre 2016 et 25 février 2017.

### 1. Événements passés et avenir

- *15 mars* : Rendez-vous Carrières « Les métiers de la fonction publique » : seulement 30 participants car beaucoup d'élèves en stages. Les prochains Rendez-vous Carrières se dérouleront en octobre 2017 et en février 2018.
- *10 avril* : conférence sur l'Europe à venir : vers une union « flexible » ?
- *2 mai* : *afterwork* dans le XI<sup>e</sup>.
- *22 juin* : pot de départ d'Agnès Fontaine. Timothée Devaux doit lancer les invitations et Laurence collecte les dons. Faire les chèques à l'ordre de l'A-Ulm.

### 2. Projets en cours et à venir

- *L'Archicube* n° 22 « Énergies africaines ». Livré en juin + événement à organiser à Jourdan. Le prochain portera sur La Forme (David Meulemans et Étienne Guyon en sont responsables).

Le suivant porterait potentiellement sur l'encombrement ou les études littéraires. Marianne estime que le thème des études et débouchés littéraires est un axe de travail majeur avec la Direction de l'École (Marc Mézard et Frédéric Worms). Prochain comité de rédaction le jeudi 18 mai. Nouveau membre du comité : Agnès Passot Mannoorettonil.

- *Afterwork* à Londres en cours d'organisation par Alexandre Grux entre autres.
- *Archives* : Mireille Gérard passe le relais à David Meulemans. Il trouvera des devis selon les types de numérisation souhaitée. Notices des Sévriennes avec une détection des caractères. L'A-Ulm remercie la Fondation pour son aide financière.
- *Projet W* (vidéos de l'expérience des métiers des normaliens) : le projet avance lentement. La vidéo suppose un serveur annexe si on veut l'héberger sur le site de l'A-Ulm. Christian Lorenzi est très intéressé. Il a lui-même un projet de réalisation de vidéo et il est prêt à mutualiser les ressources techniques. Christian demande une aide dans l'identification de normaliens à interviewer sur leur parcours.

Prochaine étape : réunion pour avancer et livrer à Christian la liste des adresses mails pertinentes. Françoise Zammour a 600 dossiers de thèse à traiter donc elle n'est pas disponible en ce moment.

- *Projet mail* : recensement des adresses mails. Finaliser cela rapidement pour les 20 à 30 noms par promotion.
- *Secrétariat* : Agnès Fontaine a indiquée qu'elle était prête à transmettre son expérience à la nouvelle personne en charge du secrétariat. Passage du poste d'Agnès de 65 % à 50 % du temps complet. Le Conseil d'administration valide le choix de 2 mi-temps demandant des compétences différentes, l'un axé sur la communication interne et externe et la gestion du site aujourd'hui tenu par Martha Ganeva, l'autre à pourvoir sur des compétences de secrétariat classique, avec expérience.

Marianne Laigneau a contacté Laurence Corvellec pour trouver plus facilement un remplaçant. Laurence a répondu positivement pour rechercher un poste de secrétariat à temps plein partagé entre l'École et l'association (50/50). Elle va trier les CV pour nous et nous inclure dans les entretiens.

### 3. Aides et secours

- Pour les aides à projet, rappeler qu'il faut être membre de l'association et mettre en valeur notre logo.
- Prêt : 5 000 € de prêt à un ancien professeur en difficulté : accordé.
- Non à une demande d'élève pour payer des frais de scolarité.
- Semaine arabe : 1 000 € : accordé.
- Journée Bambara et culture malienne : 163 € : accordé.
- Laurence Levasseur obtient des remboursements de prêts à hauteur de 1 000 €/mois

### 4. Renouvellement du Conseil d'administration

Le Conseil d'administration cherche des profils d'actif travaillant à l'université ou en CPGE, jeune de préférence.

Propositions :

- Agnès Passot Mannoorettonil est d'accord pour se présenter.
- Jeanne Parmentier (S, Orsay et a monté un institut de recherche pédagogique).
- Thanh Van Ton That, professeur de littérature comparée, promo 90.

Les dépôts des candidatures devront être clos dans 1 mois.

## 5. Questions diverses

- *Les statuts* sont partis au ministère de l'Intérieur.
- *PSLA* progresse doucement. Deux activités sont en cours : donner plus de visibilité à PSLA et trouver un local et des ressources.

Une idée est d'inviter le président de PSL et PSLA au Conseil d'administration. PSLA est la seule association d'ancien des Idex.

Jean-Claude Lehmann pense que Thierry Coulhon aidera financièrement PSLA.

Pour PSL : fin octobre, le jury doit réexaminer la candidature de l'Idex.

- *Fondation* : Attribution des fonds perçus 117 k€. L'axe patrimoine avait été peu souscrit de manière explicite. Les sommes à la discrétion de la Fondation ont donc été redirigées vers cet axe : International 18 k€, R&I 13 k€, patrimoine 65 k€. Le reste servira au financement de la campagne de collecte de fonds suivante, campagne qui va être lancée lundi prochain. Un autre axe stratégique : une levée de fond auprès de grands donateurs et entreprises (pas nécessairement normaliens). Objectif 2018, dernier projet en cours : un fonds dédié est en cours de création aux États-Unis (J. Le Pape/J.-C. Lehmann)
- *Prix Romieu* : Réponse favorable de la famille Romieu. Cérémonie le 13 ou 20 octobre. La réception aura lieu dans les salons du directeur. Hélène Olivier est choisie comme lauréate par le Conseil d'administration. Le montant est de 2 000 €.
- *Annuaire* : La date de sortie sera mi-octobre 2017. Le Conseil d'administration devrait réfléchir à une solution pour pallier une éventuelle défaillance de FFE (l'entreprise qui fabrique l'annuaire gratuitement).
- Un membre de l'administration de l'ENS a demandé à Julien Cassaigne d'avoir les adresses mails *normalesup.org* des archicubes pour les contacter dans le cadre de l'engagement décennal. Le Conseil d'administration refuse et Julien envoie un mail de refus.
- L'A-Ulm se félicite du *nouveau mandat de Marc Mézard*. Trois thèmes pour l'année qui arrive sont clés : Les littéraires et leurs débouchés ; Le niveau d'exigence d'entrée des étudiants ; Visibilité de l'A-Ulm dans l'École.
- *Aménagement du 45 et position de l'A-Ulm sur le changement des chambres en labo* : après débat le Conseil d'administration considère que ce sujet relève de la gestion de l'École et demande à Marianne Laigneau d'écrire à M. Mézard pour rappeler l'attachement de l'association à un équilibre sur chaque campus entre logements et lieux de vie, de recherche et d'enseignement. Le président du COF est membre de droit du Conseil d'administration de l'A-Ulm. Il est prêt à venir au Conseil d'administration pour nous en parler.
- *Dîner suivant l'Assemblée générale* : Agnès Fontaine doit réserver la salle des Actes et les salons du directeur. Pour l'invité : Difficulté d'avoir Lionel Naccache. Mais on peut rester sur la thématique des sciences cognitives. Alain Prochiantz ou Stanislas Dehaene à **vite inviter**.

## 6. Prochain sujets

- Littéraires et invitation F. Worms.
- Présentation de la plateforme de gestion digitale (Julia Neguer, Julien Cassaigne, Rémi Sentis, Nicolas, Pierre Senellart, Timothée Devaux, Marianne Laigneau). Timothée Devaux organise.
- Portefeuille de compétences et responsabilités.
- Faire la promotion du Service Carrières.
- À voir : poser les dates de l'événement sur l'Afrique, du dépouillement, de la rencontre entre les 4 directeurs.

Prochain Conseil d'administration le 24 juin 2017.

La présidente, Marianne Laigneau  
Le secrétaire général Timothée Devaux

## 24 JUIN 2017

**Présents :** Violaine Anger ; François Bouvier ; Yves Caristan ; Véronique Caron ; Julien Cassaigne ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Mireille Gérard ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Julia Neguer ; Jean-Thomas Nordmann ; Marie Pittet ; Rémi Sentis ; Olivier Sorba.

**Invités permanents :** Gérard Abensour ; Jean-François Fauvarque ; Wladimir Mercoureff.

Frédéric Worms qui devait participer au Conseil d'administration n'a pu se libérer. Il sera invité à un prochain Conseil d'administration.

### 1. Adoption du procès-verbal du Conseil d'administration du 13 juin 2015

Le texte est adopté à l'unanimité.

### 2. Événements passés et à venir

*Afterwork* du 2 mai à Paris : Il s'est tenu dans une *startup* et a rassemblé des jeunes et moins jeunes dans une bonne atmosphère de convivialité. L'aspect « constitution de réseaux » ainsi que le partage des expériences sont particulièrement appréciés. Un *afterwork* organisé par Elisabeth Mehlman s'est tenu à New York avec environ 15 personnes. Un tarif différencié est suggéré pour la participation.

*Pot de départ d'Agnès* : le Conseil d'administration donne son accord pour qu'un chèque de 1 500 euros lui soit remis.

*Remplacement d'Agnès* : via un CDD dans un premier temps. Quelques candidats ont été présélectionnés.

*Le prix Romieu* sera remis le 20 octobre à 18 h à Hélène Ollivier dans les salons du directeur.

*La rentrée des élèves* : le 6 septembre : l'accueil des étrangers (Anne Lewis-Loubignac et Laurence Levasseur), le 7 : Sciences et Lettres (Violaine Anger), le 19 de 11 à 12 (Rémi Sentis et/ou Laurence Levasseur)

*Assemblée générale le 18 novembre* : Stanislas Dehaene a donné un accord de principe pour être l'orateur du dîner.

*L'Archicube* : la Table Ronde « Afrique » se tiendra à Jourdan le 12 octobre de 17 h à 19 h 30. Environ 80 invitations vont être lancées.

### 3. Candidatures au Conseil d'administration :

Il y a 7 mandats qui se présentent ainsi : 3 renouvellements (Marianne Laigneau, Antoine Danchin, Anne Lewis-Loubignac), 1 retour (Étienne Chantrel), 3 nouveaux (Jeanne Parmentier, Ton That Thanh Van, Agnès Mannooretouil).

### 4. Déjeuner de la Présidente avec le Directeur

Les points à aborder sont notamment :

Le niveau et les procédures d'harmonisation de la procédure de sélection des étudiants

Les débouchés des littéraires

Les projets du gouvernement : il est noté que Thierry Coulhon a été nommé conseiller du président de la République pour l'enseignement supérieur et la recherche.

Le rapport d'activité de l'École : l'A-Ulm souhaiterait y avoir une plus grande visibilité.

## 5. PSL

Violaine Anger fait le point sur les échéances, notamment le renouvellement des IDEX. L'association des anciens est en chantier ; elle doit mettre sur pied sa communication. Violaine suggère qu'un Conseil d'administration se tienne une fois dans les nouveaux locaux de PSL, rue Mazarine.

## 6. Projet W

Il s'agit de demander à des normaliens qui ont suivi un parcours atypique de raconter leur ou leurs métiers, qu'ils soient ou non en activité. Un comité de lecture restreint a été constitué, afin d'éviter les polémiques possibles ; des éléments de cadrage ont été fixés. Les textes (qui ne doivent pas dépasser 10 000 caractères) ou vidéos (de cinq minutes au maximum) sont attendus pour le 15 septembre.

## 7. Les cotisants

Ils sont 1620 à la date du 12 juin, c'est-à-dire un nombre encore en baisse. Il y a vraisemblablement un lien avec l'annuaire et le décalage des lettres de relance. Retour au calendrier normal en 2017/18.

## 8. Les adresses mail

Le travail de recensement est long et laborieux surtout pour retrouver les littéraires. Il faudrait faire un lien avec les enveloppes NPAI de la Fondation, et prévoir un petit budget pour cette recherche d'adresses.

## 9. Aides et secours

*X* : 10 000 euros de crédit relais demandés et accordés

*X* : demande d'un conseil patrimonial sans financement.

*Groupe de géopolitique* : demande de 400 euros en co-financement

*Matinale de l'ENS à Cannes (programme de radio pendant le festival)* : 600 euros

*Finale de Beach volley inter ENS en novembre* : 1 800 euros demandés et accordés pour la restauration. Le logo de l'A-Ulm devra figurer sur les annonces et les documents.

## 10. Questions diverses

*Annonce du décès de Jean-Pierre Kabane.*

*Les prochains Rendez-vous Carrières* auront lieu le 11 octobre, le 9 décembre et le 31 janvier et porteront sur les carrières hors de la fonction publique, dans la recherche, et dans la fonction publique hors Éducation nationale.

**Les dates des prochains Conseils d'administration** : le 23 septembre, le 14 octobre (si nécessaire), et le 2 décembre.

Le **Bureau se réunira** le 13 septembre et le 24 novembre.

Le vote pour les administrateurs du Conseil d'administration aura lieu du 15 septembre au 31 octobre.

La présidente, Marianne Laigneau.

La secrétaire générale adjointe, Anne Lewis-Loubignac.

## 23 SEPTEMBRE 2017

**Présents** : Violaine Anger ; François Bouvier ; Véronique Caron ; Julien Cassaigne ; Nicolas Couchoud ; Mireille Gérard ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Jacques Le Pape ; Lise Lamoureux ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Jean-Thomas Nordmann ; Marie Pittet ; Rémi Sentis ; Olivier Sorba.

**Invités permanents** : Gérard Abensour ; Étienne Guyon ; Jean-Claude Lehmann ; Wladimir Mercouroff.

**Invitée** : Hélène Ollivier, lauréate du prix Romieu.

### 1. Adoption du procès-verbal du Conseil d'administration du 24 juin 2017.

Le texte est adopté à l'unanimité.

### 2. Événements passés

*Déjeuner avec le Directeur* : La présidente a déjeuné avec Marc Mézard le 29 juin. Elle lui a fait part du souhait de l'A-Ulm d'être présente aux réunions de rentrée, et d'avoir une visibilité dans le rapport annuel de l'École. Elle lui a demandé sa vision de l'avenir de l'enseignement supérieur.

Marc Mézard, actuellement président par interim de PSL (le future président doit être Alain Fuchs qui termine son second mandat au CNRS) lui a fait part des points suivants :

- Les cabinets sont absorbés par les ratés et la future réforme APB et par l'instauration d'une période de transition.
- La nouvelle directrice des études littéraires, qui remplace M<sup>me</sup> Zamour est Dorothee Buttigieg.
- Le directeur est plutôt confiant quant au passage devant le jury de PSL qui prendra sa décision en février 2018.

*La rentrée* : les rentrées ont eu lieu : pour les pensionnaires étrangers le 6 septembre, pour les littéraires le 12, et pour les scientifiques le 19. L'A-Ulm a été présente chaque fois et a présenté l'association et ses activités. Il est noté que le *power point*, support de communication, doit être mis à jour.

*La formation à l'enseignement dans le secondaire* : Initiative de l'A-Ulm, elle a eu lieu pour la seconde fois le 2 septembre avec 35 participants, nouvellement nommés dans l'enseignement secondaire. Deux doyens de l'Inspection générale et la présidente de la Société des agrégés y ont assisté.

### 3. Événements futurs

*L'apéro PSL* est le 25 septembre, à l'École des Mines. Il y aura une présentation des activités de PSL.

14 associations ont cotisé PSL, mais il y en a encore 23 potentiellement adhérentes.

Violaine Anger explique que le site est en refondation, par appel à une société extérieure, PSL gardant la possibilité de rentrer les informations. Elle suggère que le Conseil d'administration se tienne un jour dans les nouveaux locaux rue Mazarine.

Étienne Guyon note que l'espace des sciences Pierre-Gilles-de-Gennes est devenu l'espace des sciences de PSL, qui pourrait accueillir des expositions ou d'autres activités.

*Le Rendez-vous Carrières* aura lieu le 11 octobre sur le thème « Tous les talents ont leur place dans l'entreprise ». Le Rendez-vous Carrières du 6 décembre sera consacré aux métiers de l'enseignement et de la recherche.

*L'Archicube « Énergies africaines »* : À l'initiative de Jean Hartweg, une table ronde se tiendra à Jourdan le 12 octobre, salle R1-09 sous forme d'une double invitation ENS/A-Ulm. On attend encore des confirmations d'orateurs. Marie Pittet propose de contacter Marie-Cécile Zinsou.

La diffusion de la revue fait l'objet d'un débat. Étienne Guyon propose qu'on fasse une liste d'associations pouvant être intéressées. À la suggestion de Jean-Thomas Nordmann une lettre préparée par Jean Hartweg sera envoyée aux associations identifiées avec un fac-simile de la couverture et le sommaire du numéro.

*Fondation de l'ENS* : La présidente assistera le 10 octobre au Conseil d'administration.

*Prix Romieu* : il sera remis le 20 octobre de 17 h à 20 h dans les salons du directeur, à Hélène Ollivier, fondatrice et première présidente de l'association « notre jeunesse est l'antique ».

*Les afterwork* : celui de Londres a été un échec, sans doute en raison d'une mauvaise communication. Malheureusement, Alexandre Grux d'ENS Cachan a fait savoir qu'il ne pouvait plus s'en occuper.

*L'Archicube* : le numéro sur « la Forme » a pris du retard et sortira en janvier. « Le devenir des humanités est prévu pour juin, et le suivant portera sur « l'encombrement ». Stéphane Gompertz a rejoint le comité de rédaction, mais Véronique Caron a besoin d'aide ; ce sera un point à voir lors du renouvellement du conseil. Mireille Gérard soulève la question du numéro bis, sur lequel Agnès Fontaine travaillait beaucoup. Sophie Serra prendra la relève. Wladimir Mercoureff fait part de la demande de « La jaune et la rouge », revue de l'X qui souhaiterait partager une page d'énigmes mathématiques. Julien Cassaigne, président de la Fédération française des jeux mathématiques, se charge de ce projet.

À la demande de Wladimir Mercoureff, le prochain conseil examinera la question de la diffusion numérique de *L'Archicube*.

*Les élections* : il y a 7 candidats pour 7 places. Le dépouillement aura lieu le 8 novembre de 14 h à 16 h 30 et sera assuré par Lise Lamoureux, Jean Hartweg et Rémi Sentis.

*Cérémonie du 11 novembre* : la présidente va proposer à l'École de déplacer la cérémonie au 10 novembre car le samedi est peu propice à la présence des élèves. Le département d'histoire sera sollicité pour une intervention de spécialiste.

*L'Assemblée générale* aura lieu le 18 novembre à 16 h en présence de Marc Mézard. L'orateur du dîner-débat qui suivra est Stanislas Dehaene.

*Conseil d'administration du 2 décembre* : Frédéric Worms sera invité à parler des études littéraires et des humanités.

*Mars 2018* : Accueil à Dauphine avec les présidents des diverses ENS sur le thème des études et débouchés en SHS (ou HSS : humanités et sciences sociales). La date entre le 13 et le 27, à 19 h n'est pas encore fixée.

*Normaliens dans l'entreprise* : le concours des *startups* appelé désormais « Start-Ulm » aura lieu le 23 novembre.

*Projet W* : 8 contributions ont été reçues ainsi que quelques promesses. Une relance a été envoyée. Il faut attendre.

*Annuaire 2017* : le bon à tirer a été signé récemment pour 2 000 exemplaires.

#### **4. Organisation du secrétariat**

Après de nombreux entretiens avec des candidats plus ou moins compétents en secrétariat ou trop éloignés de ce qu'est l'École, la présélection d'une dizaine d'entre eux, dont un grand nombre de surdiplômés a permis le recrutement de Sophie Serra, docteur en philosophie, dont le contrat a été signé en CDD jusqu'à l'été 2018. Ses jours et ses horaires sont : lundi, mardi, mercredi et samedi de 9 h à 13 h 30.

#### **5. Aides et secours :**

Jean Lémon Koné de l'association « les afro-optimistes » lance un projet dont le coût est de 1 380 euros ; il demande 600 euros. Aide accordée.

Un élève de l'École en stage à l'association « sciences citoyennes » demande une salle. Le Conseil estime que cela ne relève pas de l'A-Ulm, et qu'il doit demander à l'École.

Le remboursement des prêts progresse, sauf sans le cas de X.

#### **6. Questions diverses :**

La présidente a été interviewée, pour le compte de l'École qui souhaite se professionnaliser dans ce domaine, par une *société de levée de fonds* dont le rapport paraîtra à la fin de l'année. La nécessité d'une action d'éclat (comme le fut le bicentenaire de l'École) a été mise en lumière.

*Rencontres avec Lyon et Cachan* : Ces deux écoles ont adhéré à la plateforme de gestion AlumnForce en mode SaaS déjà utilisée par Dauphine, l'X, qui a acheté 30 000 licences pour 7 000 euros. Le coût serait d'environ 330 euros par mois. Le conseil décide d'inviter des responsables et d'écouter leurs arguments.

#### **7. Questions financières**

Le trésorier commente les documents qu'il a adressés au conseil. *Les dépenses* sont plus ou moins conformes au budget si l'on excepte les débours liés au départ d'Agnès Fontaine.

\* *Les recettes* sont en baisse : ceci peut être lié aux problèmes de l'annuaire et au retard d'envoi de la lettre de relance l'an dernier.

Les produits financiers sont inférieurs aux prévisions. Les SICAV rapportent de moins en moins.

\* *Bilan* : le remboursement des prêts est en bonne voie et l'association dispose de 1,5 M d'euros en placements variés.

La présidente conclut qu'il n'y a pas d'inquiétude à se faire, en raison du capital et de ses revenus, mais qu'il faut essayer de réduire le déficit.

Julien Cassaigne propose d'envoyer une lettre spécifique aux nouvelles adresses trouvées.

Violaine Anger suggère une réflexion sur le *business model* de l'A-Ulm.

Tout en ne souhaitant pas une augmentation, le Conseil évoquera la question de la cotisation à l'Assemblée générale.

Olivier Sorba fait remarquer qu'il faut être vigilant pour les envois de courriers car les règles ont changé pour les *antispam*.

\* *Le budget* : des incertitudes demeurent quant à de possibles départs en retraite. La proposition de budget sera envoyée par courriel et sera soumise au Bureau du 7 novembre.

**Après un déjeuner-buffet de rentrée, la séance est levée vers 14 h 30.**

La présidente, Marianne Laigneau,  
La secrétaire générale adjointe, Anne Lewis-Loubignac.

# NOTICES



## À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

**L**a publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir *le Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à repreciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

Si la famille a des réserves à exprimer sur la manière dont sont évoqués les aspects privés de la vie de l'archicube, tous les efforts seront faits pour en tenir compte. Afin de faciliter, avant la date limite, une conciliation des points de vue, un membre du Bureau pourrait arbitrer le débat en proposant une formulation de nature à satisfaire les deux parties. En cas de désaccord persistant, la décision finale reviendra au Bureau.

La collecte des notices est désormais assurée par Patrice Cauderlier (1965 I), Alain Drouard (1961 I) et Michel Rapoport (PE 1965 I) pour les littéraires et Renée Vallette Veysseyre (1955 S) pour les scientifiques.

Nous remercions très vivement tous les auteurs de nous adresser leur texte en fichier **.doc** (environ **10 000** caractères, espaces compris, police Time New Roman taille 12, interligne simple, avec des paragraphes) par courrier électronique ou sur tout autre support **si possible bien avant le 30 novembre** pour une publication en février de l'année suivante.

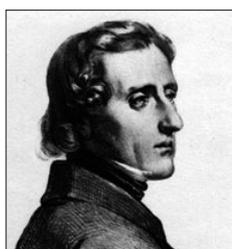
Depuis 2006, il est possible d'insérer une photo en tête de la notice (photo d'identité au format « .jpg » de 100 ko minimum et en haute définition [190×190 dpi]).

#### Errata du n° 21 bis

Page 189 : il faut lire Herz Jean-Claude 1946 s au lieu de 1943 s.

## NOTICES

**JOUFFROY (Thomas, Simon, Théodore)**, né aux Pontets (Doubs) en fructidor an IV (septembre 1796), décédé à Paris le 1<sup>er</sup> mars 1842. – Promotion de 1813 I.



Il n'est que temps de rendre ici à Théodore Jouffroy l'hommage qui lui est dû. Tout a été écrit sur sa personne comme sur son œuvre inachevée, sur celui que ses camarades du lycée de Dijon surnommaient *le Sicambre* pour sa fierté, que ses contemporains désignaient comme *l'Hercule de la pensée*, et qu'Henri Beyle appelait *Thomas Raide* en jouant sur son véritable prénom et sur le nom du philosophe écossais qu'il traduisit et préfaça. Ses *Nouveaux Mélanges philosophiques* sont constamment réédités, avec la préface de Philibert Damiron (1814 I) reprenant son oraison funèbre par Victor Cousin (1810 I), pour faire lire et méditer à chaque génération *Comment les dogmes finissent*. Le *Cahier vert* n'a pas cette chance : il faut le consulter dans une édition bientôt centenaire ; avec deux notices de Sainte-Beuve (in *Premiers Lundis* et *Portraits littéraires*) et des lettres privées émergeant d'une abondante correspondance, il permet de saisir l'homme ; pour son cheminement intellectuel, le travail posthume (1899) de son successeur médiat à l'École, Léon Ollé-Laprune (1858 I) permet de suivre les grandes étapes de sa pensée, accessible soit directement par ses ouvrages, soit plus souvent par les notes de ses élèves : ainsi son *Cours de philosophie* professé à l'École en 1830 et récemment publié par Sylvain Matton, vrai travail de philologue comparant trois manuscrits dont deux conservés à la Bibliothèque de l'École (avec une préface de Serge Nicolas, Paris SEHA, 2007).

Son posthume *Cours d'esthétique* (1845, publié chez Hachette, et par Louis Hachette (1819 I), avec aussi une préface de Damiron, semble le pendant à ses deux

thèses soutenues dès 1816, *de causalitate* et sur le sentiment du Beau et du Sublime. Entre les deux, une existence perturbée et des travaux novateurs ou fondateurs qu'il suffit ici de rappeler.

Il était de la quatrième promotion de la nouvelle École voulue par l'Empereur, dont il était un virulent opposant. L'École d'alors était logée dans les combles de la rue des Postes, et comme les lycées, elle était soumise à un régime quasi monacal de prières et d'assistance aux offices religieux. Dans cette promotion, trois normaliens firent ainsi carrière dans ou par la hiérarchie ecclésiastique (l'abbé Louis Bautin qui fut son condisciple à Dijon et finit doyen de la faculté de théologie de Strasbourg, Louis Bouchitté, docteur en théologie et recteur de Seine-et-Oise, Alexandre Johannet, supérieur du séminaire d'Orléans ; citons aussi le laïc Jean-Baptiste Gail pour sa *Refutatio in Helvetium*). Lui connut le doute, et dans une nuit quasi pascalienne quitta la foi de son enfance.

Né dans un hameau jurassien près de Mouthe (dont les rudes hivers ne sont pas une légende), il comptait plusieurs ecclésiastiques dans sa famille, tous *insermentés*. Un oncle de sa mère était évêque de Nîmes. Nul pays n'est plus romantique, selon Sainte-Beuve. Son père, percepteur et contre-révolutionnaire, est décrit par un ami dans une lettre à ce dernier comme un Rob Roy des montagnes, « terreur des gendarmes et providence des émigrés » dans cette région frontalière (Gindre de Maucy, avec par ce qualificatif une discrète allusion à l'Écosse). Il rejoignit un frère de celui-ci, abbé et médiocre régent de quatrième, à Lons-le-Saunier, quand un autre oncle notaire et le curé du village lui eurent appris tout ce qu'ils savaient ; il resta en ce collège de la 4<sup>e</sup> à la 2<sup>de</sup> : il lisait tout ce qu'il lui plaisait, écrivait des comédies... puis il fit sa rhétorique à Dijon. Là, toujours selon de Maucy, il apprit assez de grec et de philosophie pour être reçu à l'École (en ce temps-là, les inspecteurs se déplaçaient d'un siège d'Académie à un autre, examinaient les postulants en s'adjoignant six universitaires du cru et vérifiaient ensuite sur quatre jours leurs impressions d'oral par des épreuves écrites). Il avait 17 ans, l'âge minimal requis par l'article 111 du décret du 17 mars 1808. Il écouta les répétitions de Victor Cousin, de deux ans son aîné et s'orienta vers la philosophie. Les adieux de Fontainebleau le transportèrent de joie : le tyran avait chu. Il eut beau s'engager ainsi que la majorité de la promotion dans la garde royale, cela ne suffit pas à bien disposer les ultra-royalistes de la cour de Louis XVIII envers cette École dont ils feignaient d'oublier que les premières esquisses dataient de la fin du règne de Louis XV et dont ils craignaient la modernité et l'indépendance d'esprit.

Les pierres noires marquant l'année 1822 ne sont que trop connues. Jouffroy avait soutenu ses thèses dès 1816, était l'année suivante répétiteur, puis maître de conférences de philosophie à l'École. Il passait ainsi de la reprise des enseignements reçus par les normaliens à la Sorbonne (cours de Thurot) à l'exposé *de son chef* (le mot est de Damiron). Il était chargé d'enseigner des disciplines dont il n'avait rien appris de

trois sur quatre à Dijon : esthétique, psychologie (dès le cours de 1818, en 62 leçons), histoire de la philosophie. Au prix d'un labeur acharné, il fondait la psychologie théorique, posait les bases de la sociologie, et dès 1821 devait prendre un congé d'un an dans ses montagnes (Damiron là encore le remplaçait). Ce fut le début de ses problèmes de santé, lui si robuste montagnard. La mort de son père l'avait, de plus, beaucoup affecté. C'est là qu'il apprit que d'un trait de plume le Grand Maître de l'Université, l'évêque in partibus d'Hermopolis, supprimait l'École normale, licenciait ses maîtres et ses élèves, sans la moindre indemnité pour les premiers, et expédiait à Vesoul ou à Sarlat les plus brillants des normaliens auxquels le lycée Henri-IV était promis.

Ces six années où l'idéologie de monseigneur Frayssinous prima, Jouffroy continua de réunir (dès novembre 1822) les plus brillants des jeunes esprits, mais dans sa chambre parisienne (rue du Four) ; ils s'y pressaient à 20 ou 25 et ils ont tous ou presque laissé un nom. *Ce professeur injustement et vainement persécuté* trouvait le temps de traduire les maîtres de la philosophie écossaise (Dugald-Stewart et les œuvres complètes de Reid) et d'y adjoindre de substantielles Préfaces.

Le journal *Le Globe* créé en 1824 fédérait ces jeunes esprits et son fondateur, Paul-François Dubois (1812-1850) ; il dirigea l'École de 1840 à 1850) réunissait toute la jeunesse novatrice dans ses colonnes hebdomadaires (il fut bien vite l'organe de diffusion des Saint-Simoniens). Jouffroy en était la grande plume. Dubois alla lui rendre visite dans ses montagnes. Celui-ci l'invita à une excursion sur la Dôle, au sommet du mont d'Or, ils partirent de grand matin et arrivèrent sur ce plateau pour voir le soleil se lever sur le Léman, le mont Blanc et toutes les Alpes enneigées. Dubois en garda un souvenir ébloui, d'autant qu'un pâtre indifférent au spectacle dont il était blasé était là pour rappeler la concrète nécessité du pain quotidien et des travaux des champs.

Réintégré dans son poste à l'École recréée (par le ministère Martignac !!) sous l'épithète *préparatoire* en 1828, il passa très vite à la Sorbonne, d'abord pour remplacer Charles Millon dans la chaire de philosophie ancienne (janvier 1829) et en juin il prit la chaire de Royer-Collard (histoire de la philosophie moderne). Il orienta le cours vers la psychologie et traita des fonctions de la sensibilité, puis de celles de la raison. Après les journées de juillet, il fut rappelé à l'École pour les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années où il dut traiter des présocratiques, de Bacon et de Descartes. Il quitta l'École pour le Collège de France sur la chaire de philosophie grecque et latine (1832) tout en continuant d'enseigner en Sorbonne (cours de droit naturel en 1833) ; cinq ans plus tard il succéda à Laromiguière (philosophie générale) mais dès l'année suivante il dut abandonner le Collège. Un séjour de huit mois en Italie n'avait pu lui redonner la santé. Il démissionna ainsi en 1839 et tenta de reprendre un cours en Sorbonne. Très vite il y renonça. Sa santé ne cessait de se dégrader.

Il avait été élu en 1833 à l'Académie des Sciences morales et politiques, et s'était marié en 1831 avec Marie-Alexise Mourat. Cette année-là il représentait

l'arrondissement de Pontarlier à la Chambre des députés. Sur sa tombe François Guizot résuma cette partie de son engagement : *en politique il obtint plus de considération que de bonheur*. Et Damiron fait écho à ces déceptions : *il trouva à son grand étonnement peu d'auxiliaires pour le soutenir et beaucoup d'adversaires pour l'attaquer*.

Son testament intellectuel se trouve dans le très émouvant *Discours prononcé pour la distribution des prix au Lycée Charlemagne* (août 1840), repris à la fin des *Nouveaux mélanges philosophiques*. À l'intention des bacheliers qui quittaient les eaux calmes de l'Université pour affronter les tempêtes de l'existence, il rappelait le sens et la valeur de toute vie, en quelque position sociale qu'elle soit. Ce fut sa dernière manifestation officielle. Après un dernier séjour dans son cher Jura, il revint à Paris (il demeurait 27 rue d'Enfer, alors dans le XII<sup>e</sup> arrondissement, aujourd'hui avenue Denfert-Rochereau, dans le XIV<sup>e</sup>) s'alita et mourut. Son décès fut déclaré par Paul Dubois qui énuméra tous ses titres devant le maire, Régulus Delanneau... à l'exception de sa maîtrise de conférences à l'École. Sa veuve chargea Philibert Damiron de publier ce qu'il jugeait utile de ses innombrables manuscrits ; la préface des *Nouveaux mélanges* est toute bruisante des scandales que produisirent certains textes trop novateurs et trop indépendants de la tradition.

Son portrait par Jean Gigoux (le dernier époux d'Ewa Hanska après Honoré de Balzac) laisse transparaître sa puissance de réflexion et sa sérénité. Ce peintre qui eut, octogénaire, le temps de rédiger les *Souvenirs de (sa) vie* rappelle, cinquante ans après, les fins de semaine quand il allait depuis le quai Malaquais, où il rejoignait Alfred de Vigny et celui qu'il présentait comme *un jeune sage de la Grèce*, jusqu'au château de Ville-Évrard (après le village de Neuilly-sur-Marne) rendre visite à un Comtois leur aîné, ami des arts et des humanités, le général François-Xavier Donzelot (1764-1843). Jouffroy ne cessait durant leur longue marche d'aborder les problèmes majeurs de la philosophie.

Il était parti avec Victor Cousin de cet éclectisme qui plaçait au centre de tout la Charte octroyée au nom de Dieu par le monarque restauré, et voulait retenir le meilleur des systèmes de pensée préexistants. Très vite il remit en question cette vision, l'article-brûlot *Comment les dogmes finissent*, écrit en 1823 et publié dans le *Globe* deux ans plus tard sous Charles X, est la démonstration de cette marche vers le progrès (que rejoignirent les amis de Saint-Simon accueillis à bras ouverts par ce journal) et de la libération des chaînes des anciens préjugés, qui ne tiennent plus devant les leçons de la science et le raisonnement. Victor Hugo, Hector Berlioz, Eugène Delacroix sont ainsi ses héritiers au même titre que les philosophes, les juristes, les psychologues, les spécialistes d'esthétique... qu'il a formés directement par ses cours qui, de nos jours, achèvent d'être publiés grâce aux notes de ses élèves.

Ces quatre distiques de Sainte-Beuve, un de ses auditeurs fidèles et émerveillés de la rue du Four quand il était encore lycéen à Charlemagne, pour faire revivre l'enseignant, le penseur, le chercheur dont la vie fut consacrée à l'Esprit pur cher à Vigny :

Vivez ! votre parole a des douceurs qu'on aime,  
 Parlez de vérité ;  
 Sage, parlez longtemps de justice suprême,  
 D'éternelle beauté !  
 Que savez-vous du Ciel ? Que devient l'âme en peine  
 Au sortir des bas lieux ?  
 Enseignez lentement, calme et tout d'une haleine,  
 Immense, harmonieux !

Ces vers sonnent comme un *à la manière* de ceux dont Diogène Laërce parsemait ses biographies des philosophes illustres mais sont le meilleur témoignage de son rayonnement.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

**PERRENOT (Jeanne, épouse ESCLANGON), née le 4 avril 1908 à Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence), décédée à Paris le 28 août 1992. – Promotion de 1927 L.**



Jeanne Perrenot est la fille de deux professeurs d'École normale d'instituteurs. Son père Charles Perrenot est issu d'une famille de la très modeste bourgeoisie franc-comtoise. Félix Perrenot, son père, officier de police, meurt quand Charles a deux ans. Vivant à Bout (Haute-Saône), il est remarqué pour ses dons en mathématique, boursier, il entre à l'École normale de Luxeuil. Professeur de mathématiques, il est nommé à Gap, où il épouse Marie Guichard, elle-même professeur de physique et chimie à l'École normale de jeunes filles. Marie Guichard est la fille d'employés de la station thermale de Digne, elle a passé le Brevet supérieur et préparé le concours de l'École normale au lycée de la Martinière à Lyon.

Le ménage est nommé dans un double poste à Ajaccio, puis au Puy-en-Velay. Charles, professeur-économiste, disciple de Rousseau, parcourt les sommets voisins, herborise et emmène à la chasse ses filles Germaine et Jeanne. Élèves au lycée de filles, Germaine est scientifique, Jeanne déjà littéraire ; elle obtient de suivre les cours

de latin au lycée de garçons, autorisation donnée en 1915 par le recteur Louis Liard (1866 l) « *accepter un petit bataillon de latinistes* »<sup>1</sup>. Les années de guerre laissent à Jeanne des souvenirs précis : l'installation de l'électricité dans quelques salles, l'armistice du 11 novembre 1918, et la grippe espagnole. Charles, pianiste et altiste, encourage la formation musicale de ses filles ; Germaine, pianiste, est une excellente accompagnatrice. Jeanne trouve dans Jean Pitacco, violoniste autrichien assigné à résidence, un professeur exceptionnel. Il anime la vie musicale du Puy, où il crée un orchestre d'élèves et d'amateurs. Jeanne acquiert une excellente technique et travaille toutes les grandes partitions : Bach, Corelli (concertos). Cet acquis lui permettra de faire du violon toute sa vie.

En 1924, Jeanne est reçue au diplôme de fin d'études secondaires, mention TB. Elle entre en classe de lettres supérieures à Besançon, où elle passe le baccalauréat Latin-Langues en 1926. Elle rejoint en cours d'année la classe de préparation à Sèvres du lycée de Versailles. Elle est reçue à l'École normale supérieure de jeunes filles en juillet 1927 à titre d'élève externe. À 19 ans, elle est la plus jeune de la 47<sup>e</sup> promotion. En 1928, Mario Roques (1894 l) est professeur de littérature française, Béatrix Dussane, de la Comédie-Française, est professeur de diction. Georges et Ludmilla Pitoëff viennent présenter le théâtre moderne. Jeanne est enthousiasmée par les dons de Ludmilla, par le choix des auteurs et par la nouveauté de la mise en scène. La directrice madame Amieux (1889 S) favorise l'ouverture : Jeanne monte *La fille de Madame Angot* de Charles Lecoq, où elle personnifie le héros masculin, Ange Pitou. Elle gardera des liens fidèles avec ses compagnes de la 47<sup>e</sup> promotion : Suzanne Harang épouse Grinsard, Irène Perrard qu'elle retrouvera à Grenoble, Éliane Crappet épouse Lallemand. Jeanne Lods sera la seule de la promotion à accéder à l'enseignement supérieur, professeur de littérature médiévale à la Sorbonne (toutes quatre 1927 L)

Jeanne est reçue en 1929 au Certificat d'aptitude à l'Enseignement secondaire, son statut d'externe la prive de la troisième année qui prépare à l'agrégation. Elle ne peut pas suivre le cours « information pédagogique » du nouveau programme, elle regrettera toujours cette agrégation manquée. Invitée au Bal de l'École normale par Raoul Audibert (1927 l) et Daniel Gallois (1926 l) qui l'initient au grec, elle rencontre Félix Esclangon (1922 s), alors agrégé-préparateur de physique. Elle l'épouse en août 1930. Elle est nommée à Arras, les naissances de Pierre en 1931 et Danielle en 1932 interrompent une carrière qui se poursuivra ensuite sans interruption jusqu'en 1968.

La carrière de Jeanne est dépendante de celle de son mari. En 1934, Félix soutient sa thèse et est nommé à la faculté des sciences de Lille. Jeanne est professeur à Roubaix puis au lycée Fénelon, à Lille. La directrice est madame Laubier, née Suzanne Benhamou (1919 L), épouse de Jean Laubier (1921 l). Les deux ménages sont très proches. Félix enseigne au PCB, mais peine à développer ses travaux de recherche.

En 1938 il candidate et il est nommé maître de conférences puis professeur dans une chaire de physique industrielle à la faculté des sciences de Grenoble. Jeanne est nommée au lycée de jeunes filles, futur lycée Stendhal. Les années de guerre sont marquées par les restrictions, la protection d'amis menacés, en particulier le professeur Paul Levy et sa famille, et la Résistance. Grenoble, ville résistance, subit les attentats et les disparitions, vers la déportation ou vers les maquis. La villa des Esclangon est contiguë à l'École Vaucanson, occupée par les Allemands. Jeanne est contactée par le réseau Goélette, elle surveille avec Pierre, son fils, les mouvements de troupes et note le numéro de régiment, visible au col des plantons. Elle transmet l'information au cours d'anodines après-midi musicales à son relais, Odile Crussard Kammerer, qui est aussi la pianiste du quatuor.

La fin de la guerre ouvre une ère de développement et de fêtes. L'Institut polytechnique participe aux fêtes du cinquantenaire de la Houille Blanche, par l'association des anciens élèves. Jeanne apparaît vêtue de tulle blanc à la soirée du Château de Vizille. La vie du lycée s'anime. Jeanne monte *Intermezzo* de Jean Giraudoux (1903 I). Le ménage reçoit dans une maison dauphinoise face à Belledonne les visiteurs, collègues parisiens ou hauts responsables d'EDF (la nationalisation est en cours). Jeanne est second violon dans l'orchestre Theuveny, choriste avec ses filles lors de l'exécution des *Passions* de Jean-Sébastien Bach. Les dimanches sont consacrés à la découverte des montagnes proches ; Jeanne ne connaît pas le vertige et accompagne Félix dans l'escalade des couloirs calcaires aimés des Grenoblois.

En 1954, Félix est nommé à Paris dans la chaire d'énergie appliquée, créée à la Sorbonne. Parallèlement, il prend la direction du Laboratoire central des industries électriques à Fontenay-aux-Roses. Jeanne rejoint Paris après une année de soins et de radiothérapie. Elle est nommée au lycée pilote du Centre international d'études pédagogiques de Sèvres, dirigé par madame Hatinguais, claire reconnaissance de ses qualités de professeur et de conseiller pédagogique.

La mort accidentelle de Félix laisse Jeanne veuve à 48 ans. Ses filles Thérèse et Suzanne sont lycéennes. Jeanne rejoint le lycée Molière où elle retrouve madame Laubier, sa directrice. Elle est correctrice des compositions de français du Concours général, et du concours d'entrée à l'École centrale. Ces tâches lui font retrouver le contact avec ses collègues de l'enseignement secondaire, et apportent un complément précieux à un budget réduit. Elle quitte l'enseignement sans regret après le remue-ménage de Mai 1968. Après trente-cinq ans de carrière, elle a atteint l'échelon supérieur de son grade, elle est officier de l'Instruction publique en 1953, chevalier de l'ordre du Mérite en 1969.

Jeanne Esclangon a aimé enseigner. À Grenoble elle a eu en charge les élèves des classes de 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> français-latin, des classes de 2<sup>de</sup> et 1<sup>re</sup> série B. Les anciennes élèves évoquent encore madame Esclangon quand elles doivent expliquer la « règle des tons » adjectif ou adverbe. Le corrigé des rédactions est un plaisir : le professeur choisit les meilleures phrases de chaque devoir et en fait des bijoux de quinze

lignes. En 2<sup>de</sup> et 1<sup>re</sup>, les cartes du monde romain, le plan de la Rome antique sont accrochés. Traduisant la *Guerre des Gaules*, les jeunes latinistes voient s'avancer les légions en marche. À des élèves privées de théâtre, elle raconte le rire de Dussane dans le *Bourgeois gentilhomme*, le trac de Dullin avant le monologue de l'*Avare*. Une élève brillante<sup>2</sup> n'hésite pas à monter, pour la famille et les amis, la tragédie d'*Esther*. Pendant les jours opaques de l'Occupation, madame Esclangon évoque la Rome de Du Bellay et le Palais Farnèse où elle a été reçue par l'ambassadeur André François-Poncet (1907 l) quand Félix y a présidé le baccalauréat. Une des élèves trouve les mots pour évoquer sa silhouette et son enseignement : « virevoltant, les mains dans les poches d'un immense imperméable, arpentant l'estrade sur de périlleux talons hauts, elle nous passionna pour l'*Émile* ».

À la retraite, d'autres tâches l'attendent. Confrontée au barrage légal à toute régulation des naissances, elle adhère à l'association Maternité heureuse, fondé par madame Lagroua-Weil-Hallé. La loi Veil, en 1975, est pour elle une victoire personnelle. Elle milite pour le droit des femmes dans le cadre du Soroptimist Club International. Présidente à Grenoble, puis à Neuilly, elle est déléguée internationale du Soroptimist Club à l'Unesco en 1962.

Jeanne a été une mère attentive, plus exigeante pour ses enfants que pour ses élèves. Aidant et protégeant quatre jeunes ménages, elle a accueilli avec une vigilance attentive dix petits-enfants qui lui doivent une large part de leurs succès universitaires ou professionnels.

Jeanne Esclangon n'a pas laissé de trace écrite de cet art qui lui permettait d'entraîner ses élèves dans l'exaltation des textes. Elle traduisit avec Félix un texte clé d'Arthur Haas<sup>3</sup> sur la théorie de l'atome. Fidèle à la Société des Amis de l'École normale supérieure, elle rédigea la notice de Henri Pariselle<sup>4</sup> que le ménage Esclangon avait connu à Lille et à Grenoble. Pendant ses dernières années assombries par un grave accident, elle écoutait chez elle la *Fugue* de Bach ou l'*Étude* de Scriabine que son gendre Franck Theuveny, pianiste, avait relues pour elle.

*Sur une note juste, l'homme est plus en sécurité que sur un navire de haut bord* (le Droguiste, dans *Intermezzo* de Giraudoux).

Ses anciennes élèves : Danielle PANSU ESCLANGON,  
Thérèse THEUVENY ESCLANGON, ses filles et Sylviane GUILLAUMONT JEANNENEY

### Notes

1. *Le Cinquantenaire de l'École de Sèvres, 1881-1931* (édition des Ateliers de Printory, 1932)
2. La troisième des cosignataires.
3. Arthur Haas, *Quanta et Chimie*, traduit de l'allemand par Jeanne Perrenot et Félix Esclangon (éditions Gauthier-Villars, 1931)
4. Notice d'Henri Pariselle, Annuaire 1973 des anciens élèves de l'École normale supérieure.

**LEGRAS (Jean)**, né à Soissons (Aisne) le 12 juillet 1914, décédé à Vandœuvre-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle) le 5 janvier 2012. – Promotion de 1933 s.

Scolarité au lycée Poincaré de Nancy.

Primé au concours général (2<sup>e</sup> prix en mathématiques, 4<sup>e</sup> accessit en physique).

Élève à l'École normale supérieure de 1933 à 1936.

Reçu 4<sup>e</sup> à l'agrégation de mathématiques (1936).

Thèse *Contribution à l'étude de l'aile portante* sous la direction de Joseph Pérès, (1908 s) soutenue en 1946.

Professeur de mathématiques supérieures au lycée Henri-Poincaré de Nancy (1942-1944).

Détaché au CNRS (1944-1947).

Chargé de cours de mathématiques à la faculté des sciences de Besançon (1947-1950).

Maître de conférences à la faculté des sciences de Besançon (1950-1952).

Maître de conférences à la faculté des sciences de Nancy (1952-1955).

Professeur de mécanique rationnelle à la faculté des sciences de Nancy (1955-1982).

Six livres pour l'enseignement universitaire publiés entre 1954 et 1980, sur des techniques de résolution d'équations différentielles, l'analyse numérique, et des algorithmes d'optimisation non linéaire.

Encadrement d'une soixantaine de thèses.

Obtention pour l'université de Nancy d'un ordinateur IBM 650 en 1958.

Fondation (1959) puis direction du Centre de calcul ainsi que de l'Institut universitaire de calcul automatique (ancêtre de l'actuel LORIA) jusqu'en 1972.

Développement en Lorraine de l'informatique et de ses applications.

Départ à la retraite en 1982.

La vie de Jean Legras fut marquée par les deux guerres mondiales : son père fit Verdun et la famille fut ballotée à droite et à gauche pendant la Première Guerre mondiale ; quant à lui, son travail de recherche en mathématiques appliquées fut perturbé par la Deuxième Guerre mondiale. Ayant été versé dans l'artillerie, il perdit en effet ses travaux en même temps que sa cantine lorsqu'il fut fait prisonnier en juin 1940, puis passa plus de deux années en captivité à Lübben en Allemagne, ce qui se termina heureusement par un rapatriement suite à une schizophrénie simulée.

Marié et père de deux enfants, sportif, bricoleur, photographe amateur, et même amateur de tricot, on lit qu'il a été toute sa vie animé d'une grande curiosité intellectuelle envers les activités les plus variées.

Bien qu'il ait fait partie d'une famille d'enseignants, avec un père professeur de mathématiques et un fils professeur de médecine, on sait peu de choses sur le passage de Jean Legras à l'École normale supérieure, et il n'est pas clair que cela ait eu une influence majeure sur ses goûts scientifiques. Contemporain de Nicolas Bourbaki, il s'affirma comme un chercheur intéressé d'abord par les mathématiques appliquées vues comme un outil au service de l'ingénieur et du physicien, d'où un intérêt de précurseur pour l'automatisation du calcul, puis pour l'informatique, au développement de laquelle il joua un rôle de tout premier plan en Lorraine, que ce soit pour l'enseignement, la formation, ou pour la recherche.

Claire MATHIEU (1983 S)

**DEMERS (Pierre), né à le 8 octobre 1914 à Deal (Royaume-Uni), décédé le 29 janvier 2017 à Montréal (Québec). – Promotion de 1935 s.**

Le physicien montréalais Pierre Demers, qui a bien malgré lui participé au projet Manhattan, est décédé à l'âge de 102 ans. Ses cendres ont été enterrées au cimetière Notre-Dame-des-Neiges à Montréal le 23 juin 2017.

Après avoir été admis à l'École normale supérieure de Paris en 1939, Pierre Demers a rapidement rejoint les rangs du laboratoire de Synthèse atomique sous la direction de Frédéric Joliot-Curie. Celui-ci l'avait orienté vers la technique des émulsions photographiques pour détecter les particules élémentaires et observer leurs caractéristiques. Grâce à cette technique, qu'il baptisera l'ionographie, Pierre Demers contribuera aux travaux du laboratoire nucléaire secret du Canada pendant la guerre, sera une sommité de la physique fondamentale ainsi qu'une des figures scientifiques d'avant-plan au Québec pendant plusieurs décennies.

Pierre Demers est né de parents canadiens pendant un voyage en Europe, en 1914. Il a notamment fait ses études au collège Jean-de-Brébeuf et à l'université de Montréal avant de fréquenter les institutions parisiennes. Il est revenu au Canada au début de la Deuxième Guerre mondiale. Après la victoire des Alliés, Pierre Demers a rejoint le corps professoral de l'université de Montréal où il a exercé jusqu'à sa mise à la retraite d'office en 1980. Il s'est alors consacré en bonne partie à la défense du français en science par la fondation de la Ligue internationale des scientifiques pour l'usage de la langue française (LISULF) qui a, notamment, fait reculer l'Institut Pasteur alors qu'il se proposait de rendre sa revue unilingue anglaise.

Après l'arrivée des détecteurs de particules électroniques dans les années 1970, Pierre Demers avait diversifié ses activités scientifiques, embrassant le courant multidisciplinaire pour étudier d'autres domaines tels que la pollution par le bruit et la

perception colorée, tout en poursuivant des recherches sur les modèles fondamentaux qui l'amènèrent à proposer le Système du Québécius à la toute fin du xx<sup>e</sup> siècle.

Au cours de sa vie, Pierre Demers a reçu de nombreuses distinctions, dont le prix du Québec Marie-Victorin en 2015 (plus haute distinction scientifique), le rang de chevalier de l'Ordre de la Pléiade (assemblée des parlementaires de langue française) et le prix des sciences Léon-Lortie de la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Son décès a laissé dans le deuil sa compagne, deux fils et quatre petits-enfants.

Thierry LEROUX-DEMERS, son fils

**LANGENAI (Suzanne, épouse LÉO), née le 22 novembre 1915 à Terregatte (Manche), décédée le 15 août 2017 à Rennes (Ille-et-Vilaine). – Promotion de 1936 S.**

Suzanne Langenais est née dans l'école de Terregatte, petit village du Sud-Manche où ses deux parents étaient instituteurs. Son père mourut deux ans à peine après sa naissance.

Suzanne et sa sœur aînée Andrée vécurent alors à Vains, petit bourg de l'Avranchin au bord de la baie du Mont Saint-Michel où leur mère avait été nommée. Le trio s'installa ensuite à Cherbourg où les deux sœurs poursuivirent brillamment leurs études secondaires.

Elles entrèrent toutes les deux à l'École normale supérieure de Sèvres. Suzanne appartenait à la promotion scientifique de 1936 et elle obtint à la sortie de l'École l'agrégation de physique.

La mort de sa sœur en 1939 en mettant au monde un petit garçon alors que son mari avait été fait captif sur le front, constitua pour Suzanne Langenais une terrible épreuve.

Heureusement, nommée peu après ce drame au lycée de jeunes filles de Rennes, elle eut la chance de croiser un tout jeune professeur, nommé lui aussi dans cette ville après sa réussite à l'agrégation de lettres classiques.

Les deux jeunes gens tombés instantanément amoureux l'un de l'autre, furent séparés durant le restant de la guerre, les lycées de garçons et de filles étant délocalisés dans deux bourgades distinctes des environs de Rennes.

En 1944, Suzanne Langenais dut quitter précipitamment son lycée pour prendre en charge sa mère et son petit-neveu pour les guider sur les chemins au milieu des combats et des bombardements, en pleine bataille de Mortain.

En 1945, enfin, Maurice Léo et Suzanne Langenais purent célébrer leur mariage et leur vie devint alors, sur plus de sept décennies, un modèle d'accomplissement conjugal, familial, amical et professionnel.

Enseignante au lycée de jeunes filles de Rennes (aujourd'hui lycée Anne-de-Bretagne) puis au lycée de garçons (aujourd'hui lycée Émile-Zola) Suzanne Léo fut un professeur passionné, redouté parfois, toujours admiré de ses élèves.

Parmi les nombreuses amitiés indestructibles nouées par Maurice et Suzanne Léo, les camarades sévriennes de Suzanne occupaient une place de choix, parmi elles : Madeleine Zimmermann (1936 L) devenue sa belle-sœur après son mariage avec André Subrenat, veuf d'Andrée Langenais ; Fernande Audoin (1936 L) longtemps professeur à Rabat puis à Paris ; Josette Calus-Chavarin (1937 S), professeur à Alger puis directrice d'un lycée à Marseille ; et enfin Marie-Louise Fargues (1937 L), épouse de Pierre Le Go, collègue et ami de Maurice. Cette dernière famille fut et est encore très proche, au-delà des deuils et du temps qui passe.

Suzanne Léo n'a jamais oublié ses racines normandes. La maison de Carolles, au bord de la baie du Mont Saint-Michel, fut acquise par le couple en 1957 et devint, au fil des générations, un lieu convivial, amical autant que familial.

Son époux Maurice Léo, toujours en vie, ses trois enfants, ses deux beaux-fils et sa belle-fille, ses huit petits-enfants et leurs conjoints, ses sept arrière-petits-enfants ont bénéficié jusqu'à ses tout derniers jours, dans sa 102<sup>e</sup> année, de la vitalité, de la sagesse, de l'intelligence chaleureuse et de la tendresse inépuisable de leur épouse, mère ou grand-mère. Son affaiblissement a été bref et sans souffrance.

Au sein de cette grande famille, conformément au modèle harmonieux du couple de Maurice et Suzanne, les joutes intellectuelles et humoristiques, la fantaisie artistique, l'ouverture au monde, loin de tout préjugé et de tout académisme, s'entre-mêlent encore et se perpétuent.

Et clin d'œil de la vie, Riad, leur petit-fils, polytechnicien et docteur en physique théorique, a épousé en 2013 Fanny, une jeune helléniste agrégée de lettres classiques et normalienne de la rue d'Ulm.

Claire LÉO ZIOUR, sa fille

**DAVID (Marcel), né le 29 mai 1917 à Rosières-aux-Salines (Meurthe-et-Moselle), décédé le 15 janvier 2017 à Reims (Marne). – Promotion de 1936 s.**

Entré en 1936 à l'École normale supérieure après de solides études au lycée Henri-Poincaré de Nancy, agrégé de mathématiques en 1939, Marcel David commence une carrière de professeur de lycée à Clermont-Ferrand quand débute la Seconde Guerre mondiale. Révoqué en 1941 par le gouvernement de Vichy en raison de ses origines sémites, ce lorrain, mobilisé en 1940 comme aspirant à Toul, participe dès lors à la Résistance dans les maquis des francs-tireurs de la Dordogne en qualité de lieutenant

des Forces françaises de l'intérieur (F.F.I.). Il est interné pour fait de résistance dans un camp d'internement près de Limoges en 1943 puis il passe dans le maquis de Dordogne Sud fin 1943. Comme lieutenant F.F.I., il participe à la libération de la ville de Bordeaux et agit en opération contre la poche allemande de la pointe de Grave.

En 1944, à la Libération, il est réintégré dans l'éducation nationale comme professeur dans les lycées de Bordeaux, puis à Saint-Germain-en-Laye au lycée Marcel-Roby (1950-1953) et à Paris, au lycée Jean-Baptiste-Say (1953-1955). Marcel David devient titulaire d'une chaire de classe préparatoire aux grandes écoles (au lycée Saint-Louis), après avoir soutenu en 1955 une thèse de doctorat d'État sur *L'approximation simultanée de deux nombres irrationnels*, thèse qu'il avait entamée dix ans auparavant, au sortir de la guerre.

Recruté en 1953 en qualité de chargé de cours à la Sorbonne, à proximité du lycée Saint-Louis où il va exercer à la rentrée scolaire de 1955, le docteur ès sciences mathématiques est remarqué par Joseph Pérès, le doyen de la faculté des sciences de Paris, qui lui propose, au printemps 1956, de conduire une importante et triple mission : Créer avec la municipalité de Reims une antenne scientifique de la Sorbonne dans des locaux provisoires, entre la cathédrale et la basilique Saint-Remi, au cœur de la cité des sacres ; Préparer avec les responsables de la haute administration du ministère, la transformation de cette antenne en deuxième faculté des sciences de l'académie de Paris ; Suivre les travaux engagés pour que cette transformation de l'école supérieure des sciences de Reims en faculté de plein exercice aboutisse à la réalisation d'un campus moderne, d'inspiration californienne, tel que celui de l'université Stanford ou de Berkeley.

En 1958, le passage de la IV<sup>e</sup> à la V<sup>e</sup> République change le périmètre de la mission confiée à Marcel David. Il ne s'agit plus de l'académie de Paris et de l'accueil des étudiants en surnombre à la Sorbonne dans une seconde faculté assez éloignée de la capitale pour leur offrir de meilleures conditions d'étude, notamment loin des distractions et du stress de l'agglomération parisienne. Il s'agit de l'académie de Reims, créée pour la circonstance, et de la promotion d'un enseignement supérieur scientifique de proximité pour les jeunes bacheliers des départements limitrophes de la cité des sacres.

Dès 1960, la création de la faculté des sciences de Reims par décret du gouvernement atteste du succès, en quatre ans seulement, des première et deuxième parties du projet conduit par Marcel David. Les enseignements des trois certificats préparatoires à la licence ès sciences – mathématique générale et physique (MGP), mathématique, physique, chimie (MPC) et sciences physiques, chimiques et naturelles (SPCN) –, sont non seulement sur rails mais très rapidement en régime de routine. Les innombrables certificats qui les complètent pour l'obtention du grade de licencié sont ou vont être ouverts dans l'année qui suit. Les locaux provisoires voient de nombreux

étudiants des départements de l'Aisne, des Ardennes, de l'Aube, de la Haute-Marne et de la Marne, s'y presser à l'étroit avant même d'être terminés. Des démarches de recherche scientifique conduisant au diplôme d'études supérieures et au doctorat d'état débutent dans tous les cursus : mathématiques, physique, chimie, biologie et géologie.

Élu doyen à la création de la faculté, de 1961 à 1967 puis de 1971 à 1974 le professeur David est invité par les tutelles à poursuivre la passionnante mais très prenante responsabilité qu'il avait acceptée d'assumer en 1956 : créer un campus universitaire sur le modèle anglo-américain, avec des bâtiments multiples dédiés à l'administration, à la bibliothèque, aux différents enseignements, aux laboratoires de recherche, à l'hébergement des étudiants, à la pratique du sport et même, nouveauté dans le paysage universitaire français, au logement des professeurs !

De 1961 à 1967, tout en veillant au bon fonctionnement de la toute jeune faculté dispersée dans le « Quartier latin » de la ville, à proximité de l'ancien collège des Bons-Enfants qui abrita l'université d'ancien régime, du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, Marcel David, s'investit dans la réalisation d'un vaste campus universitaire.

Les personnels et étudiants, commencent à emménager en 1965 dans ce qui va être désormais la faculté des sciences du Moulin de la Housse. C'est d'emblée un total et beau succès quoique tout ne soit pas terminé. Ce le sera rapidement. Seules, au final, les villas des professeurs n'y verront jamais le jour. Il faut dire que les événements de Mai 1968 modifieront profondément la vision de la République sur l'enseignement supérieur et la recherche scientifique qu'elle entend promouvoir.

L'œuvre de plus de dix années en qualité de créateur *ex nihilo* d'une faculté des sciences est quasiment terminée pour Marcel David.

De 1967 à 1974, il lui appartient désormais de développer des axes forts en recherche scientifique et, en même temps, d'assurer l'insertion de la faculté dans son environnement territorial.

Premier objectif atteint en 1974, par l'association de six laboratoires de recherche au CNRS : deux en physique, deux en chimie, deux en biologie, soit deux fois plus qu'aujourd'hui, en 2018. Et si les mathématiques sont absentes du palmarès, elles le doivent à l'impossibilité de rivaliser avec Paris et Nancy, deux centres prestigieux auxquels préfèrent se rattacher les enseignants-chercheurs rémois.

Quant au second objectif, la tâche est accomplie au mieux en dix années de présidence de l'Association régionale pour l'étude et la recherche scientifique (ARERS), une implication décisive dans la vie culturelle et économique d'une métropole régionale.

L'année 1974 devait être pour Marcel David le retour à la case enseignant-chercheur au quotidien. Mais on ne s'affranchit pas facilement de responsabilités de

pilotage de la vie universitaire exercées comme doyen avec brio. Il assumera jusqu'à sa retraite, le 1<sup>er</sup> octobre 1980, la direction de l'Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques (IREM) et il veillera aux premiers pas du Centre de calcul de l'université de Reims.

Reconnu pour ses qualités de manager, Marcel David le sera tout autant pour la qualité de son enseignement. Ce sera notamment sa désignation de 1958 à 1982 comme examinateur ou maître de conférences à l'École polytechnique. Et, à Reims, ce seront les souvenirs impérissables pour les étudiants d'un maître à la pédagogie lumineuse.

Universitaire par vocation, Marcel David répondra aussi à une inclination profonde pour la défense de la laïcité dans l'Éducation nationale et à un sens aigu de l'engagement social. Il sera pendant vingt ans délégué départemental de l'Éducation nationale (DDEN), pendant dix ans, membre du conseil d'administration départemental de la MGEN et présidera la section marnaise de la Fédération des parents d'élèves de l'école publique. Politiquement engagé, il sera le candidat du parti socialiste unifié (PSU) aux élections législatives de 1968.

Auteur de plusieurs ouvrages d'analyse destinés aux étudiants de licence et d'un article sur la résolution matricielle des équations diophantiennes de Pythagore, le mathématicien Marcel David s'est intéressé après sa thèse à la théorie des graphes et aux équations différentielles stochastiques avec son collègue et ami russe Andreï Kolmogorov qu'il accueillit à Reims en 1958, et auquel il rendit visite à Moscou à l'occasion du Congrès international des mathématiciens de 1966.

De la théorie des graphes à la pratique de la théorie des jeux de « l'Ouvroir de littérature potentielle », il n'y a qu'un pas que le doyen David aimait franchir au quotidien. Tous ses collègues et amis ont en mémoire les contrepèteries et autres exercices de manipulation des mots et phrases qu'il concevait et faisait partager sans restriction à son entourage.

Décoré de la Médaille de la Résistance le 8 décembre 1945, sous le gouvernement provisoire du Général de Gaulle, Marcel David reçut la Légion d'honneur le 24 avril 1963 et fut élevé au grade de commandeur des Palmes académiques le 12 juillet 1965. La République devait bien ces marques de reconnaissance à l'homme comme à l'universitaire.

Jacques BIERNE,  
doyen de la faculté des sciences de Reims (1974-1978)

**DUVERT (Louis), né le 5 septembre 1922 à Arles (Bouches-du-Rhône), décédé le 25 mai 2017 à Grasse (Alpes-Maritimes). – Promotion de 1943 s.**



### L'homme

Louis Duvert est le fils unique d'une « mère au foyer » née en 1894 et d'un père né en 1897, rescapé de la boucherie du Chemin des Dames, ingénieur, professeur, puis directeur de plusieurs établissements d'enseignement technique (à Maubeuge, Sotteville-lès-Rouen, et Marseille).

À trois ans, Louis contracte la poliomyélite. Il en guérit, mais avec des séquelles (atrophies musculaires) à une jambe et à un bras. Ce handicap ne l'empêchera toutefois pas d'effectuer presque toute sa vie de nombreuses randonnées en montagne. En tous cas, cette maladie forge sa volonté et sa philosophie de vie ; en outre, elle lui permet plus tard d'échapper aux obligations militaires.

Ses études primaires et secondaires, de 1928 à 1939, se déroulent sans histoire, à La Seyne-sur-mer, Toulon, puis Maubeuge. Il prépare, et obtient, deux Baccalauréats (« Math élém. » et « Philo »), c'est possible à l'époque. Au début de la guerre, il entre en classe préparatoire : « Math sup. » à Nîmes, « Math spé. » à Marseille, puis à Paris, au lycée Louis-le-Grand ; et à la rentrée 1943, il intègre enfin « Normale sup. » : c'est l'école qu'il visait, car il veut devenir enseignant.

Louis se marie en 1952, à Lyon, avec Louise, fille d'un agrégé de mathématiques, Georges Thovert, normalien également (1916 s). Ils ont deux enfants : Rémi, né en 1954, devenu aussi « prof de maths » (puis formateur), et Mireille, née en 1957, infirmière en psychiatrie ; suivront deux petits-enfants et trois arrière-petites-filles. En 1982, après 38 ans passés à Lyon, ils se retirent à Saint-Cézaire-sur-Siagne (Alpes-Maritimes), où ils jouissent d'une retraite paisible. Louis y termine sereinement sa vie, et s'éteint dans sa 95<sup>e</sup> année.

Louis Duvert est ce qu'on appelle un « honnête homme », au sens fort (et peut-être désuet aujourd'hui) du terme. Droit, rigoureux sans être rigoriste, fiable, sérieux et « bosseur », mais aussi grand adepte de l'humour, ouvert, tolérant, laïque, respectueux des autres, et discret, peu attiré par les cérémonies ou les médailles. Ses convictions philosophiques et politiques, souvent hors des sentiers battus, peuvent être qualifiées d'humanistes et de progressistes : il est agnostique, rationaliste, pacifiste, non-violent, antiségrégationniste, altermondialiste, « citoyen du monde », écologiste.

### L'enseignant

À l'École normale supérieure, rue d'Ulm (mais aussi à la Sorbonne), Louis passe trois années qui lui laissent un bon souvenir ; il s'entend bien avec ses « coturnes »

(André Néron, Jacques Pechmajou et Paul Ponsonnet). En deuxième année, il est libéré de la physique, qu'il n'apprécie guère, et se consacre pleinement aux mathématiques ; parmi les professeurs qu'il découvre, il y a Henri Cartan (1923 s), Georges Bouligand (1909 s), Maurice Fréchet (1900 s), Albert Châtelet (1905 s), Lucien Thiberge (1920 s), Georges Valiron (1905 s), René Garnier, Maurice Chazal (1924 s)... Cela ne l'empêche pas de suivre aussi des cours ou des conférences d'Henri Wallon (1899 l), André Lévy, Louis de Broglie, Gaston Bachelard.

La troisième année est consacrée à la préparation de l'agrégation, qu'il obtient, bien sûr.

Sa carrière de professeur de mathématiques se déroule entièrement à Lyon, au lycée Ampère (de 1946 à 1958), au lycée du Parc (de 1958 à 1961), au lycée technique La Martinière (jusqu'en 1969), puis au lycée Jean-Moulin (jusqu'en 1982, année de sa retraite).

Il enseigne en « Math élém. », en « Hypotaupe », et, à La Martinière, en « Taupe technique », une classe rare en France. Puis arrive le tournant de sa carrière : il demande à enseigner à temps plein dans un collège-lycée, délaissant ainsi le « prestige » de l'enseignement en classe préparatoire (et le salaire qui va avec...) pour se consacrer à une pédagogie « sur le terrain » en accord avec ses idées.

C'est en effet l'époque des « maths modernes » : une réforme certes vouée à l'échec, comme on s'en apercevra plus tard, mais qui passionne Louis. Au lycée Ampère, de 1948 à 1954, il a déjà enseigné ponctuellement dans des « classes nouvelles » et des « classes pilotes » (5<sup>e</sup> à 3<sup>e</sup>) ; de 1967 à 1969, il expérimente un « enseignement par fiches » dans une 6<sup>e</sup> puis une 5<sup>e</sup>, au lycée Jean-Moulin. Il enseigne même dans le cadre d'une expérimentation à l'école élémentaire (en CM2), et anime des séances de formation pour les parents qui ont du mal avec ces fameuses mathématiques modernes.

Louis est aussi un des membres fondateurs de l'équipe Galion, dont les fichiers et manuels pour collégiens édités entre 1968 et 1981 ont un succès certain. Il devient également animateur à l'IREM (Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques) de Lyon, dès sa création, en 1969, et jusqu'en 1976.

Jusqu'à sa retraite, Louis met en œuvre des pratiques pédagogiques d'avant-garde (pour l'époque) : pour prendre en compte l'hétérogénéité des élèves et compenser l'inefficacité de la prédominance du « cours magistral », il fait travailler les élèves sur des fiches, en leur apportant une aide personnalisée ; il met également en place le travail en groupes (au niveau des élèves), et pratique le travail en équipe (au niveau des professeurs) ; et il remplace la notation chiffrée par une évaluation plus formative.

En bref, peut-être plus que par les mathématiques, il est intéressé par leur « didactique » (une science alors balbutiante) et par tout ce qui touche à la relation pédagogique.

À sa retraite, et pendant une vingtaine d'années, il aide bénévolement des élèves en difficulté dans le cadre de deux associations.

### **Le militant**

Dès 1946, sous l'impulsion de son collègue et futur beau-père, Louis Duvert adhère à l'APMEP (Association des professeurs de mathématiques de l'Enseignement public) ; il s'y investit beaucoup, à tel point qu'à l'occasion de sa retraite, il en est promu président d'honneur. Il est par exemple coresponsable du bulletin de l'association de 1971 à 1982, cofondateur en 1972 et membre actif pendant une trentaine d'années d'un groupe de travail intitulé « Mots », etc.

Toujours dans le domaine professionnel, il adhère au CRAP (Cercle de recherche et d'action pédagogiques), éditeur des Cahiers pédagogiques, revue très appréciée des enseignants novateurs, à laquelle il s'abonne dès 1951 ; il participe par exemple en tant qu'animateur à deux « rencontres d'été » (1969 et 1970).

Louis entre également au SNES (Syndicat national de l'Enseignement secondaire, intitulé de l'époque) dès 1946 ; il est secrétaire de S1 (section d'établissement) de 1948 à 1953, de S2 (section du Rhône) en 1957-1958, et de S3 (section académique) en 1959-1960 ; en 1962-1963, il est secrétaire de S2 du SNET (Enseignement technique), syndicat qui fusionnera avec le SNES en 1966. Même s'il n'est pas toujours d'accord avec les idées défendues par le SNES, il y reste syndiqué jusqu'à sa mort.

Hors champ professionnel, il serait fastidieux de citer ici toutes les associations (une cinquantaine) auxquelles Louis adhère (et plus si affinités !), et toutes les revues (une trentaine), politiques ou non, qu'il soutient en s'y abonnant.

### **Le littéraire**

Louis est bien sûr un « scientifique », mais c'est aussi un mélomane, et un amoureux de la langue. Il en étudie les mécanismes et l'évolution, aime les jeux de mots, s'adonne régulièrement aux mots croisés (il en crée aussi), et produit parfois quelques vers.

Dans son métier, il accorde une grande importance au vocabulaire et à l'expression (écrite ou orale), et essaie d'inculquer aux élèves une certaine rigueur en la matière.

C'est un grand lecteur : il lit quotidiennement divers journaux et revues, et dévore des dizaines de livres par an (littérature classique, histoire, essais...) ; sa bibliothèque comprend plusieurs milliers d'ouvrages : Victor Hugo, Paul Verlaine, Edmond Rostand, parmi tant d'autres.

Dans le domaine professionnel, il rédige divers articles, ainsi que quelques brochures (avec des collègues), et notamment, à la fin de années 1960, une série d'ouvrages pour le grand public intitulée « travaux pratiques de mathématiques » (sur des notions clés de mathématiques dites modernes : ensembles, relations, lois de composition, structure de groupe...).

Et lors de sa retraite, il écrit régulièrement des textes sur ses idées et ses convictions, sur certains aspects de sa vie ou souvenirs qui l'ont marqué... dans un style bien à lui, mélange de sérieux et d'humour, de gravité et de légèreté. Plus de 400 pages ont été rassemblées par ses enfants dans un ouvrage intitulé « La plume sans masque » (un tome en 2002, un autre en 2012), imprimé à une cinquantaine d'exemplaires donnés à ses proches et ses amis.

Rémi DUVERT

**ROSENBLUM (Jacqueline), née le 1<sup>er</sup> janvier 1924 à Paris, décédée à Nice (Alpes-Maritimes) le 1<sup>er</sup> juin 2016. – Promotion de 1945 L.**

Jacqueline Rosenblum, maître de conférences honoraire en grec ancien de l'université de Nice-Sophia-Antipolis, nous a quittés le 1<sup>er</sup> juin 2016. Elle était née le 1<sup>er</sup> janvier 1924 à Paris, deuxième d'une fratrie de trois, d'un père lituanien, très tôt disparu, et d'une mère parisienne qu'elle aura soutenue, ainsi que sa sœur cadette, durant toute son existence.

Autres temps, autres modes de fonctionnement : Jacqueline Rosenblum fut éduquée par sa mère, secrétaire de direction, chez elle pendant ses onze premières années et entra directement en sixième pour entamer de brillantes études qui lui permirent, après le lycée Victor-Duruy, d'entrer à l'ENSJF de Sèvres à l'issue du concours de 1945. Elle retenait volontiers la découverte avec émerveillement des humanités, notamment du latin, par un professeur qui permettait à ses élèves de rédiger, dès la deuxième année, des lettres de Cicéron à Cornélia. La vie parisienne lui plaisait beaucoup ; très intéressée par l'image – tant photographie que cinéma – elle allait régulièrement assister à des séances et gardait en mémoire le choc constitué par le *Chanteur de jazz*, premier film parlant de l'histoire. Baignant dans un milieu intellectuel, elle fréquenta très tôt les musées et les expositions, se souvenant avec nostalgie de l'ancien Palais de Chaillot et de son architecture à nulle autre pareille et de l'Exposition universelle de 1937 entre autres. La guerre obligea les Rosenblum, bien que non juifs, à se réfugier en zone libre, à partir de 1942, et c'est à Lyon qu'elle termina ses années de lycée et commença ses études supérieures, faisant alors la rencontre d'une exacte contemporaine qui deviendrait plus de vingt ans après sa collègue au moment de la création de l'université de Nice, Jacqueline Manessy, professeur de sanskrit et de grammaire comparée. Hormis l'évocation de figures marquantes comme celle de Vladimir Jankélévitch (1922 l) ou de Victor Magnien, ce dernier peu apprécié, elle parlait peu de ces années troubles, sinon pour convoquer avec horreur et incompréhension le souvenir du jour où la police française lui avait demandé violemment le nom et le prénom de ses quatre grands-parents.

Les années d'École normale ont marqué le début de difficultés financières importantes : sa mère avait perdu son emploi, sans retraite ni sécurité sociale, en 1947, à 55 ans ; sa jeune sœur, Arlette, était au lycée et se dirigeait vers les Beaux-Arts : ainsi le traitement de la normalienne allait-il permettre de soulager le quotidien. Peu de professeurs de ce temps, tant à l'École normale qu'à la Sorbonne, ont trouvé grâce à ses yeux. Elle préférait évoquer le jour où elle avait vu Jean d'Ormesson (1944 l) danser sur des tables à Ulm ou les affres du concours, en particulier la redoutable épreuve d'improvisé, en l'occurrence de grec, face à Fernand Chapouthier (1918 l) et Jacqueline de Romilly (1933 l) avec, selon ses mots, feu Chapouthier lui répétant : « et ce *ώστε*, mademoiselle, qu'en faites-vous ? ».

Dès l'obtention de son agrégation de lettres classiques, en 1948, Jacqueline Rosenblum optait pour une carrière outre-mer, à la fois pour continuer à subvenir aux besoins de sa famille, grâce au supplément appelé « quart colonial » et pour échapper à un univers jugé sclérosant. Son franc-parler s'était déjà manifesté lors du traditionnel – alors – échange avec l'inspecteur général pour l'attribution d'un poste ; le choix de Jacqueline Rosenblum avait été l'Algérie, Alger dont l'université était la deuxième de France et on lui avait proposé Oran, « comme si l'on demandait Paris et que l'on obtenait Angoulême » ! Ces années algériennes furent très heureuses et auraient pu la conduire jusqu'à la fin de sa carrière, s'il n'y avait eu la guerre et son cortège d'horreurs. Très vite elle était passée du collège au lycée, d'Oran à Alger, tout en ayant l'occasion de parcourir l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, pour faire passer le baccalauréat notamment, ou tout simplement pour partir en expédition au volant de sa voiture, avec ses amis, ce qu'elle aimait par-dessus tout. L'intelligentsia présente en Afrique du Nord s'est succédé chez elle ; de solides amitiés ont été nouées ainsi avec Jean Daniel ou encore André Mandouze (1937 l) qui l'évoque à de nombreuses reprises dans ses *Mémoires* et qu'elle accueillera chez elle, avec toute sa famille, pendant plusieurs semaines. L'été lui permettait de diversifier ses activités, elle ne cessait pas de donner des cours, par raison économique mais aussi par goût, et se rappelait avec plaisir avoir eu Yves Saint-Laurent parmi ses élèves.

Les événements des dernières années du conflit et l'indépendance ont précipité son départ : elle qui avait connu la Seconde Guerre mondiale, n'avait pas encore été confrontée au traumatisme de voir des morts et du sang couler dans les rigoles des rues. C'en était trop et, non sans humour, a commencé la tournée des universités françaises dont, « telle un vendeur d'encyclopédies auquel on répondait que l'on n'avait besoin de rien », elle se voyait éconduite. La charge constante de sa mère (décédée à 98 ans en 1990) et de sa sœur (qui avait finalement choisi la traduction en *free lance*, d'abord de romans policiers anglais et américains, puis de romans d'anticipation jusqu'à devenir la traductrice de Jack Vance), avait mis un frein à ses travaux de recherche. Son mémoire d'études supérieures avait porté sur la *Dynastie des Forsyte*,

sous la direction de Philippe van Tieghem – elle était parfaitement bilingue et passera une partie de ses vacances d’été à son retour sur le continent européen pendant vingt ans au Pays de Galles –, mais l’éloignement de Paris avait ruiné tout espoir d’être retenue par son directeur de thèse en littérature byzantine, Paul Lemerle.

En fait, les temps d’incertitude n’avaient duré que quelques mois et Jacqueline Rosenblum devint en 1963 une des fondatrices de la future université de Nice (qui obtint son statut en 1965 et devint Nice-Sophia-Antipolis en 1989), alors que les locaux se trouvaient dans une grande villa située derrière le Centre universitaire méditerranéen. Toute sa carrière s’y déroula désormais, pendant un quart de siècle, jusqu’à sa retraite, en septembre 1988. Elle y fut successivement assistante, puis maître-assistante et enfin maître de conférences, sans avoir pu terminer une seconde thèse consacrée à la musique chez Platon. Byzance ne fut pas oubliée puisque Jacqueline Rosenblum traduisit, pour la collection des Belles Lettres, la *Chronique* de Jean Kinnamos, historien du XI<sup>e</sup> siècle et publia de nombreux articles, tant dans la revue de l’université de Nice que pour le Bulletin de l’Association Guillaume-Budé. Pendant des décennies elle fit vivre la section niçoise de cette Association, très importante par son dynamisme et ses activités.

Professeur redouté et redoutable, elle assit sa légende dans le domaine du thème grec, sans jamais transiger mais en formant ainsi des générations entières qui se souviendront d’elle avec reconnaissance et aussi une certaine terreur : un professeur d’Université en exercice, spécialiste de Pindare, mentionne encore la réception de son thème final de licence : « une robe de bal constellée de taches ». Sa générosité était remarquable, elle prépara ainsi pendant plus de soixante ans, bénévolement, des étudiants aux diverses agrégations littéraires, externes, puis internes à partir de la fin des années 80. Nombreux et nombreuses furent alors les quadragénaires et quinquagénaires qui lui doivent une poursuite de carrière profitable. Elle avait retrouvé à Nice un certain nombre de ses collègues algérois, notamment les deux spécialistes de patristique René Braun (1939 I) et Jean-Pierre Weiss ; elle n’était d’ailleurs pas moins crainte de ses collègues que des étudiants !

Ses dernières années, à partir de 2010, ont été assombries par une santé physique de plus en plus fragile jusqu’à l’impossibilité totale de sortir de son appartement en 2013, et la mort dans des douleurs terribles de sa jeune sœur, recueillie chez elle les derniers temps.

Jacqueline Rosenblum est une de ces figures que l’on ne peut oublier et tous ceux qui l’ont connue en tant qu’étudiants ou collègues sont ressortis de cette rencontre transformés et marqués du sceau de l’originalité.

Jean-Philippe LLORED  
professeur de classes préparatoires au lycée Masséna (Nice),  
un de ses anciens étudiants.

**TASCA (Valeria), née le 11 juin 1926 à Turin (Italie), décédée le 31 mai 2016 à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). – Promotion de 1945 L.**

*Ayant reçu quasi simultanément deux textes pour la notice de Valeria Tosca, chose qui arrive très rarement, nous nous sommes sentis tenus à les publier tous les deux, même si cela implique quelques redites (La rédaction de L'Archicube).*

Durant les premières années de sa vie, en Italie, Valeria Tasca a été principalement élevée par ses grands-parents. Son père, Angelo Tasca, qui avait participé à la fondation du parti communiste italien, a été plusieurs fois emprisonné par Mussolini, avant de s'exiler, d'abord à Moscou, comme représentant italien au Komintern, puis, après avoir été exclu de l'Internationale communiste, à Paris, où il travaille comme journaliste et devient membre de la SFIO. C'est là que Valeria, âgée de quatre ans, le rejoint, tandis que sa mère, son frère et sa sœur aînés repartent en Italie. Le français devient alors sa langue, qu'elle apprend en partie grâce à l'attention que lui porte Charles-André Julien, journaliste et historien de l'Afrique du Nord, ami de son père, dont la fille Nicole devient une nouvelle sœur pour Valeria. C'est principalement auprès de cette famille d'adoption qu'elle passe les années de guerre, pendant lesquelles elle est contrainte à vivre avec de faux papiers, sa naturalisation, acquise sous le Front populaire, ayant été révoquée.

Valeria Tasca entre à l'École normale supérieure de Sèvres en 1945, et obtient l'agrégation de lettres en 1948. Elle enseigne d'abord huit ans durant au lycée de Metz, avant d'obtenir sa mutation au lycée expérimental de Sèvres. Elle devient ensuite assistante à la Sorbonne en 1962, où elle commence une thèse de littérature comparée sur les années françaises de Carlo Goldoni, sous la direction de Charles Dédéyan. C'est l'occasion pour elle de rencontrer Ginette Herry, sa sœur dans l'étude du dramaturge italien et de ses rapports avec la France, qui travaille quant à elle sur la place de la culture française dans les comédies goldoniennes d'avant l'exil. Passée à la Sorbonne-Nouvelle à partir de 1969, elle y enseigne jusqu'à sa retraite en 1990. Bien que rattachée officiellement au département de littérature générale et comparée, elle collabore aussi avec le département d'italien et surtout avec l'Institut d'études théâtrales, aux côtés notamment de sa grande amie Anne Ubersfeld (1938 L).

Il faut dire qu'elle initie, dans le courant des années 1970, une intense activité de traductrice de théâtre, qui supprime son travail d'édition critique (*Le Fils naturel* de Diderot, 1965, *Les Dernières Lettres de Jacopo Ortis* de Foscolo, 1973). Tandis que sa jeune sœur Catherine entame sa carrière politique en dirigeant la Maison de la culture de Grenoble, puis le Théâtre des Amandiers à Nanterre aux côtés de Patrice Chéreau, Valeria Tasca fait du théâtre le lieu de retrouvailles entre sa langue de naissance et sa langue d'adoption. Elle n'achèvera pas sa thèse, mais n'oublie pas Goldoni

pour autant, puisque, notamment au sein de l'association « Goldoni européen », elle traduit plusieurs de ses comédies jusqu'alors inédites en français. C'est ainsi que voient le jour *Le Chevalier de bon goût* (L'Arche, 1994), *Le Bon Génie et le Mauvais Génie* et *À trompeur trompeur et demi* (in *Les Années françaises*, vol. IV, Imprimerie Nationale, 1993), *La Fausse Malade* (Circé, 1995) et *Le Campiello* (Circé, 1993), traduction qui sera réélaborée avec Ginette Herry au moment de la mise en scène de la pièce par Jacques Lassalle à la Comédie-Française en 2006. Elle établit aussi une nouvelle édition bilingue du *Serviteur de deux maîtres* (Aubier 1992, puis Garnier-Flammarion 1996).

Au milieu des années 1970, elle rejoint l'association « Dramaturgie », dont son amie Ginette Herry fait déjà partie depuis 1972. Fondée en 1967 par José Guinot, initialement groupe de recherche extra-universitaire organisant des rencontres de gens de théâtre entre France et Italie sur des questions de dramaturgie de l'acteur, « Dramaturgie » est devenue agence de découverte ou de redécouverte de talents artistiques et œuvre à la diffusion française d'artistes italiens (et plus marginalement allemands) en organisant leur venue en France, en traduisant leurs textes, en les publiant, en accompagnant les représentations en langue française. Avec « Dramaturgie », Valeria Tasca a l'occasion de traduire et d'accompagner les spectacles ou la publication des textes de l'auteur-acteur napolitain Raffaele Viviani (*Io, Raffaele Viviani*, 1986 et *Quai d'embarquement* et *La Musique des aveugles*, 1996), de la chanteuse et ethnomusicologue Giovanna Marini (*Cantate profane à quatre voix*, 1990), qui devient elle aussi son amie. En marge de son activité avec « Dramaturgie », elle traduit aussi *Bain final* de Roberto Lerici, *Le Baise-main* de Manlio Santanelli, *La Mandragore* de Machiavel, *La Fête* de Spiro Scimone.

Mais son nom reste surtout attaché à l'œuvre de l'auteur-acteur Dario Fo (1926-2016), dont elle a été, jusqu'à la fin des années 2000, la principale traductrice en langue française et, partant, la principale ambassadrice francophone. Après un recueil publié chez Maspero (*Allons-y, on commence ! Farces*, 1977), qui contenait entre autres *Mort accidentelle d'un anarchiste* et *L'Enterrement du patron*, elle a publié, aux éditions Dramaturgie, *Faut pas payer !* (1980-1997), *Histoire du tigre et autres histoires* (1980-1984), *Johan Padan à la découverte des Amériques* (1995), deux volumes intitulés *Récits de femmes et autres histoires* (1986 et 2002, le second en collaboration avec Marie-France Sidet) et chez L'Arche *Le Gai Savoir de l'acteur* (1990), manuel pratique – et comique – pour comédiens. Sa traduction de *Saint François, le divin jongleur*, établie en collaboration avec le comédien Gilbert Ponté et qui a ensuite été jouée notamment par Guillaume Gallienne au Studio-théâtre de la Comédie-Française (2006), n'a pas été publiée. Les publications ne sont de fait que la partie émergée de son travail d'accompagnement de l'œuvre de Dario Fo et Franca Rame (1929-2013), et les archives de « Dramaturgie », déposées après le décès de José Guinot au département des Arts

du spectacle de la Bibliothèque nationale de France, témoignent du gigantesque travail accompli dans l'ombre. On y trouve de nombreuses traductions de pièces qui n'ont finalement pas été éditées, ni représentées, et les échanges épistolaires entre traductrice et éditeur, entre traductrice et auteurs révèlent la patience et la passion à l'œuvre dans le processus de traduction, l'attention aux détails, le goût pour les jeux linguistiques, la finesse de la connaissance des langues italienne et française, mais aussi des dialectes dont Fo se nourrit. Celui qui allait obtenir en 1997 le prix Nobel de littérature n'ayant pas la plume facile quand il s'agissait de répondre à des sollicitations, Valeria était capable de prendre sa voiture jusqu'à Milan pour lui demander son avis sur la traduction d'une formule ou d'un titre. Quand l'auteur-acteur est en France, avec son épouse et principale collaboratrice Franca Rame, la traductrice accompagne le couple dans ses déplacements, assiste officieusement Fo quand il met en scène *Le Médecin volant* et *Le Médecin malgré lui* à la Comédie-Française (1990), accepte avec gaieté de se prêter aux divers menus travaux d'urgence qui peuvent surgir durant une tournée théâtrale. En 2000, elle obtient le Molière de l'adaptateur pour *Mort accidentelle d'un anarchiste*, mis en scène par Jacques Échantillon. Sa présence, à la fois indispensable et discrète, est ce dont peuvent se souvenir les metteurs en scène français qui ont collaboré avec elle.

Le nom des traducteurs a tendance à s'effacer derrière celui des auteurs qu'ils servent, à laisser la place à d'autres au fil des re-traductions, mais par ses traductions, par son enseignement, par ses trop rares articles et ses préfaces, à la fois denses et limpides, Valeria Tasca restera dans les mémoires comme une passeuse essentielle à la diffusion du théâtre italien en France.

Laetitia DUMONT-LEWI (2002 l)

avec l'aide de Françoise LE GARS, Lorenza ANDRÉ et Ginette HERRY

Valeria Tasca est née à Turin le 11 juin 1926. Son père, Angelo Tasca (1892-1960), fils d'un ouvrier métallurgiste piémontais, l'un des fondateurs du parti communiste italien (P.C.I.), emprisonné sous Mussolini, s'était d'abord réfugié à Moscou comme représentant de son pays au Komintern. Il s'installa définitivement à Paris en 1929, s'inscrivit à la SFIO, publia notamment *Naissance du Fascisme* (Gallimard 1938, rééd. 1967) avant de se compromettre quelque peu à Vichy.

En 1931, laissant à sa première femme, restée en Italie, la garde des deux aînées, il avait pris « sous son bras » la petite troisième alors âgée de cinq ans, sa préférée. Valeria fut chaleureusement recueillie au foyer de son ami Charles-André Julien, futur historien de l'Afrique du Nord, dont elle parlera toujours comme de son père spirituel. En 1941, Angelo Tasca a une autre fille, Catherine, à laquelle Valeria restera très liée. Puis il se remarie avec la première femme de Ramon Fernandez, qui avait deux enfants, Irène (1947 l), future philosophe, et Dominique (1950 l), futur académicien.

En 1945, âgée de dix-neuf ans, Valeria entre à « Sèvres » brillante entre toutes. Sa grande amie Simone Bertière (1945 L), biographe de nos reines, se souvient qu'en khâgne déjà, à Sévigné, un professeur lui avait dit : « La perfection a cet inconvénient qu'elle exclut la progression ».

Trop tôt séparée de sa mère, et handicapée d'une jambe après une chute stupide comme toutes les chutes, sans mari et sans enfant, Valeria a développé la fonction maternelle jusque dans sa carrière. Déjà à Sèvres (1945-1949) : notre commun maître le pieux professeur et prince Charles Dédéyan me l'a présentée comme « une sainte fille » (sainte très laïque !) qui allait (comment l'avait-il su ?) jusqu'à cirer les chaussures de ses camarades. Il l'avait recrutée sur de bien autres critères, l'ayant déjà distinguée étudiante. Assistante puis maître-assistante dans la vieille Sorbonne (1962-1969) et à la Sorbonne-Nouvelle jusqu'à sa retraite (1990), elle allie intelligence et autorité, fermeté et douceur, compréhension et conseil, tant à l'égard des étudiants que des collègues. Exemple : une jeune agrégée faisait-elle son entrée à la Sorbonne, elle l'invitait à dîner avec un collègue plus ancien qui partait en province. Ce fut le cas de Florence Delay (aujourd'hui de l'Académie française), qui se souvient d'elle alors comme du modèle à suivre.

Rien ne laissait soupçonner que le français n'était pas sa langue maternelle. Mais l'italien restait sa langue affective, et la littérature comparée, alors en plein essor, devint sa discipline. Ajoutez la passion du théâtre, un faible pour le siècle des Lumières, et son champ de recherche était tout dessiné. Las ! Deux sujets avaient été déposés au service national des thèses, qui se chevauchaient : « Goldoni en France », « Goldoni et la France ». Mais la ligne de partage fut facile à tracer : Ginette Herry s'intéressait au premier Goldoni, jusqu'à son exil en France, exil qui intéressait – est-ce un hasard ? – Valeria.

Elle ne mènera pas cette thèse jusqu'à soutenance, même lorsque le nombre de ses publications lui ouvrait la possibilité de soutenir sur dossier. D'autant que sa jeune sœur commençait un très original cursus d'énarque, à la Maison de la culture de Grenoble, puis avec Boulez à l'IRCAM, aux Amandiers avec Chéreau, et jusqu'à la rue de Valois, ministre.

En sens inverse, Valeria doit peut-être un peu à Catherine d'avoir délaissé les éditions universitaires (*Le Fils naturel* de Diderot, Bordeaux, 1965, *les Dernières Lettres de Jacopo Ortis* de Ugo Foscolo, éd. Delta, 1972) pour se plonger dans le théâtre vivant, comme Ginette Herry qui, elle aussi, considère Valeria comme sa grande sœur. Elles allaient collaborer dans deux associations, « Dramaturgie » dirigée par José Guinot, et « Goldoni européen », présidée par Robert Abirached (1952 I).

Dans le programme de « Goldoni européen », la traduction de quarante comédies nouvelles était promue (seize traducteurs, quatre éditeurs). Valeria a pris en charge

*Le Bon Génie et le Mauvais Génie, À trompeur trompeur et demi* (Imprimerie Nationale, 1993 : volume IV de l'ensemble « Carlo Goldoni/Les Années Françaises »), ainsi que *La Fausse Malade* (1995) et le premier *Campiello* pour les éditions Circé. Quant à *Arlequin serviteur de deux maîtres*, qui ne faisait pas partie du « plan », puisque déjà traduit en français, Valeria Tasca en a fait l'édition pour la collection bilingue Aubier (1992). Enfin, en 2006, à la demande du metteur en scène Jacques Lassalle, une version nouvelle du « Campiello » a été établie par Valeria Tasca et Ginette Herry pour être représentée à la Comédie-Française et entrer ainsi dans son répertoire (Circé, 2006).

Tout particulièrement, à l'intérieur des activités de « Dramaturgie », Valeria s'est passionnée pendant quelque trente-cinq ans pour le travail d'un couple d'acteurs-auteurs de sa génération, Dario Fo et Franca Rame, initialement soutenus par le P.C.I. Valeria revivait-elle alors la jeunesse de son père ? Elle savoure la veine révolutionnaire et la verve populaire de Fo, bouffon militant, farceur engagé. *L'Enterrement du patron*, ou *Faut pas payer* : tout un programme ! Elle traduit en outre certaines des pièces féministes de Franca Rame. Elle guide le couple à travers Paris. Elle prend plaisir à rendre la variété des niveaux de langue et des parlers régionaux, elle devient la traductrice officielle de Dario Fo (éd. Dramaturgie, six volumes). Arrive ainsi le grand jour de 1997 où Florence Delay écrit à un ami commun : « C'est bien, que notre Valeria ait un peu le Nobel ». Ce bonheur culmine en 2010, avec *Mystère bouffe* et *Fabulages* à la Comédie-Française.

Le vent tourne alors. D'une part, Dario Fo entend coller à l'actualité. Il juge qu'à la Comédie-Française, on l'a embourgeoisé. D'autre part, cet acteur-auteur modifie son texte à chaque reprise, et le nobélisé décrète que ses traducteurs doivent s'en tenir à la dernière version, seule autorisée à la représentation. La mise à jour est confiée à un nouveau traducteur, fils d'ouvrier, et le nom de Valeria Tasca, petite-fille d'ouvrier, disparaît des affiches des théâtres ! Il subsiste heureusement dans les livres édités. Un cas d'école en matière de droits du traducteur !

Valeria Tasca fut aussi la traductrice de Raffaele Viviani et de la génération suivante : Manlio Santanelli, Spiro Scimone, – et de Giovanna Marini. Cette musicienne et ethnomusicologue venait à Paris donner des cours et ses *Cantate*, elles devinrent amies. Valeria transforme un canevas de Goldoni en livret d'opéra. *La Bague magique* fut créée en 1998 au Théâtre du Peuple de Bussang et à l'Opéra de Nancy, musique de Giovanna Marini, mise en scène de Jean-Claude Berutti (Circé, 1999). Valeria savait travailler à plusieurs, et elle pouvait, à la demande de l'acteur ou du metteur en scène, manier dextrement le vers. Poète, elle l'était, elle aussi. Elle a sacrifié d'évidentes capacités de création, pour les mettre au service d'un théâtre qui franchit les frontières, modeste et généreuse dans sa carrière comme dans sa vie personnelle.

Après sa disparition, en hommage funèbre, Berutti l'a saluée comme la « servante aimante » du théâtre, par référence à *La Serva amorosa* de Goldoni. Les comparatistes et les théâtrologues ne sont pas les seuls à déplorer sa disparition, le 31 mai 2016. Elle a développé les relations culturelles entre la France et l'Italie et enrichi la vie de la scène dans ses deux patries artistiques.

Jacques BODY (1950 l)

avec la collaboration de :

Robert ABIRACHED (1952 l), Simone BERTIÈRE (1945 L),  
Ginette HERRY (Fontenay 1955 L) et Catherine TASCA (ENA, 1967).

**PASCAUD (Marc), né le 8 juin 1925 à Barsac (Gironde), décédé le 30 avril 2017 à Fouesnant (Finistère). – Promotion de 1946 s.**

*Pierre-Emmanuel Pascaud, le fils de Marc Pascaud a répertorié dans les documents personnels transmis par son père, de nombreux « papiers » scientifiques, professionnels ou administratifs, accumulés par celui-ci de son vivant. Certains témoignent de relations durables et un peu personnalisées entre Marc Pascaud et moi-même. La plupart d'entre eux concernent le temps durant lequel il a été « mon maître » en recherche : DESS, doctorat d'État. Quelquefois éloigné de son père, éloigné lui-même des « normaliens » et des « universitaires », Pierre Pascaud m'a demandé si j'accepterais de rédiger la notice nécrologique de son père. J'ai spontanément accepté d'honorer sa mémoire et de lui rendre hommage au travers de cette notice (Maurice Lièvremont).*

Marc Pascaud est né à Barsac, de parents issus de familles de tonneliers locaux et petits viticulteurs de vin à Barsac. Sa mère était béarnaise et son père barsacais. Instituteurs à Barsac ils montèrent à Bordeaux avant la guerre et devinrent avocats. Marc avait un frère jumeau et un frère aîné tous deux décédés.

L'origine bordelaise de Marc Pascaud explique, au moins partiellement, l'attrance du jeune homme pour un certain exotisme. Jeune lycéen, il était également intéressé par la biologie médicale et rêva très tôt et très vite d'une carrière satisfaisant les deux champs visés : la santé et le monde naval. Ce choix rêvé a été malheureusement tout de suite contrarié par des conditions ou aptitudes physiques jugées insuffisantes et surtout par le début de l'occupation allemande : l'avenir « École navale » se fermait. Il s'engagea alors dans une préparation à la rue d'Ulm, en internat parisien, au lycée Saint-Louis. Après un premier échec en 1945 (échec tout relatif puisqu'il bénéficia d'une bourse et réussit le concours de l'Institut agronomique) il intégra Normale sup. l'année suivante.

Durant sa formation, il opta pour l'orientation « physiologie-biochimie » préférée aux autres disciplines « naturalistes » zoologie-botanique-géologie. Puis, contraint par ce qui était de règle à l'époque, il prépara et passa l'agrégation de sciences naturelles. Reçu dans un bon rang, il fut dispensé d'enseignement secondaire et s'engagea dans une carrière d'enseignant-chercheur. Le professeur Lévy, alors directeur du laboratoire de zoologie de l'École, l'orienta vers une collègue universitaire, physiologiste, M<sup>lle</sup> Le Breton, qui dirigeait à la Sorbonne un laboratoire associé au CNRS et dont les thèmes de recherches relevant tous de physiologie et de biochimie cellulaires animales cadraient mieux avec la motivation du jeune diplômé. Le contact établi avec M<sup>lle</sup> Le Breton allait perdurer. C'est également dans ce laboratoire qu'en 1955, Marc Pascaud rencontra Annick qui allait devenir son épouse.

Sa trajectoire d'enseignant-chercheur était tracée, Marc Pascaud ne s'en écarta pas de sa vie entière : DESS, doctorat ès sciences, chaire de Physiologie de la nutrition à Paris-VI, Institut d'études sur la cellule normale et cancéreuse du CNRS de Villejuif (directeur à l'époque : M<sup>lle</sup> Le Breton). Les disponibilités budgétaires d'alors permettaient le choix de techniques « modernes d'investigations biologiques » ; Marc Pascaud choisira les techniques chimiques d'analyse chromatographique et de marquage isotopique du métabolisme animal, et ce, pour toute sa carrière (période « cholestérol et les esters de cholestérol, le secteur hépatique, les phospholipides membranaires etc. »)

Une vie d'enseignant-chercheur résidant à Bourg-la-Reine n'exclut pas d'autres passions notamment sportives : Marc Pascaud continua les cours de gymnastique de l'ENS bien après la fin de sa scolarité. Avec son frère jumeau (Guy, « agro ») qui habitait Grenoble, il parcourait les sommets de la région (ski, alpinisme) et il alla même jusqu'au camp de base de l'Everest. C'est à Bourg-la-Reine que sont nés leurs deux enfants : Anne (1962) et Pierre (1965). Annick, originaire de Fouesnant, a apporté la touche maritime de la Bretagne : la maison familiale est devenue la maison de vacances puis celle de la retraite avec les baignades en mer (dans une anse de Cap Coz), des excursions et quelques passages aux Glénans. Ce contact avec l'océan s'est conservé longtemps au-delà de l'hexagone, notamment dans le cadre d'études du métabolisme des graisses chez les manchots en pseudo-hibernation (missions aux îles Kerguelen). L'appel de la montagne a duré lui aussi, l'entraînant dans des excursions pratiquement annuelles, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, dans les Pyrénées françaises et espagnoles.

Marc Pascaud n'a pas eu de *stratégie* de carrière. Au cours de sa vie active, il a notamment refusé deux propositions d'enseignement aux États-Unis, comme professeur de biochimie, et deux propositions de direction de laboratoire propre du CNRS. Il avait néanmoins une *démarche de recherche* solide et ancrée sur des certitudes : sur la planète, beaucoup d'humains ont faim (dont au moins 200 millions d'enfants), un homme sur trois est qualitativement ou quantitativement mal nourri, soit par

excès, soit par défaut ; concrètement notre état nutritionnel s'exprime par des manifestations pathologiques qu'il faut expliquer et réduire : c'est pour cela que les études physiologiques et biochimiques de la nutrition présentent un grand intérêt. C'est pourquoi il a toujours cherché à relier ses études aux manifestations pathologiques de notre état nutritionnel et ainsi, de façon logique, à des applications utiles au service de la santé et de la qualité de vie de l'homme.

Ce challenge était parfaitement dans l'esprit de la chaire de physiologie métabolique et nutrition dont il était devenu titulaire, mais il s'est avéré difficile à conduire. Difficile parce que la période 1965-1990 de transition et de restructuration des pôles de recherche et d'enseignement supérieur franciliens ne facilitait, ni matériellement, ni thématiquement, la création de l'espace scientifico-professionnel que Marc Pascaud méritait et dont il avait besoin : ni au plan des infrastructures, construction de locaux, relocalisation des laboratoires, transformation de la Sorbonne ; organisation de Jussieu, conversion de Villejuif en 1972, etc. ni au plan des thématiques avec l'évolution des « tendances-modes » vers plus de spécialisation. En outre, le positionnement personnel de l'intéressé, en interface, volontairement interdisciplinaire et difficilement influençable, n'était pas de nature à réduire ces difficultés.

La meilleure illustration de ce positionnement, Marc Pascaud la présente en préambule de son dernier livre (*Métabolisme et nutrition, déviations pathologiques*) paru en 2010 . C'est un véritable testament :

*« ... les situations d'interface présentent l'avantage d'acquisitions et d'approfondissements de connaissances, mais aussi l'inconvénient d'incompréhensions résultant généralement de différences dans la nature des objectifs, des niveaux d'intégration biologique, ainsi que dans l'utilisation de langages différents »... « La nécessité d'une efficacité – surestimée – de la recherche spécialisée, souvent répétitive, est un obstacle à l'interaction fructueuse et novatrice entre les diverses disciplines scientifiques, aux transferts analogiques et à la découverte. J'ai tenu à écarter ce risque de spécialisation dans ma recherche personnelle, diversifiée, qui a porté essentiellement sur les métabolismes cellulaires des lipides et des protéines, abordés avec des outils appropriés différents, mais avec les mêmes idées directrices. Le voyageur découvre le monde avec les mêmes bagages. »*

Maurice LIÈVREMONT

Normalien, titulaire de la Chaire Sorbonne « Physiologie et Nutrition » à la suite d'Elyane Le Breton (finalement transférée à Jussieu), mon père né en 1925 aura été un témoin représentatif de son temps : investigateur des effets de la généralisation massive de la chimie comme choix civilisationnel. Spécialisé dans l'étude des graisses et en particulier des membranes cellulaires, son intérêt scientifique doit beaucoup à un accident à ses 5 ans : constatant une fuite dans un des tonneaux de la récolte familiale de vin de Barsac, il tenta d'y parer en buvant le goutte à goutte de vin et

de lie s'en échappant dans l'attente d'un adulte pour colmater le fût. Il consacra sa vie au métabolisme au sens large – apports, digestion, respiration et neurologique – d'abord par la comparaison cellule normale et cancéreuse puis par les anémies, pathologies chroniques et vieillissement. Depuis son autre laboratoire, au CNRS de Villejuif qui disparaîtra aussi, il assista à l'offensive de la génétique minorant l'approche métabolique et énergétique. Replié sur l'université, il subira l'assèchement des crédits aux facultés. Il chercha à dépasser le cloisonnement physique-chimie sans y parvenir. Malgré moi mêlé à ce qu'il décrit comme des déviations et non pas des perturbations, il était pour moi nécessaire de rompre le contact. Je me souviens de sa dernière remarque sur, considérait-il, « le plus intéressant de ses recherches » : Après le catabolisme, où vont les acides aminés ? A 93 ans, peu avant sa mort, il s'intéressait en parallèle aux zones d'entrechoc des vagues et des ondes.

Pierre-Emmanuel PASCAUD, son fils

**CHARNEUX (Pierre), né à Poix-Terron (Ardennes) le 7 octobre 1927, décédé à Heillecourt (Meurthe-et-Moselle) le 27 mai 2016. – Promotion 1947 I.**



La carrière de Pierre Charneux est un exemple de réussite due au mérite républicain. Il est l'aîné d'une fratrie de six, né dans une famille très modeste – père couvreur et pompier volontaire, mère sans profession – au point que dans son enfance, il travaillait l'hiver à la lueur d'une bougie. Il passe son certificat d'études primaires à Poix-Terron, dans une petite école à classe unique ; ses capacités lui font obtenir une bourse qui permet ses études secondaires au lycée Chanzy de Charleville-Mézières. Elles sont perturbées par l'exode : en mai 1940, la famille se réfugie en Vendée où elle devait rester deux ans. Pierre Charneux suit alors des cours par correspondance. Il termine ses études comme interne au lycée Louis-le-Grand et est reçu au concours de 1947. L'École, à l'époque, avait tout d'un pensionnat : dortoirs communs, obligation d'assister à la messe le dimanche, autorisation de sortir seulement un dimanche sur deux. Il se marie en 1948 : un fils naît de cette union, François, qui devait devenir médecin. Agrégé des Lettres à la session de 1950 (il y est reçu deuxième), il exerce un temps dans un lycée de province – le lycée Faidherbe de Lille, semble-t-il – mais il est admis dès 1951 à l'École française d'Athènes. Il devait quitter la Grèce définitivement à l'été 1957. Son séjour avait été interrompu à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1953 par son service militaire, effectué dans l'armée de l'air comme lieutenant au service météorologique des bases

de Carpiquet, près de Caen, puis de Cambrai. Il avait été libéré par anticipation en janvier 1955 et avait alors repris son poste à Athènes.

À partir du 1<sup>er</sup> octobre 1957, sa carrière s'est entièrement déroulée à l'université de Nancy (il a décliné à deux reprises l'offre d'un poste à la Sorbonne). Il y enseignait le grec. D'abord assistant, il fut nommé chargé d'enseignement en 1965, mais il ne put soutenir sa thèse d'État suffisamment vite et fut rétrogradé au rang de maître-assistant à la suite des mesures prises en 1979 par le ministre Alice Saunier-Seïté. François Chamoux (1934 l), qui dirigeait sa thèse, lui avait proposé de la soutenir sur travaux : sa très grande exigence scientifique et morale lui fit refuser cette solution qui n'aurait pas choqué. Vers le début des années 1970, il avait fait partie du jury du concours de l'École normale supérieure de jeunes filles (Sèvres), en compagnie de Jean Bousquet (1931 l). Il a laissé le souvenir d'un professeur d'une très grande exigence, strict mais juste, d'une rigueur presque mathématique pour la traduction (il y apportait toujours les justifications les plus précises, en ennemi de l'à-peu-près qu'il était), attentif, avare de compliments, mais fondamentalement gentil. Il a éveillé des vocations d'helléniste. Une de ses anciennes étudiantes évoque l'étendue de ses connaissances, qui n'avaient d'égales que sa modestie et son humilité. Le choc des événements de 1968 lui fut douloureux, au point qu'à l'automne de cette année-là, il alla rendre à la gendarmerie son revolver d'officier de réserve en déclarant qu'il ne servirait plus. Il a pris sa retraite en juin 1989. Sa santé avait fini par lui donner de gros soucis : il était cardiaque, sa vue avait beaucoup baissé, il souffrait de vertiges qui l'empêchaient de sortir de chez lui. Dans les derniers temps, les visites que lui rendaient des collègues attentionnés finissaient par lui peser, car elles le fatiguaient.

Pierre Charneux s'est surtout intéressé à Argos. Il y a peu fouillé, uniquement en mai-juin 1952 ; mais il connaissait bien le site et sa collection d'inscriptions : au début de sa carrière, il avait supervisé le transfert au nouveau musée de la collection du musée d'Argos, hébergée dans les locaux de la mairie depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et il avait rédigé un inventaire topographique des inscriptions. Elles étaient son principal objet d'étude et devaient fournir la matière de sa thèse. Il se plaignait pourtant que ces inscriptions étaient trop endommagées pour qu'on puisse en tirer grand chose. Il a longtemps été l'épigraphiste attitré du site, celui à qui on confiait les nouveautés, et il a mal accepté que d'autres que lui s'y intéressent aussi. Il avait su nouer amitié avec les épigraphistes grecs qui avaient travaillé à Argos, Markellos Mitsos, puis Charalambos Kritzas, devenus l'un et l'autre directeurs du Musée épigraphique d'Athènes. C'était un helléniste et un épigraphiste de première force, un véritable puits de science, mais il a peu produit, certainement beaucoup trop peu ; il faisait partie des savants qui lisent plus qu'ils n'écrivent. Au début de sa carrière, il avait lu toute l'œuvre des deux maîtres de la discipline, l'autrichien Adolf Wilhelm et le français Louis Robert (1924 l), dont le magistère était paralysant pour beaucoup. Il passait pour mettre en fiches le « Bulletin

épigraphique » de la *Revue des études grecques*, œuvre de ce dernier, au moment de sa parution. Ce travail d'information semble avoir absorbé une bonne part du temps que lui laissait son activité universitaire. Peut-on dire qu'il a été victime d'une maladie trop répandue chez nos collègues, la perfectionnisme ? Selon François Chamoux, il avait une peur panique de la page blanche. Il avait une conception élevée de l'amitié, et s'est fait un devoir de publier deux inscriptions inédites de Délos étudiées en séminaire par son prédécesseur à Nancy et ami Jacques Tréheux (1934 I), après la mort de ce dernier en 1994, et de mettre en forme la thèse – manuscrite – de ce dernier en vue d'une publication encore à venir. La connaissance incomparable que Pierre Charneux avait de la langue grecque et la sûreté de son jugement faisaient de lui un excellent réviseur, et pas seulement pour la correction de la langue et l'exactitude des traductions. Après sa retraite, il proposa son aide à son collègue Paul Goukowsky, et révisa onze volumes de la collection Budé et cinq ouvrages dont ce dernier était l'auteur ; au moment de sa mort, il en avait un autre en cours de révision sur sa table de travail. C'est un gros travail, essentiel s'il est bien fait, et il est regrettable qu'il n'apparaisse pour personne dans aucune bibliographie. Dans ses dernières années, sa salle à manger, encombrée de livres et de papiers, s'était transformée en bureau, et c'est ce travail qui l'avait maintenu en vie et avait convaincu son médecin qu'il n'avait rien à faire dans une maison de retraite où sa très mauvaise santé aurait pu l'inciter à se retirer.

Pierre Charneux était un homme de l'Est, et comme beaucoup d'hommes de cette région, il était réservé, pour ne pas dire secret. Il pouvait paraître glaçant. Peut-être était-il surtout timide. C'est probablement en écho à ce caractère peu porté à la lumière que le volume d'hommage publié en son honneur à Nancy en 1991 s'intitule sobrement *Hellenika Symmeikta. Histoire, archéologie, épigraphie*, et que son nom n'y apparaît que dans la dédicace p. 5 : « À Pierre Charneux, ses collègues et amis ». Il ne venait à l'université que le lundi, parce que, disait-il, c'était le jour où il y avait le moins de monde. Il ne manquait pourtant pas d'originalité, et il pouvait être très drôle : certains de ses camarades ont gardé le souvenir du récit qu'il faisait d'une équipée sur un âne dans les oliviers d'Arcadie. Quand il parlait de sa femme, il disait toujours « madame ma femme », ce qui frappait ses amis grecs ; il l'aimait beaucoup et il a été très abattu par sa mort survenue le 3 juillet 2012. À l'arrivée du printemps, il disait volontiers à ses collègues « On tient le bon bout », sans qu'il soit possible de préciser si la perspective qui le réjouissait était celle des beaux jours ou de la fin de l'année universitaire. Il ne venait pas souvent à Paris. Il y venait pourtant les jeudis où Jean Bousquet faisait cours, au moins pendant les deux années où Charalambos Kritzas a séjourné à Paris, et y passait la nuit après avoir dîné en compagnie de Jean Bousquet, Charalambos Kritzas et d'autres – il était sobre, mais aimait bien manger, spécialement les andouillettes ; quand il logeait à l'École d'Athènes, il se contentait le plus souvent d'œufs durs qu'il accompagnait d'un rituel « le repas du fauve ». Il m'est arrivé de le croiser plus tard à la

bibliothèque de l'École, et la conversation débordait parfois son sujet le plus ordinaire, l'épigraphie grecque. Je me souviens qu'il m'a dit un jour : « dans les romans, je ne lis que les dialogues », sans que je puisse dire comment la conversation en était venue là. Il pouvait être pince-sans-rire, voire narquois. Un jour, il était monté au sommet de l'acropole d'Argos en compagnie de Charalambos Kritzas qui me l'a raconté ; un incendie se déclare dans la plaine, mais les pompiers, qui étaient plus bas, le situent mal et prennent la direction opposée : « Ils ont peur du feu ». Il pratiquait à l'occasion l'aquarelle, et la maison de fouilles d'Argos conserve une vue qu'il avait peinte d'un carrefour familier aux fouilleurs et qu'il lui avait offerte, discrètement. Il pratiquait aussi le jardinage. Il disait qu'il aurait aimé devenir jardinier ou concierge de l'École d'Athènes. Il est mort dans son sommeil, dans la nuit du 26 au 27 mai. Le savant mérite qu'on le relise, et l'homme qu'on se souvienne de lui.

Michel SÈVE (1969 I)

**RAIMOND (Jean-Bernard)**, né à Paris le 6 février 1926, décédé à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) le 7 mars 2016. – Promotion de 1947 I.



Rue d'Ulm, nous n'avions fait que nous croiser. Jean-Bernard Raimond était mon ancien de deux promotions. Il venait de Louis-le-Grand, moi de Montpellier ; il était parisien, moi provincial ; il se destinait à l'agrégation de lettres, moi à celle d'histoire.

C'est au Quai d'Orsay que, de simples camarades, nous devînmes collègues et amis. Une occasion surtout nous rapprocha. Il se trouve qu'en 1959, se réunit à Genève, au niveau des ministres des Affaires étrangères, une conférence à quatre sur l'Allemagne et que nous fûmes désignés pour y participer. En tant que benjamins de la délégation nous étions préposés à la prise de notes et à la rédaction des comptes-rendus. Tâche subalterne assurément, mais pour nous, au grade où nous étions, un honneur et une chance. D'entrée de jeu nous étions projetés au cœur d'une grande négociation internationale.

Nous avons appris dans les livres que le conflit Est-Ouest dominait la politique mondiale et que l'Allemagne en était l'enjeu. À Genève nous touchions du doigt cette réalité. À Genève aussi, nous étions témoins de ce que signifiait pour la France le fait de compter parmi les quatre Grands. À ce séjour de quelques mois à l'hôtel des Bergues, au nomadisme des délégations dans les villas des bords du lac et au décorum des séances ministérielles au Palais des Nations, nous trouvions quelque chose qui fleurait bon la diplomatie d'antan et rappelait les fastes du concert européen.

Pour Jean-Bernard, qui serait plus tard ambassadeur à Varsovie et à Moscou avant d'être appelé comme ministre à diriger notre diplomatie, il ne pouvait y avoir meilleure école.

Il y était arrivé fort de son expertise dans les affaires soviétiques acquise auprès de Jean Laloy qui y était passé maître et avait fait de lui son disciple préféré. À Genève, il va approcher le maître négociateur qu'est Maurice Couve de Murville ; il saura s'en faire apprécier et gagner sa confiance. Aussi n'est-ce pas un hasard si, à quelques années de là, il entre à son cabinet comme directeur adjoint, traverse avec lui la tourmente de Mai 68 et le suit à Matignon où il se voit confier le dossier brûlant de l'Éducation.

Déjà apparaît l'un des dons qui distinguaient Jean-Bernard : la facilité qu'il avait à s'entendre avec les personnalités les plus dissemblables de tempérament et de conviction. Cette heureuse disposition qui lui avait permis de servir avec un égal bonheur Laloy et Couve se vérifia à nouveau quand, de Matignon, il passa à l'Élysée et de Couve à Pompidou (1931 l). Mais elle lui sera encore plus précieuse quand, par temps de cohabitation, il sera le ministre de Mitterrand et de Chirac.

Pareille facilité n'exige pas seulement de la modestie et du désintéressement, il y faut aussi une confiance en soi à toute épreuve parce qu'elle se fonde sur la solidité des convictions et un juste sentiment de sa valeur.

Dans le cas de Jean-Bernard, elle allait en outre de pair avec une capacité peu commune d'adaptation aux tâches les plus variées. À Matignon, le diplomate qu'il était dut s'improviser expert en éducation et se mesurer avec le brillant mais ondoyant et redoutable Edgar Faure. La première ambassade de ce spécialiste des rapports Est-Ouest fut pour le Maroc où sa réussite fut d'autant plus éclatante qu'il bénéficia à ses côtés du rayonnement de Monique que ce célibataire déjà un peu endurci venait d'épouser sur un coup de foudre. Avec la Direction générale des Affaires culturelles qu'il prend à son retour en France, ce sont encore de nouveaux horizons qui s'ouvrent à lui et c'est un autre métier. Qu'ensuite le diplomate modèle, l'ambassadeur chevronné, se coule sans effort dans la peau du ministre, voilà qui n'a pas de quoi étonner. Mais là où il surprend tout le monde, et moi le premier, c'est quand, lancé tête baissée dans la mêlée électorale, il se porte candidat dans une circonscription où personne ne l'attend, Aix-en-Provence, arrache l'élection au terme d'une triangulaire difficile et, comble de tout, réussit l'exploit, quatre ans plus tard, de s'y faire réélire. À cette carrière aussi variée que brillante, il fallait pour la conclure dignement un poste non seulement prestigieux mais sans équivalent. Ce fut, véritable consécration, l'ambassade auprès du Saint-Siège.

À la regarder dans le rétroviseur de l'histoire, la carrière de Jean-Bernard se déroule avec une telle fluidité, tout s'y enchaîne avec un tel bonheur, qu'on est tenté d'y voir

l'effet d'une chance exceptionnelle. La chance, sans doute, ne fut pas absente. C'en était une, en effet, quand il fut nommé au Saint-Siège auprès de Jean-Paul II que d'avoir été précédemment ambassadeur à Varsovie ; c'en était une autre d'avoir été à Moscou dans les années qui virent surgir Gorbatchev au milieu de la médiocrité des gérontocrates qui se succédaient au Kremlin ; c'est sans doute aussi d'avoir pratiqué Jobert et Balladur dans l'entourage de Pompidou qui lui valut d'être choisi pour devenir le ministre des Affaires étrangères de la cohabitation.

Cependant, Jean-Bernard n'a dû ses réussites qu'à lui-même. Ils n'étaient pas nombreux, en 1985, ceux qui devinaient jusqu'où irait l'ascension de Gorbatchev ni, surtout, ceux qui pressentaient à quel point l'homme serait capable de bousculer l'immobilisme du système. Le bon diagnostic établi, encore fallait-il être capable d'en convaincre le président de la République, ce qu'il n'aurait pu faire s'il n'avait retenu son attention et gagné son estime par la qualité de ses télégrammes quand il était ambassadeur à Varsovie dans la période immédiatement précédente. De la même façon, la familiarité qu'il avait acquise des Jobert et Balladur n'aurait pas suffi à faire de lui un ministre s'il n'avait su par avance gagner la considération de François Mitterrand.

On aurait tort en outre de croire que, si sa réussite continue fut sans exception, elle fut sans épine. Quand il évoque son année à Matignon et ses démêlés avec Edgar Faure, il avoue : « *Jamais je ne me suis autant irrité, j'étais très souvent en colère !* ». Ses rapports avec Jobert, quand celui-ci est secrétaire général de l'Élysée et que lui-même est conseiller diplomatique de Pompidou sont assez orageux pour qu'il décline l'offre de le suivre au Quai d'Orsay pour devenir son directeur des Affaires politiques. Quand lui-même, enfin, prend en main le portefeuille des Affaires étrangères, on sait combien les inconstances de Chirac et les embrouilles de Pasqua ou de son cabinet lui compliquèrent la brûlante affaire des otages.

Ce n'est pas à nous mais aux historiens qu'il appartient de dire quelle trace il aura laissée dans l'histoire. Aussi m'en tiendrai-je, pour finir, à deux anecdotes à cause de ce qu'elles disent de ses qualités humaines et parce qu'elles le peignent au naturel.

La première, il l'a racontée lui-même. Il était à Matignon à ferrailler avec Edgar Faure et, tout en convenant qu'il y avait beaucoup à changer dans l'Université, il entendait veiller à ce qu'on ne touchât pas à l'essentiel. C'est pourquoi, quand il apprit qu'au cabinet d'Edgar, on s'apprêtait à proposer la suppression pure et simple de l'agrégation, son sang ne fit qu'un tour. Il monta dans le bureau du Premier ministre et le persuada de mettre son veto au projet. L'agrégation était sauvée et la preuve faite que la souplesse de Jean-Bernard n'allait pas sans fermeté.

La seconde anecdote m'est personnelle. J'avais quitté le Quai d'Orsay depuis quatre ans, n'ayant pas souhaité servir le gouvernement issu des élections de 1981,

quand, nommé ministre, il me demanda si je souhaitais reprendre du service. « *Je ne demande pas mieux* », lui répondis-je, « *mais je doute que le président de la République veuille nommer ambassadeur quelqu'un qui vient de faire le procès de sa diplomatie dans un écrit, qui certes n'a pas bénéficié d'un grand tirage, mais qui, enfin, est publié.* » L'affaire paraissait close ; quatre ou cinq mois plus tard, pourtant, elle était faite sans que j'aie jamais su comment. Je n'avais jamais douté que Jean-Bernard eût l'amitié fidèle, mais je ne savais pas qu'il l'eût à ce point déterminée qu'elle fût capable de faire des miracles.

Gabriel ROBIN (1949 I)

Jean-Bernard Raimond naît le 6 février 1926 à Paris d'un père, Henri, aux racines bordelaises et choletaises et d'une mère, Alice Auberty, originaire de Tulle en Corrèze. Bien qu'issu d'une famille provinciale, il est « fondamentalement parisien ». Jusqu'à la fin des années 1980, en dehors de ses affectations à l'étranger, il habite le même immeuble de l'avenue Daumesnil dans le XII<sup>e</sup> arrondissement où résident également ses parents et la famille de son frère cadet, Michel. Il fait toute sa scolarité dans l'enseignement public parisien. En 1937, son entrée en sixième au lycée Charlemagne est une révélation intellectuelle. Guidé par des professeurs remarquables comme Pierre George, géographe spécialiste de l'URSS et futur membre de l'Institut, il développe un goût pour l'histoire et la littérature. Il collectionne les prix d'excellence. A seize ans, il trouve un livre de Jean Giraudoux (1903 I) dans la bibliothèque familiale. Un sentiment d'admiration naît pour l'écrivain diplomate. Il durera toute sa vie. Le père de Jean-Bernard Raimond, ingénieur de l'École supérieure de physique et chimie de Paris, et un oncle polytechnicien, Marcel Wanner, souhaitent qu'il fasse des études scientifiques. Porté par son goût des humanités, Jean-Bernard Raimond choisit plutôt la khâgne, impressionné par le prestige des écrivains normaliens Sartre (1924 I), Jules Romains (1906 I) et bien d'autres. Il entre au lycée Louis-le-Grand avant d'intégrer l'École normale supérieure en 1947. Il apprend le russe aux Langues O et obtient l'agrégation de lettres en 1951. Le directeur de la rue d'Ulm l'inscrit alors « d'office » à la fondation Thiers. Jean-Bernard Raimond y prépare une thèse sur Jean Giraudoux. Il doit cependant partir pour le service militaire et réfléchit à son avenir. Bien qu'il reste fondamentalement littéraire, il ne trouve pas le cadre universitaire assez stimulant et aspire à être diplomate. À son retour, il décide donc de se présenter au concours de l'ENA où il entre en 1953 dans la « Promotion Guy-Desbos ». Son très bon classement lui permet de choisir la section « Quai d'Orsay ».

« Je voudrais vivre l'Histoire se faisant. » C'est ce qu'écrivit Jean-Bernard Raimond le 1<sup>er</sup> septembre 1956 avant sa première prise de fonction au Quai d'Orsay. Jean Laloy, un des plus importants diplomates français de l'après-guerre, grand connaisseur de la Russie et alors directeur Europe du ministère des Affaires étrangères, le repère et le prend sous son aile. Jean-Bernard Raimond devient sous-directeur d'Europe orientale avant de suivre Jean Laloy aux Affaires politiques, malgré de nombreuses sollicitations

pour rejoindre des cabinets ministériels. De septembre 1956 à février 1967, il traite des questions qui le passionnent le plus, celles relatives au monde communiste. Il voyage dans toute l'Europe et en Chine. Il participe à de grands moments de négociations comme celles sur Berlin à l'été 1961. Entre 1958 et 1967, parallèlement à son travail au Quai d'Orsay, il enseigne les relations internationales en troisième année à Sciences Po, où ses conférences ont un énorme succès. En février 1967, il est nommé sous-directeur d'Europe centrale. Après avoir refusé une première fois, il accepte de devenir directeur adjoint du cabinet de Maurice Couve de Murville en juin 1967 en pleine guerre des Six Jours. Jean-Bernard Raimond assure un intérim de deux mois à son poste lorsque Michel Debré devient ministre des affaires étrangères en 1968. Puis il suit Maurice Couve de Murville comme conseiller technique à Matignon de juillet 1968 à juin 1969. Les intrigues sont nombreuses. Plutôt que de la diplomatie, il se retrouve chargé de l'Éducation nationale et des questions universitaires, un dossier brûlant quelques semaines après Mai 68. C'est son premier poste politique. À quarante-deux ans, Jean-Bernard Raimond a suivi la révolte étudiante avec une certaine distance. Il sait que des réformes profondes de l'Université sont nécessaires. Il ne comprend pas la paranoïa qui se développe autour du Général de Gaulle, en particulier lors du voyage présidentiel en Roumanie en plein milieu des événements auquel il participe. Dans les mois qui suivent, Edgar Faure, ministre de l'Éducation nationale, et son cabinet pléthorique sont en charge de la réforme de l'Université. Dans un climat tendu, Jean-Bernard Raimond fait en sorte de promouvoir une démarche rationnelle face à ce qu'il considère comme des délires et des aberrations. Il se bat pour le maintien de l'agrégation et pour l'enseignement du latin. Toute cette période renforce aussi l'admiration que Jean-Bernard Raimond voue à Georges Pompidou.

Sur les conseils de Michel Jobert et d'Edouard Balladur, Jean-Bernard Raimond est appelé en juin 1969 au secrétariat général de la présidence de la République d'abord comme chargé de mission puis comme conseiller diplomatique. Jean-Bernard Raimond se sent proche de Georges Pompidou. Il admire son intelligence et son sens de l'État. Il apprécie aussi sa bonté et sa bienveillance. Pendant quatre ans, il est associé aux évolutions de la politique étrangère de la France et participe aux rencontres avec les grands dirigeants de l'époque : Brejnev, Nixon, Brandt... Il est partie prenante du réchauffement des relations avec le Royaume-Uni et participe aux négociations d'adhésion à l'Europe. Jean-Bernard Raimond doit gérer également le voyage mouvementé de Georges Pompidou aux États-Unis en février 1970. En 1973, un peu las d'un système et de conseillers qu'il juge trop autoritaires, il décide de retourner au Quai d'Orsay. Au bout de quelques mois, il est nommé ambassadeur de France au Maroc. C'est, à quarante-sept ans, sa première affectation à l'étranger et un poste très prestigieux. Il reste en fonction de 1973 à 1977 et tombe amoureux du royaume chérifien. La période est marquée par la « Marche verte » lancée par

Hassan II en 1975. Sur le plan personnel, ce sont des années importantes. Après être resté longtemps célibataire, il épouse Monique Chabanel, docteure en droit originaire de Lyon. En avril 1977, naissent leurs deux filles jumelles, Catherine et Sophie dont Jean-Bernard Raimond dira souvent qu'elles sont sa plus grande réussite. À son retour de Rabat, le ministre des Affaires étrangères, Louis de Guiringaud, l'appelle à ses côtés. Jean-Bernard Raimond devient à la fois directeur de cabinet et directeur de l'Afrique du Nord-Levant. Il a d'excellentes relations avec le ministre et travaille avec lui jusqu'en novembre 1978. La période qui suit est une « pause » dans la carrière de Jean-Bernard Raimond. Dans un contexte de fortes rivalités au sein du Quai d'Orsay, dont il est la victime, puis de l'arrivée de la gauche au pouvoir, il est de 1979 à janvier 1982 directeur général des relations culturelles, scientifiques et techniques. Il n'imagine pas encore les bouleversements historiques à venir.

Début 1982, après avoir été démis de ses fonctions par le gouvernement socialiste, il reste plusieurs mois sans affectation. Il a alors cinquante-cinq ans et des perspectives de carrière incertaines. Il ne peut se douter que les six années qui vont suivre vont être les plus intenses de sa vie. Il ne reste alors qu'un poste à pourvoir à l'étranger, celui d'ambassadeur en Pologne. Très réticent au départ, Jean-Bernard Raimond finit par accepter après une discussion avec Jacques Chaban-Delmas qui s'avère être le mari de sa cousine germaine, Micheline. Il arrive à Varsovie en plein « état de siège » après le coup d'État de décembre 1981. Les principaux dirigeants de Solidarnosc dont Lech Walesa sont incarcérés. La résidence de l'ambassadeur est truffée de micros. La police est omniprésente et menaçante. Jean-Bernard Raimond n'est pas impressionné. Il comprend parfaitement que les dirigeants malgré leur apparente brutalité sont tout compte fait velléitaires. De nouveaux hommes libres émergent. Il fera en sorte de rencontrer les plus emblématiques à l'ambassade. Il noue en particulier une relation intellectuelle et amicale avec l'historien francophile Bronislaw Geremek. Les télégrammes envoyés par l'ambassadeur en France pour rendre compte de la situation sur place sont très appréciés. La deuxième visite de Jean-Paul II en Pologne en 1983 est un événement extraordinaire. Jean-Bernard Raimond admire le pape polonais depuis son discours à l'Unesco à Paris en 1980. Il ne cessera de souligner le rôle que celui-ci a joué aux côtés de Mikhaïl Gorbatchev dans l'effondrement du système soviétique en particulier dans sa biographie de Jean-Paul II qu'il écrira en 1999. En janvier 1985, après un passage en Pologne unanimement salué, Jean-Bernard Raimond est nommé ambassadeur en URSS. Dès ses premiers jours en fonction, il rencontre Mikhaïl Gorbatchev qui n'est pas encore secrétaire général. « Il est très différent des autres, ce n'est pas du tout un soviétique », dit-il en substance, fort de sa profonde connaissance de la Russie communiste. En France, dans le même temps, on se dirige vers la première cohabitation de la Cinquième République. Beaucoup d'incertitudes persistent sur le fonctionnement de la diplomatie française en de telles

circonstances. À la tête du Quai d'Orsay, le profil de Jean-Bernard Raimond, technicien reconnu, sans affiliation à un parti politique et apprécié de François Mitterrand semble adéquat. Edouard Balladur, appelé à devenir ministre d'État du nouveau gouvernement de Jacques Chirac, joue un rôle important dans la nomination de Jean-Bernard Raimond comme ministre le 20 mars 1986. Malheureusement, Henri et Alice Raimond sont décédés tous les deux quelques mois plus tôt et ne pourront pas assister à l'arrivée de leur fils à la tête du ministère des Affaires étrangères.

Jean-Bernard Raimond doit mettre en œuvre la politique du Premier ministre tandis que le président de la République tient à son domaine réservé. L'organisation de la « diplomatie à trois » est un casse-tête, en particulier lors des sommets internationaux. Le premier geste de Jean-Bernard Raimond est de rencontrer Mikhaïl Gorbatchev quatre jours après sa prise de fonction. Il préconise une approche à la fois prudente et ouverte vis-à-vis du régime soviétique et forge le concept de « double vigilance ». Mais sa première priorité est la libération des neuf otages français au Liban. Il a acquis la conviction, peu commune dans les milieux diplomatiques à cette époque, que la solution se trouve en Iran plutôt qu'en Syrie. Selon lui, une normalisation progressive des relations avec Téhéran est la bonne stratégie. Encouragé par Jacques Chirac, il engage des négociations secrètes avec les Iraniens qui contribuent à la libération de deux premiers otages en juin 1986 puis de trois autres avant la fin de l'année. Malgré ces premiers succès, cette politique ne dure pas. La vague terroriste de l'été 1986 en France puis la « guerre des ambassades » suite à l'affaire Gordji aboutissent en effet à la rupture des relations diplomatiques entre la France et l'Iran en juillet 1987. Par ailleurs, le ministre de l'Intérieur, Charles Pasqua, torpille les efforts de Jean-Bernard Raimond et souhaite arrêter ce qu'il qualifie de « connerie de négociation ». Il faudra attendre le printemps 1988 pour que tous les otages soient libérés. Dans cette affaire, Jean-Bernard Raimond regrette la prééminence des politiciens et l'absence de solidarité gouvernementale. Mais, en dehors du Proche-Orient, les sujets à traiter sont nombreux pour le ministre : le désarmement conventionnel, les rapports Est-Ouest, l'entrée de l'Espagne et du Portugal dans la CEE, les suites de l'affaire Greenpeace... Petit à petit, Jean-Bernard Raimond voit plus François Mitterrand que le Premier ministre qui lui fait « tout à fait confiance ». Il vit deux années de travail harassant mais ressent une grande satisfaction de servir la France.

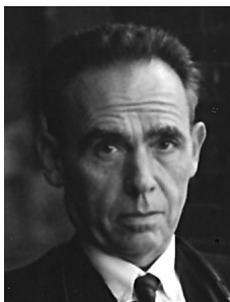
Après la réélection de François Mitterrand, Jean-Bernard Raimond est nommé ambassadeur de France près le Saint-Siège. Il reste en poste de 1988 à 1991. C'est pour lui l'occasion de se rapprocher de Jean-Paul II qu'il admire. Le 1<sup>er</sup> décembre 1989, il commente pour *Europe 1* la rencontre historique entre le pape et Mikhaïl Gorbatchev. Ces trois années lui laissent le temps de relater son expérience de ministre dans *Le Quai d'Orsay à l'épreuve de la cohabitation*. À son retour de Rome, il est élevé à la dignité d'ambassadeur de France. Il approche de la retraite et Alain Juppé

(1964 l) le contact en octobre 1992 pour lui proposer un « parachutage » à Aix-en-Provence pour les élections législatives de 1993. Dans un contexte politique local de forte rivalité entre le RPR et l'UDF et malgré peu de soutiens sur place, il parvient tout de même à être élu. Il est réélu en 1997 sans difficulté malgré la vague rose. À l'Assemblée nationale, il est désigné à la délégation européenne. Il est vice-président de la Commission des affaires étrangères de 1997 à 2002. En tant que député, il a différentes missions comme dans les Balkans en 1994 ou auprès de Saddam Hussein en Irak en 1996. Il a soixante-quinze ans quand il quitte son poste de député en 2002.

C'est à cette époque que je rencontre Jean-Bernard Raimond grâce à sa fille, Catherine, que j'aurai le bonheur d'épouser cinq ans plus tard. Bien qu'officiellement à la retraite, il reste extrêmement actif, en particulier comme administrateur de l'Institut Georges-Pompidou ou au sein de l'association France-Italie qu'il préside. Il écrit beaucoup, a toujours un livre à la main qu'il annote consciencieusement, tantôt sur la Russie, tantôt sur Chateaubriand ou Giraudoux. Ce qui me frappe chez lui, c'est le caractère intact des passions intellectuelles qui l'animent et un optimisme inaltérable. C'est aussi la force d'un homme confiant en lui qui a toujours fait dans la vie ce qui lui plaisait et qui a trouvé dans la diplomatie le moyen de vivre l'Histoire. Son principal conseil est de n'en écouter aucun. Dans l'intimité, Jean-Bernard Raimond montre à la fois une grande autorité naturelle et une douceur qui s'exprime plus particulièrement avec son épouse et ses filles. Le fait d'être normalien m'aide sans doute un peu, mais, malgré son parcours et sa culture impressionnante, Jean-Bernard Raimond montre à mon égard une gentillesse extrême quasi paternelle. Depuis son décès le 7 mars 2016, je conserve de lui l'image du parfait honnête homme européen doté d'une immense culture et dénué du moindre sectarisme, et aussi le souvenir nostalgique d'une infinie bienveillance.

Benoit MSELATI (1996 s)

**CÈBE (Jean-Pierre), né à Hanoï (Indochine) le 13 mars 1930, décédé le 11 juin 2016 à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). – Promotion de 1949 I.**



Notre collègue et ami Jean-Pierre Cèbe est mort, emporté en quelques jours par un mal inopiné. Il était resté alerte et étonnamment actif jusqu'aux derniers jours. Son dynamisme et sa persistance à rester égal à lui-même nous étonnaient. Nous connaissions les grandes lignes de sa vie et de sa carrière. Mais Françoise, son épouse, et ses quatre enfants nous ont transmis le détail de sa biographie que nous ne saurions modifier et nous attribuer, sans manquer aux exigences de la vérité, de l'amitié et même de l'affection :

« Jean-Pierre Cèbe est né à Hanoï, alors en Indochine, en 1930. C'est dans ce pays qu'il passa ses seize premières années. C'est là aussi, au lycée français Albert-Sarraut, qu'il apprit le latin et le grec et développa un goût prononcé pour l'étude des langues qui ne le quitta plus. Il disait souvent que ce goût lui venait de ses professeurs pour lesquels il garda toute sa vie une profonde admiration. Son professeur de lettres, Pham Duy Khiem (1931 l), normalien et agrégé de grammaire, lui avait fait apprendre la grammaire latine Crouzet par cœur, en classe de quatrième.

En 1946, son baccalauréat en poche, il fut admis en hypokhâgne au lycée de Montpellier où, si l'arrachement à son pays natal ne fut pas facile, il noua avec ses camarades de promotion des amitiés qui lui rendirent la vie plus douce. Il disait souvent qu'André Miquel (1950 l) et sa famille lui avaient été d'un grand secours : loin des siens, il retrouvait chez eux l'ambiance familiale qui lui manquait.

Après sa seconde année de khâgne, suivie au lycée Louis-le-Grand, il intégra l'École normale supérieure en 1949. Trois ans plus tard, il fut reçu premier à l'agrégation de grammaire. Il fut alors nommé au lycée de Tours puis à celui de Poitiers. Il n'exerça auprès de collégiens que six mois, mais il conserva un souvenir très heureux de cette expérience et regretta même parfois qu'elle n'eût pas duré plus longtemps.

En 1954, il quitta son pays d'adoption puisqu'il fut nommé à l'École française de Rome où il passa deux années : la première, seul, la seconde, accompagné de sa femme, Françoise Poinso, qu'il épousa en 1955.

De retour en France, il fut nommé maître-assistant puis chargé d'enseignement à la faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand. Si le frimas auvergnat le fit au départ beaucoup souffrir, il se réchauffa vite auprès de ses collègues, Georges Vallet (1943 l), André Fel, Michel Serres (1952 l), Jules Vuillemin (1939 l) et bien d'autres encore avec lesquels il discutait des heures et passait des soirées si drôles que, cinquante ans après, il les racontait encore. C'est à cette période que naquirent ses trois premiers enfants, Gilles, Christine et Sylvie.

Huit ans plus tard, nommé chargé d'enseignement à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence, il quitta l'Auvergne pour s'installer en Provence. Quelque temps après, à ses fonctions d'enseignant-chercheur, s'en ajouta une nouvelle : celle de conservateur du musée Borély, à cette époque musée archéologique de Marseille. Il y passa trois ans et y accueillit son quatrième enfant, Rémi.

En 1966, il devint docteur ès lettres après la soutenance de sa thèse principale, intitulée *La caricature et la parodie dans le monde romain antique des origines à Juvénal* et de sa thèse complémentaire, titrée *Peintures romaines en Tunisie*. Il fut ensuite maître de conférences puis professeur titulaire à l'université de Provence (ainsi dénommée après la réforme opérée en 1968), où il exerça les fonctions d'enseignant-chercheur jusqu'à sa retraite qu'il prit, comme il s'y était toujours engagé, en 1990, à l'âge de soixante ans pour, disait-il, faire leur place aux jeunes collègues.

Il aimait l'étude, la recherche et l'enseignement. Aussi fut-il passionné par son activité de recherche touchant cet auteur latin qui fut son ami le plus fidèle pendant près de quarante ans : Varron. Il pensait à lui nuit et jour et il n'était pas rare de l'entendre s'écrier au beau milieu d'un repas familial « ah, bazar, j'ai trouvé ! » – tel était son « eurêka » –, quand il comprenait soudain que le mot attesté dans le fragment en chantier devait être corrigé en un autre pour que le texte prenne son juste sens.

Il garda de cette longue expérience un excellent souvenir, mais ce dont il parlait avec le plus d'émotion touchait sans conteste le plaisir immense qu'il avait eu à enseigner à de jeunes adultes en devenir. Une fois à la retraite, il fut le précepteur privé de nombreux petits-enfants, neveux et nièces, cousins et cousines et il put s'enorgueillir de n'avoir jamais vu l'un de ses petits élèves obtenir moins de 14 à l'oral de français au baccalauréat.

Il avait néanmoins beaucoup d'autres passions : le tennis, la peinture, le bricolage. Sa retraite ne fut pas sans occupation : il regarda avec tendresse et admiration grandir ses onze petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants.

Il est mort le 11 juin 2016, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et repose à Flaux, petit village de l'Uzège dans lequel il passait toutes ses vacances. »

Tout au long des années où nous avons été collègues à Aix-en-Provence, entre 1966 et 1990, Jean-Pierre n'a jamais manqué de faire notre admiration. Sa thèse principale : *La caricature et la parodie dans le monde romain antique des origines à Juvénal*, Paris-Rome, BEFAR, publiée en 1966, a été un ouvrage de référence sur les formes du comique romain, tant théâtral que satirique. Les agrégatifs normaliens de 1968 se souviennent l'avoir soigneusement dépouillée et utilisée, sous la houlette de Pierre Pouthier (1948 l), pour mieux comprendre et interpréter le texte de Plaute au programme.

Pendant 26 ans (de 1964 à 1990), il a offert aux étudiants de licence, de maîtrise et d'agrégation, un enseignement remarquable de littérature latine, sur les textes classiques, quels qu'ils fussent, mais aussi d'histoire ancienne, cours qu'il avait instauré spécifiquement parce qu'il s'était aperçu que les étudiants de lettres ignoraient naïvement les variations de la diachronie, que l'on ne peut négliger si l'on s'avise d'interpréter les textes. Il leur imposait même une épreuve orale d'histoire assortie de questions sur la chronologie. Nous le taquinions sur son obstination à vouloir leur faire admettre l'importance de la prise de Tarente en 272 av. J.C. ! Mais ce que les étudiants admiraient particulièrement et dont ils nous entretenaient, c'étaient ses cours de thème, remarquables de précision et d'efficacité. Ils avaient le sentiment de comprendre enfin les règles de l'exercice. Il fut pour nous un modèle et un conseiller toujours disponible et amical.

Il a aussi dirigé un grand nombre de diplômes, puis de maîtrises et de thèses de troisième cycle ou d'État sur la littérature et la culture latine (celles notamment

d'André Daviault, qui fut professeur de latin à l'université Laval au Québec, et de Claude Pansiéri qui fut notre collègue à Aix ; il fut aussi le rapporteur en son temps de la thèse de notre collègue et ami Paul Veyne (1951 l) sur l'évergétisme. Nous ne saurions les dénombrer précisément tous. Ses séminaires qui, dès le moment où il s'est lancé dans l'édition commentée des *Satires ménippées* de Varron, lui ont servi, avant publication, de banc d'essai ou de pierre de touche pour ses interprétations, étaient suivis avec assiduité et même fidélité. Avec une régularité de métronome, il a publié successivement chaque année ou, au pire, tous les deux ans (de 1972 à 1999), les treize volumes de « son » Varron, monument d'érudition et de critique, un temps inspiré par la méthode de Gilbert Durand. Il serait trop long d'énumérer ici l'ensemble de ses études, articles et comptes-rendus, sur toutes sortes de sujets littéraires latins (la comédie, Catulle, Ovide, Pétrone, et, bien sûr, Varron, etc.).

En 1982, il était retourné dans cet Extrême-Orient dont il avait gardé la nostalgie, non pas dans son Vietnam natal, mais en Chine, à l'université de Wuhan pour donner trois conférences.

Dans l'université quelque peu troublée des années 1968-1990, il n'a pas manqué de prendre sa part des besognes administratives, pas toujours et même rarement gratifiantes. Il a assuré dans les tourmentes la tâche ingrate de directeur de département, présidé nos commissions d'enseignement et de spécialistes, avec un calme que nous lui enviions. Il encaissait les avanies avec une placidité admirable de sage oriental. Il a longtemps et jusqu'au bout siégé assidûment dans les conseils d'administration et scientifiques de l'université de Provence.

Françoise et lui accueillaient toujours chaleureusement chez eux les jeunes collègues, nouveaux arrivants.

Humainement, il était d'une modestie constante. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple, anecdotique. Bon joueur de tennis et même compétiteur, il participait aux tournois locaux. Les enfants de collègues qui assistaient aux matches l'avaient surnommé « l'inspecteur Colombo », non pas qu'il fût débraillé, au contraire, mais il arrivait sur les courts à vélo, enveloppé dans son imperméable et l'emportait sur les snobs qui arrivaient, eux, en Ferrari ou quelque autre voiture tapageuse.

Au long de sa paisible retraite, nous l'avons trop peu revu et le regrettons. Nous nous souvenons pourtant être allés voir ses peintures exposées au club de tennis de Venelles : c'étaient des toiles de couleurs vives comme en ont souvent les peintures vietnamiennes et, pour certaines, d'une force, voire d'une violence étonnantes, pour un homme d'une telle impassibilité.

Sa mort si peu attendue, tant il avait su conserver sa vigueur, nous a consternés. Nous gardons de lui un souvenir amical et, pour les siens, toute notre affection.

Didier PRALON (1965 l) et Dolorès JULIA PRALON (1955 L)

**BOUZON (Jean), né à Dijon (Côte-d'Or) le 18 novembre 1929, décédé à Dijon le 19 août 2016. – Promotion de 1950 s.**

Nous avons suivi le même parcours, Jean Bouzon et moi, depuis notre entrée à l'École jusqu'à l'agrégation de mathématiques en 1953, après quoi il a enseigné pendant quelques années au lycée de Chaumont-sur-Marne ; c'est là qu'il a rencontré sa future épouse, Françoise Humblot, professeur d'allemand au même lycée. Il a ensuite été détaché au CNRS pour préparer une thèse de doctorat en géométrie différentielle, sous la direction de André Lichnerowicz (1933 s), ce qui lui a permis de devenir professeur à l'université de Saint-Étienne jusqu'à sa retraite.

Mais ce sont nos activités extra-scolaires et universitaires qui m'ont laissé les plus vifs souvenirs : belles découvertes en Bourgogne et à Dijon, sa ville natale ; randonnées cyclistes de plusieurs centaines de kilomètres ; et, surtout, escalade, domaine dans lequel il excellait et où il a réussi à me faire acquérir de bien modestes compétences ; cela s'est passé d'abord dans les rochers de la forêt de Fontainebleau – la route nationale 7 permettait alors aux vaillants cyclistes que nous étions, de s'y rendre à bicyclette sans risquer leur vie ; par la suite dans les belles falaises bourguignonnes de Cormot-le-Grand et autres Fixin.

Il serait injuste de terminer cette brève notice sans évoquer les malheurs qui ont éprouvé Jean tout au long de sa vie. Son père, Henri Bouzon, avait milité très tôt dans divers partis d'inspiration chrétienne progressiste, dont le Sillon de Marc Sangnier, activité qu'il avait prolongée durant l'Occupation en diffusant des journaux clandestins ; arrêté et torturé par l'occupant, il mourut en déportation. La mère de Jean a dû travailler dur pour faire fonctionner une petite entreprise familiale et élever son fils et ses 5 filles.

Jean et son épouse n'ayant pu avoir d'enfants, ils adoptèrent une fille qui fut, pour eux, source de joie mais aussi de nombreux soucis. Françoise est décédée prématurément après des années ponctuées de nombreuses et douloureuses opérations chirurgicales. Jean perdit aussi une petite fille, décédée encore enfant, d'une maladie des muscles.

À l'université de Saint-Étienne, après avoir collaboré avec une équipe de chimistes et copublié un important traité intitulé « Cure of Thermosetting Resins » (Springer Verlag), il s'est estimé victime de malhonnêteté et a dépensé, mais en vain, beaucoup d'énergie pour tenter de faire rétablir la vérité.

Heureusement, à travers toutes ces épreuves, il a toujours été soutenu par une foi chrétienne inébranlable, consacrant, la vieillesse venue, beaucoup d'énergie à comparer les conséquences historiques et sociales des Évangiles et du Coran.

Ses camarades n'oublieront pas cet ami original et attachant.

Alain GUICHARDET (1950 s)

Jean Bouzon avait un goût prononcé pour la controverse. Il voulait corriger la moindre erreur dans le moindre texte. Il ne lâchait jamais et pouvait, au sujet d'un accent, grave ou aigu, disputer jusqu'à l'aube. Lors d'un événement important pour l'époque, je l'ai vu faire plier, comme dans un bras de fer, tout un groupe d'élèves qui voulaient imposer leur choix qu'il n'approuvait pas. Au sein du groupe tala, il vivait sa foi ardente, mais il ne faisait jamais de prosélytisme. À son entrée à l'École, il était d'une grande timidité et la cachait sous un petit rire à grelots. C'était, au demeurant, un camarade très attachant. Je l'imagine bien, dès son arrivée au Ciel, discutant avec les Séraphins et les Archanges !

Labib HADDAD (1950 s)

**CUENAT (Jean), né à Belfort (Territoire-de-Belfort) le 9 juillet 1929, décédé à Dourdan (Essonne) le 31 janvier 2017. – Promotion de 1950 s.**

Jean Cuenat est l'aîné d'une famille de trois enfants (un garçon, une fille, un garçon). Son père est professeur de mathématiques ; il deviendra proviseur de lycée technique. Sa mère est professeur de sciences (il y a du reste de nombreux membres de l'enseignement parmi les cousins et les oncles de Jean). La famille habitera successivement à Strasbourg, à Nice, à Cannes, à Nîmes et à Puteaux. Jean, toujours très bon élève, terminera ses études secondaires au lycée du Parc à Lyon. En 3/2, il sera reçu à l'École polytechnique, mais pour des raisons familiales, il choisira de refaire une année de mathématiques spéciales et entrera à l'École normale de la rue d'Ulm en 1950. Il épouse le 3 août 1954 à Puteaux Gabrielle Cottin, professeur agrégée en physique-chimie (1950 S). Leur fille Christelle, née le 20 juin 1967, qui a épousé Didier Tardivat, né le 7 mars 1967, leur donnera des petites-filles jumelles, Sophie et Caroline, nées le 28 septembre 1991 à Draguignan.

Jean et Gabrielle (Gaby) exerceront à Alger et à Metz, avant de venir s'installer dans la région parisienne où ils termineront leur carrière, lui comme professeur de mathématiques spéciales au lycée Hoche à Versailles, elle comme professeur de sciences au lycée La Bruyère également à Versailles.

Jean Cuenat a publié un *Cours de statistique élémentaire* chez Magnard, collection Dedron, et dirigé la traduction française de l'*Atlas des mathématiques* de Fritz et Heinrich Soeder à la Pochothèque.

À côté de sa profession, Jean Cuenat avait de nombreux pôles d'intérêts. Il aimait collectionner. Les petites voitures, les timbres, les livres etc. Mais sa grande passion, c'était les trains, les grands et les petits. Il a toujours suivi de près les progrès de la SNCF, l'électrification des réseaux, les TGV... Sa priorité, c'était son immense collection de

wagons, de voitures de voyageurs, de locomotives (entre 500 et 600 éléments), jouets de marque Hornby, Märklin, Jep, Bing etc. à l'écartement 0. Et il était à même de réparer à la perfection les éléments achetés en état imparfait.

Jean Cuenat est décédé le 31 janvier 2017. Ses dernières années ont été difficiles pour lui.

Pierre CUENAT, son frère

### Scolarité et profession

J'ai connu Jean Cuenat dès notre entrée à l'École, puis, ayant tous deux choisi l'orientation « Mathématiques », nous avons suivi les mêmes cours de licence et de préparation à l'agrégation ; il accordait toujours un soin extrême à l'étude de ces cours et même, fait plus rare dans un groupe de mathématiciens, aux travaux pratiques qui accompagnaient le certificat de physique générale. Nos parcours ont commencé à diverger après l'agrégation : j'ai choisi la carrière dénommée aujourd'hui « enseignant-chercheur », tandis qu'il optait pour une autre, qu'il a extraordinairement menée à bien : celle de professeur dans l'enseignement secondaire, puis de classe préparatoire ; il n'est que de lire l'hommage que lui a rendu, parmi tant d'autres, l'un de ses anciens élèves :

« *Cher Monsieur Cuenat,*

*j'ai eu le privilège d'être votre élève il y a vingt-cinq ans. Je me souviens, comme si c'était hier, de la première impression que j'ai eue de vous : vous étiez déjà âgé – vous avez pris votre retraite deux ans plus tard – mais votre regard éclipsait tout le reste : vos yeux bleus pétillaient d'intelligence, d'esprit et d'amusement devant les questions mathématiques qui vous passionnaient. Vous étiez un enseignant exigeant, et cette année passée dans votre classe à préparer les concours les plus sélectifs n'a pas exactement été une sinécure... Vous avez pourtant su en atténuer la difficulté par votre intérêt et votre attention particuliers pour chacun de vos élèves, même les plus médiocres – parmi lesquels je me compte – même ceux dont les résultats ne laissaient guère augurer une réussite brillante au concours : chacun avait sa place dans votre classe, et vous mettiez un point d'honneur à accompagner chacun dans son parcours. »*

Il était heureux de dire qu'il avait totalisé dans sa carrière 365 élèves reçus à l'École polytechnique. Je voudrais aussi souligner l'extrême soin qu'il a apporté à l'édition française de l'*Atlas des mathématiques*, pour laquelle il m'avait demandé d'ajouter quelques entrées. J'ai été témoin de la peine avec laquelle il a vécu sa mise à la retraite après tant d'années d'une activité aimée et fructueuse.

### Ferrovimanie

Nous nous étions rapidement découvert une passion commune pour les chemins de fer, un goût qui semble bien désuet de nos jours ! Peu après notre sortie de l'École,

j'ai pu admirer l'habileté avec laquelle il savait construire lui-même des locomotives et des wagons dans l'appartement de ses parents à Puteaux. Nos activités professionnelles nous ont séparés pendant plusieurs années et ce n'est que bien plus tard que j'ai découvert l'extraordinaire réseau ferroviaire qu'il avait installé dans sa maison de La Celle-Saint-Cloud.

Et c'est encore quand nous parlions chemins de fer dans sa chambre d'hôpital que quelques souvenirs remontaient à la surface de sa mémoire dévastée par la terrible maladie qui a fini par l'emporter.

Alain GUICHARDET (1950 s)

### Compagnonnage

Notre long compagnonnage a commencé à notre entrée à l'École en 1950. Trois ans durant, nous fûmes cothurnes, avec d'autres d'abord, puis seulement nous deux la dernière année. Notre thurne était très spacieuse, située au « petit palais », au niveau du toit, de sorte qu'il arrivait que des promeneurs audacieux viennent cogner à notre fenêtre ! Dès notre arrivée, Jean avait tenu à refaire la peinture des murs ; il veillait constamment à ce que tout soit propre et parfaitement rangé. Pour moi, c'était un bien agréable gardien de l'ordre.

Il participa toujours spontanément à la vie de notre « promo 50 s », à l'organisation de manifestations diverses, kermesses, bals, garden-parties... Il donnait généreusement de son temps, contribuant ainsi à l'ambiance amicale de cette promo 50 s qui se prolongea dans nos retrouvailles quinquennales, plus fréquentes une fois la retraite venue. En 2000, c'est son épouse Gaby (également de la promo 50 S) et lui qui organisèrent une magnifique rencontre dans leur maison de La Celle-Saint-Cloud.

Jean était un étudiant assidu. Je le vois encore à un cours à l'IHP (Institut Henri-Poincaré), quelque part dans l'amphithéâtre, plongé dans de longues conversations avec une sévrienne de la « promo 50 S » : il ignorait encore que cette jeune femme allait devenir sa compagne pour la vie.

Nous sommes restés en contact étroit, tant professionnel qu'amical, tout au long de notre carrière, et particulièrement lorsque nous nous sommes retrouvés tous deux en poste au lycée Hoche. Nommé dans cet établissement en 1968, il y restera jusqu'à son départ en retraite. Pendant six ans nous avons travaillé côte à côte, lui en Spéciales M' et moi en Spéciales M.

Je l'ai vu donner sa pleine mesure dans son enseignement. Très aimé de ses élèves qu'il savait amener à donner le meilleur d'eux-mêmes, il a fait intégrer à l'X l'équivalent d'une promotion au complet. Le livret de témoignages de ses élèves à leur « Maître » est très éloquent à ce sujet. Ce sont eux d'ailleurs qui organisèrent pour son départ à la retraite une manifestation mémorable au Palais des Congrès à Versailles.

Une fois à la retraite, il a réuni dix anciens élèves germanistes pour traduire en français un *Atlas des mathématiques* paru en allemand. Lui-même était un très bon germaniste. Il avait par ailleurs tenu à compléter la version française par quelques articles d'universitaires. Cette étroite collaboration dans laquelle il a su les entraîner montre combien il restait attaché à ses élèves.

Jean a beaucoup donné à l'Éducation nationale. Il a participé à de nombreux jurys de concours de recrutement de professeurs de mathématiques, plusieurs fois à l'agrégation, plusieurs fois au CAPES, dans des contextes parfois difficiles (en 1968 par exemple). Il mérite, ô combien, sa nomination aux grades de commandeur des Palmes académiques et de chevalier de l'Ordre national du Mérite. Appelé à l'Inspection générale, il préféra rester avec sa classe, par amour de l'enseignement, peut-être aussi pour ne pas trop s'éloigner de sa famille.

Il a assuré pendant quelque temps, et en même temps qu'en Spéciale, d'autres enseignements, à l'école HECJF, au CNAM, à l'École nationale des PTT. Il est d'ailleurs l'auteur d'un *Cours de statistique élémentaire* inspiré par le concours d'entrée à l'HECJF.

Par son rayonnement moral et intellectuel comme par la diversité et la qualité de ses talents, Jean était un être exceptionnel.

Mathématicien de valeur, toujours passionné, il nous communiquait régulièrement le détail de ses recherches sur les groupes projectifs d'invariance des cubiques et quartiques, rédigé de sa fine écriture. Peu intéressé par les ressources de l'informatique, il continua jusqu'à la fin de sa vie à tout écrire au crayon et à la gomme.

Lui et son épouse étaient tous les deux extrêmement doués pour le travail manuel. Gaby faisait des merveilles dans le domaine de la décoration. Jean avait installé un tour dans son sous-sol afin de réaliser des pièces pour son « bricolage » de haut niveau, en particulier pour ses modèles réduits de trains dont il avait une collection exceptionnelle. C'est une pièce entière qui avait été aménagée au sous-sol de leur maison pour pouvoir rassembler l'ensemble et y installer un circuit complet qui fonctionnait à la perfection. Évidemment, c'était un vieil et fidèle abonné de la *Vie du Rail*.

Je pense aussi à son intérêt pour les livres rares, à ses recherches pour acquérir par exemple un exemplaire de l'édition originale du dictionnaire Larousse. Il avait l'âme d'un collectionneur, à tel point que la vente de sa très riche collection de timbres a pu l'aider à acheter un appartement à Chaville.

En tout domaine il visait la perfection, jusqu'à parfois se demander peut-être trop à lui-même. Mais il n'avait rien d'un « savant austère ». C'était un bon camarade, vrai, direct et fidèle. Et il aimait les chats, il les collectionnait presque autour de sa maison.

Ses deux dernières années ont été très douloureuses. Son épouse étant hospitalisée en longue durée à Dourdan, il a vendu leur maison pour se rapprocher d'elle. C'est là qu'il s'est éteint entouré par sa famille.

Gaby a dit un jour, avec l'humour qui était le sien : « Jean, c'est ma conscience ». Oui, il était un peu notre conscience, une conscience éclairante, ouverte, bienveillante.

Jacques DABLANC (1950 s)

**QUEMADA (Daniel), né le 5 février 1933 à Colombes (Hauts-de-Seine), décédé à Moissac (Tarn-et-Garonne) le 28 juillet 2012. – Promotion de 1950 s.**

Daniel Quémada, tout jeune maître de conférences, a créé en 1969 le Groupe de physique des plasmas stellaires et planétaires grâce à une aide individuelle du CNRS. Il s'entoure rapidement de quelques assistants et de jeunes dont il dirige la thèse.

C'est un laboratoire à la fois de théoriciens et d'expérimentateurs. Ce sont les années qui suivent les grands bouleversements de Mai 68, et la faculté des sciences est en refondation avec la création en 1971 d'une université de type pluridisciplinaire, l'université de Paris-VII. C'est la période des grands projets, celle d'une vision nouvelle de l'Université, et Daniel y participe avec passion (comme tout ce qu'il entreprenait, il faut le dire). Ce ne sont pas les visions différentes qui manquent et ce n'est pas sans débat ni conflit que se construisent les choses. Le temps passé à ces débats, à cette reconstruction, il ne le compte plus. S'il participe à la fondation de la fac, il se consacre également avec énergie à développer le laboratoire. Mais la physique spatiale ne permet guère de maîtriser à la fois les développements théoriques et l'expérience tout en restant maître des projets et de leur définition. Parallèlement, Daniel recherche une activité scientifique qui soit peut-être plus directement au service de la société, en contact avec l'homme, et qui s'enrichisse du croisement des compétences de plusieurs disciplines. L'idée mûrit de la création d'un nouveau laboratoire. Que de réunions n'a-t-il pas organisées pour aborder de manière collégiale la réflexion sur cette création. Cela nécessite une reconversion de la part de ceux qui, avec lui, feront ce choix, mais c'est avec enthousiasme que la plupart de ceux qui l'entourent acceptent de tenter l'aventure avec lui. Le virage se fait pour la création d'un laboratoire dont la thématique est celle de l'hydrodynamique physiologique. Le nom de « groupe de physique des plasmas » est retenu pour identifier le laboratoire lors de cette période de reconversion commencée en septembre 1971 et qui sera pratiquement achevée en 1973. Les contacts avec le monde médical sont nombreux, et en 1974 le laboratoire devient officiellement le LBHP, Laboratoire de bio-rhéologie et d'hydrodynamique physiologique. En 1976 il est reconnu comme équipe de recherche associée au CNRS (ERA 662). Les questions fondamentales rencontrées

tant en rhéologie qu'en transfert de masse et de chaleur amènent Daniel à orienter le laboratoire sur un domaine de recherche plus vaste et en 1982 il devient le Laboratoire de bio-rhéologie et d'hydrodynamique physico-chimique, unité associée au CNRS (UA343). Une partie du laboratoire est installée en milieu hospitalier (à la Pitié-Salpêtrière). Daniel a une activité débordante tant pour le laboratoire que pour l'enseignement. Il crée des formations doctorales avec cette intuition des domaines émergents, intuition parfois trop précoce pour être facilement reconnue, mais qui le conduit vers des projets prometteurs. Ceci est vrai en ce qui concerne la bio-rhéologie et la bio mécanique, où il sera l'un des pionniers en France, mais aussi en ce qui concerne la rhéologie des milieux dispersés et les phénomènes de transport de masse et de chaleur dans les procédés industriels. Les thématiques du laboratoire vont alors de la propagation des ondes dans les artères à l'écoulement des boues de forage, en passant par la mécanique des lymphocytes et la rhéologie des produits agro-alimentaires. Mais à côté des problèmes scientifiques il avait aussi à gérer de nombreux problèmes de type organisationnels ou administratifs. Au tout début des problèmes liés à la présence de flocages d'amiante sur le site de Jussieu, il a réussi, alors que rien n'était encore décidé pour le site lui-même, à convaincre les membres du laboratoire de la nécessité de mettre des gaines de protection sur tous les flocages du laboratoire.

Enseignant apprécié, on pouvait le trouver, avant un cours, dans son bureau, attentif à revoir ses notes, mais ses étudiants étaient souvent étonnés de le voir, ensuite, couvrir un tableau d'équations compliquées qu'il maîtrisait parfaitement sans aucun support ! Daniel, était un passionné. Les discussions professionnelles avec lui témoignaient d'une culture scientifique qui impressionnait. Ses convictions l'amenaient aussi à partager ce qui lui tenait à cœur, et ceci même avec ceux qui ne pensaient pas comme lui. Discussions vives, mais toujours marquées de respect mutuel malgré les différences de pensée. Homme de gauche, comme on dit maintenant, il a toujours eu le souci, y compris professionnellement, de ceux qui étaient dans les difficultés. Il savait aussi exprimer des exigences éthiques de respect et de droiture.

L'activité scientifique de Daniel, particulièrement volumineuse, a commencé par un ouvrage sur les plasmas et s'est terminée par des ouvrages relatifs à la modélisation rhéologique structurelle ; elle reste celle d'un pionnier, d'un précurseur non seulement en ce qui concerne la biomécanique, mais aussi la rhéologie. Ses travaux en rhéologie font référence dans le domaine des milieux dispersés concentrés. En 1996, Daniel recevait à Metz le grand prix du Groupe français de rhéologie pour l'ensemble de ses travaux en rhéologie et en particulier pour sa contribution à l'étude des milieux dispersés concentrés. Il laisse d'ailleurs son nom à un modèle rhéologique, le modèle de Quemada, qui décrit non seulement le comportement des milieux dispersés concentrés mais qu'il a étendu aux milieux complexes élasto-thixotropes. Ce modèle a été utilisé par de nombreux auteurs de la communauté scientifique internationale.

Sa retraite lui avait permis de continuer à écrire articles ou ouvrages, mais surtout de se consacrer plus intensément à sa famille et en particulier à ses petits-enfants. Daniel qui nous a quittés de manière accidentelle le 28 juillet 2012 restera pour nous un passionné qui a su communiquer cette passion à ceux qui l'ont connu. Pour beaucoup d'entre nous qui l'avons côtoyé il était surtout devenu un ami, et ce témoignage est d'abord un témoignage de reconnaissance et d'amitié.

Patrice FLAUD, professeur à l'université Denis-Diderot

**PAILLOUS (Josette, épouse KAHANE), née le 21 février 1932 à Sidi Bel Abbès (Algérie), décédée le 18 décembre 2016 à La Tronche (Isère). Promotion de 1951 S.**

Fille de parents enseignant à Alger, Josette Paillous a effectué une scolarité brillante dans cette ville, conclue par son admission à l'École normale supérieure du boulevard Jourdan à Paris en 1951.

Agrégée de physique en 1955, elle est stagiaire de recherches au CNRS d'octobre 1955 à septembre 1956, agrégée répétitrice (caïmane) à l'ENS d'octobre 1956 à septembre 1959 puis chef de travaux en physique générale à la Sorbonne. Pendant cette période elle poursuit des travaux de recherche en spectrométrie moléculaire sous la direction du professeur Sydney Leach au laboratoire de chimie-physique de la rue Pierre-Curie. Après la soutenance de sa thèse, elle est nommée maître de conférences de physique à l'université de Grenoble en 1961, professeur sans chaire en 1968 et professeur titulaire en 1978.

Cette présentation sommaire d'un début de carrière universitaire doit être complétée par l'image d'une jeune femme énergique ouverte sur la vie sociale puis familiale après son mariage en septembre 1955 avec André Kahane (1950 s) et capable de cumuler de multiples activités professionnelles : la direction d'un groupe de recherche de spectrométrie moléculaire dans le laboratoire de l'Institut Fourier dirigé par le professeur Michel Soutif (1942 s), la rénovation des travaux pratiques de physique générale, le transfert de ces activités sur le campus de Saint-Martin-d'Hères-Gières, la direction de plusieurs DES (Diplômes d'études supérieures validant une année de laboratoire avant la préparation à l'agrégation), de plusieurs DEA (Diplômes d'études approfondies) et des thèses de Hans Peter Trommsdorff qui prendra sa succession à la direction du groupe de recherches, de Claude Pfister (1960 s) qui quitte le labo après sa thèse et de Marc Pierre. Cette période est décrite de manière particulièrement vivante par Hans Peter Trommsdorff, actuellement directeur de recherche émérite, alors jeune étudiant arrivé à Grenoble en 1962 pour poursuivre ses études de

physique, « (...) mis en relation l'année suivante avec Josette Kahane pour un stage de DEA suivi par un travail de thèse fait sous sa direction. Ses laboratoires étaient alors très rudimentaires et installés dans les caves d'un bâtiment à la place Doyen-Gosse, près de l'Isère. C'était la période durant laquelle l'Université a connu une croissance extraordinaire et l'organisation des cours et des travaux pratiques présentait alors un travail titanesque dans lequel Josette Kahane avait beaucoup de responsabilité et investissait son énergie. Elle était aussi responsable en 1968 du déménagement du laboratoire vers le nouveau Campus universitaire, déménagement terminé juste avant qu'une crue de l'Isère n'inonde nos caves laboratoires. » En même temps elle gérait la vie familiale avec son époux et ses quatre enfants à qui elle apportait une affection attentive et chaleureuse.

Dans la suite de sa carrière, Josette Kahane Paillous s'engage dans des activités pédagogiques nouvelles décrites dans le témoignage de son collègue Jean-Pierre Blanchi : « C'est après ma thèse en 1972 que Josette Kahane m'a accueilli dans son laboratoire de spectrométrie physique (...) de façon très positive en m'apprenant les finesses de la spectroscopie (...) Peu de temps après, en février 1974, nous sommes partis ensemble trois semaines pour donner des cours à l'École normale supérieure de Bamako au Mali. Grâce à sa diplomatie et son savoir-faire, les contacts avec les responsables de l'École et les représentants de l'ambassade française ont permis de structurer les missions futures et surtout de fournir ouvrages et matériels à l'École qui en était démunie. Cette mission fut reconduite en 1975 et 1976 (...) Elle organisa aussi des séjours d'étudiants maliens à Grenoble (...) ce qui leur permit de manipuler enfin toute la panoplie des appareils de physique. Ce sens de la pédagogie et de l'humanité était le fondement de son caractère déterminé qu'elle a mis fortement en application lors de sa direction de l'institut de 1<sup>er</sup> cycle de l'université Joseph-Fourier. »

En complément de ses activités permanentes de recherche et d'enseignement à Grenoble, elle participe également à d'autres missions pédagogiques en Afrique et, de 1978 à 1982, elle est membre du jury d'agrégation de physique à Paris. En 1987, elle prend la direction du laboratoire de spectrométrie physique à Grenoble puis, à la demande d'Alain Némoz (1959 s), président de l'université Joseph-Fourier, elle assure la responsabilité de la création et de la direction du centre scientifique Joseph-Fourier de Valence de septembre 1990 jusqu'à sa retraite en septembre 1996.

Pendant toute sa carrière universitaire, elle a été honorée, ainsi que son époux, de la confiance et de l'amitié du professeur et président Michel Soutif à qui elle a rendu hommage dans la notice qui lui a été consacrée (*L'Archicube* n° 21 bis p. 105). Après leur retraite, les liens d'amitié de Josette et André Kahane avec Ruth et Michel Soutif se sont encore renforcés jusqu'à leur disparition qui les a profondément émus.

André KAHANE (1950 s)  
avec l'aide de Claude ABRAM PFISTER (1960 S)

**GUILLAUME (Nicole, épouse GUIBÉ), née le 30 juin 1934 à Paris, décédée le 10 septembre 2016 à Clamart (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1953 S.**



Après sa sortie de l'École normale supérieure de Sèvres, elle a commencé sa carrière de professeur au lycée d'Enghien-les-Bains puis au lycée Claude-Monet à Paris et enfin au lycée Marie-Curie à Sceaux où elle est restée une trentaine d'années. Elle a exercé son métier avec compétence et efficacité, tout en assumant pendant longtemps la charge du laboratoire.

Elle a participé très fidèlement à toutes les manifestations de l'UDPPC (Union des professeurs de physique et de chimie) tout au long de ses années d'activité mais aussi depuis sa retraite ; elle s'est honorée pendant des années d'être présente à l'accueil pour les journées académiques ou pour les Olympiades de physique régionales ou nationales y compris pour les journées nationales de 2007 auxquelles elle avait eu tellement à cœur de participer. Nicole hésitait encore à avouer qu'elle n'allait plus au congrès de l'UDPPC.

Dans son métier comme avec sa famille et ses connaissances, elle a toujours fait preuve d'une grande attention aux autres, qu'elle cherchait à encourager et à aider.

Anne GUIBÉ (1977 S)

**GUIBÉ (Lucien), né à Paris le 28 août 1933, décédé à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines) le 15 avril 2017. – Promotion de 1953 s.**



Né en 1933, Lucien a passé son enfance et son adolescence à Paris, pendant lesquelles ses études furent studieuses et brillantes, agrémentées de journées à Villepreux où il se rendait à l'époque à vélo.

Il est entré à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1953, où il a fait la connaissance de Nicole Guillaume (1953 S). Ils y ont tous deux réussi brillamment l'agrégation de physique.

Tandis que Nicole se consacrait à l'enseignement et à leur famille, il a entamé une carrière de chercheur en physique fondamentale, résonance quadripolaire magnétique nucléaire, à Orsay.

Passionné par ses recherches, il a toujours pris le temps d'accueillir, d'encourager de former et d'accompagner de jeunes chercheurs, qu'il recevait et logeait éventuellement à la maison. Il se rendait très régulièrement, avec Nicole, à différents congrès dans le monde entier, et était très apprécié de ses collègues pour ses qualités professionnelles et son humour. Nicole et lui ont toujours gardé des contacts plus qu'épistolaires avec certains devenus des amis, aux États-Unis, Canada, Italie, Japon, et suivaient les différents parcours avec plaisir.

Ses centres d'intérêt étaient nombreux, depuis l'astronomie et la construction de télescopes amateurs, jusqu'aux planeurs en balsa et cerfs-volants.

Après la mort de son père, il a passé beaucoup de temps à Villepreux où il aimait s'occuper du jardin potager et fruitier, d'où Nicole et lui rapportaient fleurs et produits pour ses voisins de la résidence.

Depuis sa retraite, qu'il rechignait à prendre, il y passait beaucoup de temps, quand il n'organisait pas ses archives sur son ordinateur.

La mort de Nicole l'a laissé désemparé, il n'a pas eu le temps de s'organiser dans un nouveau mode de vie avant la chute qui l'a laissé très diminué, et son décès.

Anne GUIBÉ (1977 S)

**DROUAULT François, né le 13 juin 1935 à Paris, décédé le 6 novembre 2017 à Paris. – Promotion de 1955 I.**



Le père de François Drouault, Jean Drouault, avait été engagé volontaire à l'âge de seize ans pendant la Première Guerre mondiale. Il y avait été gravement blessé à plusieurs reprises. Il avait ensuite travaillé dans un ministère. Sa mère, Georgette Perrot avait exercé un certain temps la profession de dentiste.

François m'avait évoqué les récits précis que lui avait faits son père de la vie terrible des soldats dans les tranchées.

Il avait intégré l'École en 1955 à partir de la khâgne alors prestigieuse du lycée Louis-Le-Grand – en provenaient aussi, cette même année 1955, Jean-Paul Abribat, Maurice Arveiller, Jacques Bersani, François Billacois, Claude Hagège, André Lacaux, François-Bernard Mâche, Jean Métayer, Pierre Petitmengin (cacique de promotion), Jean-Marc Pelorson. De Henri-IV, préparation moins performante, arrivaient, cette année-là, Yves Cannac, Émile Jalley, Jean Raimond.

Henri Dreyfus-Le-Foyer et Étienne Borne, bien connus à l'époque, faisaient partie des professeurs de philosophie qui officiaient dans l'hypokhâgne-khâgne de Louis-Le-Grand, en commun avec celle de Henri-IV.

L'un des condisciples de François Drouault en khâgne, Pelorson, dit se « souvenir d'une haute stature souriante mais volontiers silencieuse ». Oui, c'est bien cela. À l'École, il était un garçon de belle prestance, de parole affable mais de conduite discrète.

D'emblée, dans cette promotion 1955, s'était constitué un trio amical de « philosophes » : Aribat, Drouault, Jalley. Pendant deux ans au moins, leurs conversations quotidiennes portaient, entre autres choses, sur les « postkantians » : Fichte pour Aribat, Schelling pour Drouault, Hegel pour Jalley.

Jamais, pendant les quarante années de ma carrière universitaire ultérieure, avec aucun collègue, je n'ai retrouvé une telle intensité d'intérêt, d'animation et d'écoute dans la communication intellectuelle.

Nous occupions en première année, donnant sur la cour aux Ernest, deux thurnes : Drouault avec Métayer et Petitmengin ainsi que Ripoll et Jalley avec Cannac, Raimond et Stuveras. Dans cette dernière une frise peinte pleine de talent, aujourd'hui disparue, représentait le « Méga », le bizutage. Elle est devenue l'actuel Bureau A102D. Cette année-là, on achevait la transformation des anciens dortoirs collectifs en thurnes modernes individuelles.

Nous n'allions guère aux cours de la Sorbonne, Jalley un peu plus : chez Alquié surtout, Gouhier et Jankélévitch un peu. L'année de l'agrégation (1959), nous suivions le samedi les prestations étincelantes de l'assistant Deleuze, également l'heure hebdomadaire de Ricoeur, celle de Canguilhem parfois. Nous apprenions à peu près tout à l'écart de la Sorbonne, par la lecture des grands textes classiques, et nos échanges d'idées à trois.

D'une pensée claire et nette, d'une élocution animée et dynamique, François Drouault était cacique de l'agrégation de philosophie en 1959. Yves Cannac, doué des mêmes qualités, était cacique cette même année à l'agrégation d'histoire, avant de l'être un peu plus tard à l'entrée puis à la sortie de l'ENA (on n'a jamais fait mieux parmi les « politiques » en vue depuis). Se présentèrent aussi la même année à l'agrégation de philosophie René Orléan (cacique de la promotion scientifique), Jacques Lautman et Jean-François Richard ; Sarah Kofman et Annick Saget également. La même année toujours, Jacques Bersani était cacique à l'agrégation de lettres, tandis que Jean Raimond l'avait été à celle d'anglais déjà l'année précédente en 1958 !

Figuraient au programme de l'écrit cette année-là Aristote, Spinoza, Rousseau, et Comte ; au programme de l'oral – si ma mémoire est bonne – des textes d'Aristote (*Éthique à Nicomaque*), Malebranche (*La Nature et la grâce*), Rousseau (*La Nouvelle Héloïse*), Kant (*Critique du jugement*), Nietzsche (*Généalogie de la morale*), Ravaisson (*Psychologie et métaphysique*).

Louis Althusser (1939 l) ne nous suivait que deux heures par semaine, l'année de l'agrégation seulement, où les agrégatifs parlaient bien plus que lui, en général salle Cavaillès. Existaient aussi les cours hebdomadaires de Jean Hyppolite (1925 l) (salle des Actes : Fichte, Freud, Heidegger, Husserl), de Roger Martin (logique en première année), des séries occasionnelles de conférences d'André Ombredanne (1919\* l) (psychologie), de Jean Beaufret (1928 l) (divers textes), Jules Vuillemin (1939 l) (Husserl), Victor Goldschmidt (textes grecs).

Une grande partie des conversations de notre trio se passait dans les deux cafés Piron et Guimard, qui existent encore rue Gay-Lussac et rue de l'Abbé-de-l'Épée, mais évidemment sous d'autres noms de propriétaires.

À vrai dire, le trio des philosophes s'élargissait aussi en un groupe un peu plus grand, avec l'historien Yves Cannac, les littéraires Jacques Bersani, Jean Métayer et René Pommier, l'angliciste Jean Raimond. Au cours de la première année, ce groupe avait animé une section radicale socialiste (surtout Abribat et Cannac), motivée par le nouveau politique de Pierre Mendès-France, qui était venu faire une conférence à l'École. Au bout de quelque temps, la passion politique se calmant, cette section radicale avait reçu le surnom bizarre de « chuchion » qui lui était restée au cours des années suivantes.

Le samedi matin avait lieu la préparation militaire au Fort de Vincennes (IMO : instruction militaire obligatoire), pendant trois années de suite. On s'y rendait parfois en utilisant les grands taxis de l'époque, des Renault de forme carrée et de couleur bordeaux avec des strapontins, appelés G7. Là-bas un officier nous apprenait par exemple que les chefs fellagas étaient assez fêlés pour faire croire à leurs hommes stupides qu'en plantant le soir des cailloux dans le désert, le lendemain matin, on y récoltait des hommes tout frais poussés pendant la nuit. Personne n'osait manifester. Des stages d'été avaient lieu aux camps de Montlhéry et de Frileuse, au fort des Rousses.

L'année d'après l'agrégation, François Drouault fit une année supplémentaire à l'École, au cours de laquelle il prit contact et retint même l'attention du sociologue Georges Friedmann (1923 l). Il rencontra également Vladimir Jankélévitch (1922 l). Il semble qu'il ait été en ces deux occasions à la recherche d'un poste d'assistant dans l'enseignement supérieur qui ne vint jamais, ce qui peut rétrospectivement beaucoup étonner.

C'est à partir de ce moment-là que nous nous sommes perdus de vue pour un temps assez long. Nous ne reprîmes de relation assez régulière qu'à la faveur d'une correspondance pendant les quelque dix dernières années de sa vie, où il s'était installé aux États-Unis à Los Angeles.

Dans le cadre de cette correspondance, François en était venu à m'évoquer la période de son service militaire en Algérie dans un texte intéressant que je pense utile de communiquer pour mémoire dans tout son détail :

« J'ai fait mes deux années de service dans la Marine nationale (La Royale), où, après une courte formation, j'ai fonctionné comme psychologue au sein du service de Santé. J'étais chargé de tester les engagés volontaires, de détecter d'éventuels problèmes psychiatriques, et de formuler des recommandations quant à l'orientation vers telle ou telle spécialité (radariste, sous-marinier, etc.) J'ai fait cela pendant six mois à Toulon, puis je me suis porté volontaire pour l'Algérie. J'ai été affecté à l'École des fusiliers marins près d'Alger. J'y suis arrivé au début d'avril 61 (juste pour apprendre le putsch des généraux), et j'en suis reparti un an après pour terminer mes deux années à Toulon. Pendant cette période, la préoccupation dominante était l'OAS, et plus tellement le FLN. J'allais de temps en temps à Alger, et il s'en est même fallu de peu que je sois occis par un tir de mortier qui visait un marché près du port. Les officiers de marine en poste avaient, pour nombre d'entre eux, « fait l'Indochine », et je crois qu'ils étaient en majorité pour l'« Algérie française », mais ils s'interdisaient toute prise de position politique. L'École formait, en plus des « regular F. M. », les commandos (qui étaient l'équivalent des Marines US). Les commandos, une fois achevée leur formation, étaient envoyés en opération (c'était à l'époque sur la frontière marocaine, où leur tâche était de juguler les possibles infiltrations). La zone où était située l'École était depuis longtemps « pacifiée », et les patrouilles nocturnes s'effectuaient pour la forme.

J'allais aussi une fois par mois à la base aéronavale de Lartigue, près d'Oran, pour tester les engagés. Durant toute cette période, je n'ai donc pas été vraiment au contact de la « pacification » et je n'ai jamais entendu parler de rien. En fait, j'étais ce qu'on appelle un « planqué »... En réalité, je n'étais pas le seul... Et bien des années après, je me suis rendu compte que j'avais fait un bon choix... Amené à fréquenter les pays d'Afrique du Nord (y compris l'Algérie) pour y représenter ma Compagnie (d'assurances), je m'y suis fait de bons amis, mais la question préalable qui m'était posée était toujours : où étiez-vous pendant la guerre ? Je pouvais me permettre de tranquilliser mes interlocuteurs. »

Par la suite, François Drouault renonçait à la carrière universitaire, à laquelle semblait le destiner tout naturellement ce caciquat à l'agrégation. C'est, m'a-t-il suggéré un jour, à l'instigation de son milieu familial qu'il s'était orienté vers la carrière socialement plus aisée et rémunératrice des affaires.

À ce propos, je me permets de reproduire un texte qui m'a été communiqué par sa fille Aline, au titre d'un « Message diffusé par la Fédération française de l'assurance (FFA) » :

« Monsieur François Drouault est né en 1935 et est décédé le 6 novembre 2017 à l'âge de 82 ans.

Diplômé de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il était également agrégé de philosophie. Après quelques premières années de vie professionnelle comme

professeur de lycée [1962-1968 ?], il a été recruté par le président Leca, premier dirigeant de la nouvelle compagnie UAP, en 1968 pour l'assister en tant que directeur de cabinet. Très rapidement il lui a été confié la charge d'organiser la filière Réassurance d'UAP puis en 1973 il a été nommé président du GIE La Réunion Européenne (créé en 1969) en même temps qu'administrateur-directeur général de La Réunion Française. Il a été également l'initiateur et fondateur du Garex en 1980.

Personnalité très attachante, chaleureuse et toujours à l'écoute de ceux qui l'approchaient, visionnaire pour toujours devancer les évolutions de plus en plus rapides de l'économie internationale, il a consacré toute sa vie professionnelle dans l'assurance, à promouvoir et développer la branche Transports en France. Il a ainsi occupé de nombreux mandats de présidents d'organisation professionnelle incarnant le marché au bénéfice de tous ses acteurs. Sous son impulsion le marché français est devenu le troisième marché mondial en assurance de Corps maritimes et le quatrième en assurance de Marchandises nouant des relations d'affaires, durablement et partout.

Monsieur François Drouault était officier dans l'Ordre national du Mérite.

À 60 ans en 1995, ayant décidé de faire valoir ses droits à la retraite, il est parti vivre aux États-Unis où il est resté 22 ans, s'attachant à se tenir toujours étroitement informé des évolutions du marché Transports qu'il avait tant servi et aimé. Le marché de l'assurance Transports gardera de lui l'image d'une très grande figure et lui est reconnaissant de ses nombreuses initiatives.

À la demande de sa famille, ses obsèques se dérouleront dans la plus stricte intimité. »

De son côté, l'Annuaire des anciens élèves de l'ENS de l'année 1971 évoque sous les termes de « Directeur adjoint de l'Union des assurances de Paris » cette nouvelle carrière de François Drouault.

Dans sa profession d'homme d'affaires, François Drouault aurait conservé une certaine nostalgie pour la philosophie ; on a rapporté qu'il aurait continué à en lire pendant les week-ends.

Reprenant contact un jour, nous avons communiqué régulièrement entre 2009 et 2017 sur des sujets très variés, de préférence sociétaux. Il jugeait de la société américaine avec une objectivité détachée certes, mais marquée aussi d'un ton plutôt sévère.

Le décès à Los Angeles de son épouse Élise, en mai 2017, l'avait laissé, m'a-t-il alors écrit, très « désemparé ». Dès le mois d'août, il quittait les États-Unis pour se réinstaller en France, afin de se rapprocher de ses enfants. Cependant, il semblait avoir grand mal à supporter le deuil conjugal qui l'affectait au point que, vers la mi-octobre, il me déclara inopinément et à ma surprise, au cours d'une conversation téléphonique, qu'il ressentait qu'il « ne vivrait pas longtemps ». Ce que semblait tout de même démentir

le ton toujours alerte comme à l'ordinaire de sa voix. Or c'est quinze jours plus tard que son fils Ariel me téléphona, avant que sa sœur Aline ne me l'écrive elle-même, pour m'apprendre le décès de leur père.

Lors d'une de nos toutes dernières conversations au téléphone, nous nous disions ressentir comme l'indice inquiétant d'une formidable aliénation géopolitique et culturelle le fait que l'École normale supérieure, jadis créée par le Décret de la Convention du 9 Brumaire An III, arborât aujourd'hui un panonceau la présentant comme l'une des simples dépendances d'une « P.S.L. (Paris-Sciences-Lettres) – Research University » !

Nous nous étions inquiétés aussi de ce que depuis un certain temps le téléphone personnel de Jean-Paul Aribat n'atteignait plus personne.

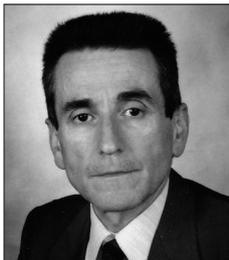
Ses obsèques ont eu lieu le 8 novembre au cimetière du Père-Lachaise, dans une stricte intimité familiale. Il avait 82 ans. Il était père de quatre enfants : Aline, Laure, Rémy et Ariel.

Aux propos précédents, s'ajoute le commentaire qui m'est parvenu depuis de Jean Raimond : « J'ai de lui le souvenir d'un être des plus distingués et d'une extrême discrétion. »

Émile JALLEY (1955 I)

avec Aline DROUVAULT, Jacques BERSANI (1955 I), Yves CANNAC (1955 I),  
Jean MÉTAYER (1955 I), Jean-Marc PELORSON (1955 I), René POMMIER (1955 I),  
Jean RAIMOND (1955 I), Pascale MENTRÉ (1957 S).

**SANS (Édouard)**, né à Saurat (Ariège) le 21 juillet 1934, décédé à Toulouse le 22 avril 2017. – Promotion de 1955 I.



*Cette notice a été écrite à la demande expresse d'Édouard dès 2008 par son ami germaniste Jean-Louis Bandet de la promotion 1952 I. Édouard souhaitait qu'on la publie malgré le décès de J.-L. Bandet intervenu en 2011.*

Il est peu courant, et en soi contraire aux lois de la nature, que l'aîné rédige une telle notice pour son cadet. C'est Édouard qui m'a demandé, bien avant que le moment soit venu, de prendre ainsi la plume ; ce témoignage d'amitié et de confiance, exprimé avec toute la sincérité et la droiture qui faisaient son caractère, m'a profondément touché.

C'est l'année où je préparais l'agrégation que je vis arriver à l'École un conscrit, avec qui je me découvris aussitôt bien des points communs : il était Ariégeois, j'étais Audois, nous avions l'un comme l'autre commencé notre préparation au lycée de Toulouse, avant de l'achever à Louis-le-Grand ; ensuite, après l'École, nous avons, à quelques années de distance, continué notre formation, nos *Lehrjahre*, dans un établissement assez différent, à Saumur, d'où nous sommes partis pour un assez long séjour outre-Méditerranée. Il y fut l'un de ces officiers S.A.S. qui, au prix de bien des difficultés et des dangers, se consacraient avec ardeur et conviction aux populations locales. Il en revint en 1962 avec la croix de la Valeur militaire.

Nous avons réellement fait connaissance quelques années plus tard : nommé chargé d'enseignement, comme on disait alors, à la faculté des lettres de Rennes, j'y ai retrouvé mon jeune camarade ; il venait de quitter un poste d'assistant pour devenir censeur du lycée Chateaubriand : l'atmosphère pré-soixante-huitarde de l'Université, avec ses incertitudes, le malaise diffus qui y régnait, le sentiment de vivre la fin d'une époque et d'aller vers un avenir incertain ne satisfaisait guère l'esprit rigoureux, exigeant, dur au travail, de ce descendant de paysans montagnards.

Il entama ainsi une carrière administrative, qu'il partagea entre sa région natale et sa patrie culturelle d'adoption, l'Allemagne. Inspecteur d'académie à Rodez (de 1967 à 1972), puis à Auch (1972-74), alors qu'il était pressenti pour un poste de recteur, il a préféré ensuite celui de directeur de l'Enseignement français des FFA à Baden-Baden. De retour en France, en 1980, il fut nommé d'abord à Carcassonne comme directeur des services départementaux de l'Éducation nationale et enfin, à partir de 1982 et jusqu'à sa retraite en 1994, inspecteur pédagogique régional à Toulouse.

Son engagement lui a valu les plus hautes distinctions académiques (il a été nommé officier des Palmes académiques en 1987) et les plus grands honneurs : après avoir obtenu le Mérite en 1987, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1994.

Les tâches administratives qu'il a si bien remplies ne l'ont pas empêché de se consacrer, tout au long de sa vie, à des travaux de recherche en germanistique. Outre sa thèse présentée pour le doctorat d'État en 1973, publiée aux éditions Klincksieck sous le titre « Richard Wagner et la pensée schopenhauerienne », rééditée en 1999 avec l'intitulé « Richard Wagner et Schopenhauer », il a consacré plusieurs publications, traductions, études, au philosophe et à ceux qui se sont inspirés de lui, Wagner et Nietzsche. Il est entre autres l'auteur du « Que Sais-je » consacré à Schopenhauer paru en 1990.

Grand connaisseur de la musique allemande du XIX<sup>e</sup> siècle, fréquentant régulièrement des concerts, il animait débats et discussions ; il a aussi apporté de précieuses contributions à des ouvrages qui ont servi à faire connaître au public non-germaniste les grands auteurs du siècle dernier : Hesse, Hofmannsthal, et d'autres. Sa bibliographie

ne déparerait pas le curriculum d'un enseignant d'université, et le volume qu'il a consacré à son pays natal, l'Ariège, montre combien il était attaché à son terroir.

Je me souviens encore du jour où, dans la maison de Saurat où il est né, et d'où il me montrait le pré en pente abrupte que, autrefois, son père fauchait à la faux en s'encordant pour ne pas tomber dans le précipice, il évoqua l'instituteur du village qui, ayant discerné ses dons, l'avait présenté au concours des bourses, lui ouvrant ainsi les portes du lycée de Foix, puis celle des études supérieures.

Comment n'aurais-je pas pensé alors que toute l'histoire d'Édouard, comme celle de tant d'autres, comme la mienne, est celle de ces enfants issus de longues lignées paysannes qui, grâce à l'école, ont pu et su accéder à un niveau culturel qui restaient inaccessibles à leurs ancêtres ? N'est-ce pas là la véritable démocratisation ?

À Colette dont la famille maternelle est originaire du même village qu'Édouard, qui a fait les mêmes expériences que lui et qui a partagé sa vie, à leurs deux filles, j'apporte ce témoignage de ma tristesse et de ma fraternelle amitié.

Jean-Louis BANDET (1952 l)

**BRETAGNOLLE (Jean), né le 24 août 1937 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), décédé le 28 juillet 2016 Paris. – Promotion de 1956 s.**

Jean Bretagnolle avait perdu très jeune sa mère. Son père, Roger Bretagnolle, était normalien, mathématicien (1929 s) et avait fait sa carrière en classes préparatoires et à l'université de Clermont. Jean a fait ses classes secondaires et sa taupe au lycée Blaise-Pascal à Clermont. Il a épousé en 1960 Jacqueline Nathan, mathématicienne qu'il avait connue à Clermont et retrouvée à Paris. Ils ont eu trois enfants, tous trois universitaires.

J'ai connu Jean à mon entrée à l'École en 1957. Avant de parler de mathématiques, l'action militante contre la guerre d'Algérie nous avait réunis dans l'atmosphère fébrile et violente qui régnait au Quartier latin en ces années. Diverses organisations étaient implantées à l'École, l'UNEF à travers le cartel des ENS, l'UEC, divers partis de gauche. Jean a toujours eu un intérêt profond pour la politique, pour la défense des plus défavorisés et celle de l'Université. Bien sûr au fil des années, comme la plupart des gens de cette génération, son engagement a pris des formes diverses.

Jean Bretagnolle était un grand lecteur, de la littérature à la philosophie et à l'histoire, l'ampleur de ses connaissances et la profondeur de ses vues étonnait toujours les collègues plus jeunes. C'était un conteur passionnant. Il considérait ses engagements de jeunesse de façon toujours positive, l'évolution des idées ne signifiait pas pour lui reniement des engagements pris dans un contexte particulier.

Il a commencé sa carrière comme assistant à l'université de Paris en 1961 rattaché à la chaire de Probabilités de l'Institut Henri-Poincaré dirigée par Robert Fortet (1931 s). Les probabilités étaient alors peu considérées en mathématiques et notre maître, à l'École, Henri Cartan (1923 s), ne les avaient pas en haute estime. Il changera complètement de point de vue quelques années plus tard. Au CNRS, les probabilités dépendaient de la physique. Jean s'était intéressé assez tôt aux probabilités et ce poste d'assistant fut une occasion pour lui. Ce fut lui qui me proposa de le rejoindre quelques mois plus tard. Les deux personnalités qui marquèrent ensuite les probabilités françaises – Paul-André Meyer (1954 s) qui deviendra à Strasbourg un ami de Jean et Jacques Neveu – que nous retrouvâmes à l'IHP à son retour de Californie – avaient été formées aux États-Unis et n'étaient pas encore intégrées à la communauté mathématique. Nous étions assez seuls dans notre domaine.

Dès lors et pendant plus de dix ans, nous avons travaillé étroitement ensemble. D'abord en apprenant la théorie des probabilités à peine entrevue pendant nos années d'École, un peu à contre-courant. Les premiers sujets que nous avons choisis concernaient le comportement des marches aléatoires et des versions assez nouvelles des théorèmes taubériens. Les qualités tout à fait exceptionnelles de Jean en analyse fine ont fait merveille. Pendant le service militaire, j'avais travaillé par correspondance des questions posées par Paul Lévy, le grand probabiliste français dans les années 1930-1960. Cela a intéressé Jean Bretagnolle un temps. Nous avons alors considéré les propriétés de déterminisme des champs browniens sur les sphères d'espaces de Banach et résolu le problème pour les espaces  $L^p$  et  $l^p$ .

À cette occasion, nous eûmes la chance de travailler avec ce mathématicien exceptionnel qu'est Jean-Louis Krivine (1957 s). Joignant des outils probabilistes, les lois stables sur les espaces euclidiens et logiques, les ultraproducts en géométrie de Banach, nous avons réussi à résoudre un problème ouvert posé par Choquet (1934 s) et d'autres. Nous avons bien œuvré pour les probabilités qui remontèrent dans l'estime des Bourbakistes les plus réticents ! Nous avons alors continué à travailler sur les méthodes probabilistes pour la géométrie de Banach jusqu'à notre soutenance de thèse en 1967. Jean fit sa deuxième thèse en algèbre avec Pierre Samuel (1949 s) pour qui il avait admiration et affection. En 1966 nous fûmes nommés à titre provisoire maître de conférences à Paris, puis, les besoins en professeurs étaient grands, en 1967, Paul-André Meyer nous proposa deux postes de professeur à Strasbourg.

À Strasbourg, Jean a obtenu des résultats profonds sur la théorie des processus à accroissements indépendants, notamment une magnifique démonstration du théorème de Kesten.

Jean avait noué à Strasbourg bien des amitiés, au-delà des collègues. Il eut le mérite de traverser Mai 68 à Strasbourg sans encombre malgré des collègues en perdition ! Six ans après, il partit, pour l'université de Paris-XIII, puis l'université d'Orsay où il fit

dès lors sa carrière. Il fut d'accord avec la perspective de développer à Orsay les statistiques, largement déshéritées en France, à côté des probabilités. Cela nécessitait de sa part un investissement important. L'équipe atteignit un haut niveau international, les travaux de Jean et de son élève Pascal Massart furent un élément très important. La contribution de Jean au théorème KMT et à divers problèmes d'estimation non-paramétrique fit autorité. Jean participa aussi activement au travail commun avec l'INRA et à des projets de statistique médicale.

La fin de sa carrière fut assombrie par la tournure bureaucratique que prenait l'organisation de la recherche, pour les jeunes chercheurs, la course aux publications qu'il jugeait nocive. Ceci l'amena à une retraite un peu trop anticipée.

Ses collègues d'Orsay ont toujours loué sa générosité tant au plan de la disponibilité que des idées et des techniques vis-à-vis des plus jeunes, sa patience auprès des thésards qui cherchaient leurs marques. Il était aussi de ses relecteurs d'articles comme on n'en fait plus, capable de réécrire complètement ce qu'il avait à *reviewer* s'il considérait les démonstrations maladroites ou approximatives. Il écrivait beaucoup mais publiait peu, pensant déjà que la course à la publication allait détériorer la recherche mathématique.

Sa passion de la nature, acquise dès l'enfance, se marquait surtout par sa connaissance profonde des oiseaux, de la flore alpine et des champignons. Il avait parcouru des dizaines de fois les recoins du Trièves, berceau de sa famille maternelle et savait en faire profiter quiconque entamait des promenades à pied avec lui. À vélo il était difficile à suivre. Mais les retours avec la préparation de confitures de framboises consolaient de la peine.

Didier DACUNHA-CASTELLE (1957 s)

**LAUBIER (Anne, épouse LEBEAU), née le 26 juillet 1938 à Lille (Nord), décédée à Agon (Manche) le 22 août 2016. – Promotion de 1957 L.**



Annie Lebeau est décédée dans sa maison d'enfance, à Agon-Coutainville, à laquelle elle était profondément attachée. Elle est née à Lille dans une famille d'enseignants. Son père Jean Laubier (1921 l), agrégé de philosophie, a enseigné dans divers lycées puis en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand ; sa mère, née Suzanne Benhamou (1919 L), agrégée d'histoire, a assumé les fonctions de directrice de lycée, à Amiens puis à Lille, avant de subir une interruption de carrière de 1940 à 1945, victime des lois

anti-juives de Vichy. Elle terminera sa carrière au lycée Molière à Paris. Pendant les années d'Occupation, M<sup>me</sup> Laubier a vécu à Agon, avec ses enfants, Pierre, adopté en 1934, Lucien, né en 1936, et Anne Marie, vite appelée Annie. Revenue à Paris après les épreuves de la guerre, la famille Laubier y a mené une vie exigeante, qui faisait peu de place aux facilités du quotidien mais favorisait la réussite intellectuelle des enfants. Bachelière à seize ans, Annie entra en classe préparatoire à Fénelon pour intégrer l'ENS de jeunes filles, dite de Sèvres, en 1957. Située 48 boulevard Jourdan à Paris, cette institution était gérée par une administration tatillonne et Annie – qui avait des accointances à Ulm – y séjournait en passante plus qu'en résidente. Lors de la préparation de l'agrégation, elle y anima de façon magistrale des séances de déchiffrement de textes latins ou grecs, qui laissaient deviner quelle remarquable enseignante elle allait devenir. Grâce à elle, les langues anciennes étaient devenues vivantes. En 1960, à peine agrégée, elle s'est mariée avec André Lebeau, normalien scientifique de la promotion 1952 s, promis à un brillant avenir. Après une année sabbatique, où elle s'est orientée vers les études grecques, elle a enseigné deux ans au lycée de Chartres. En 1961 naissait Jean-Pierre et en 1964 Pierre-Yves, les deux enfants d'Annie et André – le premier devenu médecin et le second *designer*.

Marie-Claire ALIÈS DUMAS (1957 L)

Annie Lebeau a été nommée assistante de grec à la Sorbonne la même année que moi (1963) ; cette circonstance fut à l'origine d'une relation professionnelle durable, jusqu'à sa retraite (1999), et d'une amitié de plus de trente ans. Elle fut nommée maître-assistante en 1967. Elle participa largement au mouvement de Mai 1968, et, au retour de l'ordre, elle fut cantonnée pendant quelques années dans le premier cycle, tandis que pour les cours plus prestigieux il était fait appel à des intervenants extérieurs. Quand les restrictions budgétaires obligèrent à proposer en interne un TD dans une spécialité difficile, le thème grec, Annie se porta volontaire : elle fut bien la seule ! C'est ainsi que commença en 1975 cet enseignement, prisé de tous les étudiants, en particulier ceux de la rue d'Ulm, où elle s'illustra pendant près de vingt-cinq ans, infatigablement (elle avait parfois à corriger près de quatre-vingts copies). J'emprunte à Marie-Anne Sabiani (1991 L) sa description de ce fameux cours : « Je n'ai jamais connu l'amphi Champollion que bondé quand elle y officiait. Je me souviens d'elle, arpentant l'estrade, craie en main, très droite, se tournant avec aisance de côté et d'autre pour s'adresser à chacun, pivotant pour noter au tableau l'expression qu'elle venait de citer. Dans cette matière austère qu'est le thème grec, elle faisait des cours vivants, drôles, passionnés et passionnants. ». Après sa retraite, elle publia l'essentiel de cet enseignement dans *Le Thème grec du DEUG à l'agrégation* (2000), bible de tous les candidats aux agrégations de lettres classiques et de grammaire. Le plus admirable dans cet excellent manuel, c'est la magnifique simplicité du

style qu'elle a su donner à ses traductions en grec ancien : on les jurerait écrites par un Athénien !

Annie Lebeau était avant tout une enseignante. Elle consacra à la recherche la part indispensable, mais ne termina jamais la thèse d'État (l'habilitation actuelle) qu'elle avait entreprise sur *Les idées religieuses d'Euripide* sous la direction de Fernand Robert. C'est seulement à la retraite que déchargée de ses lourdes tâches elle publia une série d'articles érudits, où sa connaissance intime de tout le théâtre grec lui permit de dominer de haut les sujets traités. De la même manière, elle ne s'impliqua pas dans l'administration, pour laquelle elle avait peu d'attrance. Certes, elle assuma avec dévouement les tâches nécessaires, fut membre des différents conseils, accepta cent fois sans rechigner dans les réunions la tâche peu sollicitée de secrétaire (elle possédait un don admirable pour mettre en valeur dans les comptes rendus l'essentiel des débats). En particulier, lors de la création des UFR, elle prit une part active à la rédaction des statuts de l'UFR de grec. Elle siégea quelques années au CCU, élue sur la liste du SNESup (1976). Mais elle s'en tint là, et, pour ne donner qu'un exemple, quand on lui proposa avec insistance en 1984 le poste de vice-présidente du CAPES, où elle siégeait, elle le refusa sans circonlocutions.

Elle enseigna à l'ENS de Saint-Cloud-Fontenay, où elle eut l'honneur de remplacer en thème grec Maurice Lacroix (1912 I), l'auteur du dictionnaire. Elle garda une grande fidélité au collège Sévigné, où ses fils avaient effectué une partie de leur scolarité. Elle y assuma pendant trente-trois ans la préparation d'un auteur d'oral. Atteinte par la maladie, elle tint à achever son cours, trois mois avant sa disparition et malgré ses souffrances (c'était sur *l'Alceste* d'Euripide – quand on connaît le sujet de cette tragédie, on ne peut qu'en être ému). Elle participa activement aux stages d'initiation au grec que j'organisais pour les professeurs de l'enseignement secondaire. C'était à elle que je donnais toujours la parole en dernier, tant j'étais sûr que sa brillante conférence assurerait à tout coup le recrutement des auditeurs de l'année suivante !

Michel Gouet évoque avec bonheur ci-dessous les qualités dont elle faisait preuve au jury de l'agrégation ; elle montra les mêmes dans les autres concours – et ils sont nombreux, car les présidents de jurys se disputaient sa présence, en s'efforçant de la garder au-delà de la limite usuelle des quatre années : agrégations externe de Lettres classiques pendant neuf ans, Capes pendant sept, agrégation interne, concours d'entrée à l'ENS de Fontenay, sans compter le concours des IPES et celui de l'École nationale du patrimoine, où nous fûmes deux en 1998 à interroger lors d'un oral l'unique candidate helléniste...

L'impression de facilité que donnaient ses interventions orales reposait sur un travail assidu. D'avoir composé avec elle un *Cours de grec ancien à l'usage des grands débutants* (1970) me permet d'apporter quelques précisions. Lors de sa préparation, nous nous partageâmes tous les auteurs de l'époque classique, pour y rechercher les

textes qui nous permettraient d'établir une progression. Annie, qui savait, elle, taper à la machine, accepta, en sus du partage égal des travaux intellectuels, cette tâche supplémentaire. Pour la seconde édition, elle fournit encore davantage. Le travail se fit à son domicile et profita de sa chaleureuse hospitalité, et il arriva parfois, les jours où les auteurs avaient pris du retard, à André, à l'époque directeur des programmes du Centre d'études spatiales, de jouer le rôle de cuisinier... J'indique en passant que c'est elle qui lui suggéra le nom de la fusée française Ariane. – Elle publia d'autres ouvrages : d'abord, en collaboration avec Paul Demont (1969 I), l'excellente *Introduction au théâtre grec antique* (1996), puis, dans la collection Classiques de poche, la réédition de traductions anciennes, en les accompagnant d'une riche introduction : celle de Willems pour *Lysistrata* (1996) et *La Paix* (2002) d'Aristophane ; celle de Debidour dans un volume qui réunit, dans une comparaison éclairante, les images que les trois grands Tragiques présentent d'Électre (2005). Elle avait auparavant, en collaboration avec Paul Demont, réuni dans un beau volume de la Pochothèque, *Les Tragiques grecs*, la totalité de leurs œuvres (1999). Sa traduction de l'*Électre* d'Euripide doit paraître en 2018 dans la collection *Commentario*.

Jean MÉTAYER (1955 I)

Jusqu'en 2013 Annie a vécu avec André, leurs enfants et petits-enfants, une vie pleine et harmonieuse. Le couple partageait son temps entre le travail intellectuel le matin et les promenades culturelles l'après-midi. Annie préparait ses cours, André publiait des ouvrages de réflexion scientifique. Le 25 février 2013, il mourut subitement d'une maladie fulgurante. Malgré tout son courage pour faire face, Annie ne s'est pas remise de cette séparation. Le 25 février 2016, elle écrit dans son carnet : « Pourquoi faut-il qu'un triste anniversaire soit ressenti comme un renforcement de la douleur, alors que la douleur est toujours là, qu'elle n'a même pas à être « réveillée » et ne saurait ni être oubliée ni être apaisée ? » Dès 2014, elle a souffert de ce qu'elle appelait une « sciatique ». En 2015, soumise à des chimiothérapies intensives, elle décide de tenir un « Carnet » – parole adressée aux médecins mais surtout dernier appui à usage personnel pour ne pas abandonner la lutte : elle y consigne, de manière de plus en plus espacée, du 3 octobre 2015 au 19 juin 2016, les étapes de ce combat dont l'issue ne lui échappe pas. En voici les derniers mots : « Il faut absolument que je me ressaisisse et reprenne quelques activités simplement physiques. C'est plus facile à écrire... »

Marie-Claire ALIÈS DUMAS (1957 L)

En hypokhâgne, Annie en imposait déjà par son physique et son verbe. Quand elle gagnait sa place en traversant notre classe, elle fendait l'air, marmoréenne et sculpturale, une Victoire de Samothrace à la sacoche pleine, le rire et la répartie

prêts à jaillir avec cette alacrité qui l'accompagnera jusqu'aux dernières pages de son « élégant carnet ».

Consciente de sa valeur qu'un solide sens de l'humour préservait de toute outrecuidance, elle avait noté au dos d'une photo de classe où elle ne figurait pas : « Comment apposer ma signature à cette photo, œuvre muette et méprisable, car je n'y suis pas ? » Une intelligence supérieure, un esprit clair et un talent inégalé pour la prise de notes de sa belle écriture régulière, joints à cette générosité si rare dans les classes de concours où triomphe souvent le « chacun pour soi », lui assuraient un cénacle fidèle dont elle écartait sans état d'âme celles qu'elle ne souhaitait pas y admettre. On pouvait compter sur elle, mais il fallait aussi compter avec elle. La provocation ne lui était pas étrangère et l'insolence avec laquelle elle cacheta un jour les enveloppes de son courrier personnel sous les yeux stupéfaits d'une enseignante jugée « non grata » suscita une égale stupéfaction admirative chez les témoins de la scène. Elle aimait le défi, mais au seuil des ultimes épreuves elle saura cesser de « faire la maligne », selon sa propre expression, pour lutter corps à corps avec l'ennemi courageusement, dignement, à l'image de ses vieux Grecs.

Annette CARTAN BOUJU et Isabelle HOUILLON LANDY

À mon arrivée, toute jeune MCF, à la Sorbonne, je ne connaissais pas Annie. Ou plutôt si, je croyais la connaître grâce au fameux « Métayer-Lebeau » qui a décidé de ma vocation d'helléniste. C'est dire si j'étais intimidée quand je l'ai rencontrée. Plus intimidée encore lorsque j'ai su que certains de mes cours doubleraient les siens et que je rivalisais ainsi avec celle qui était une des enseignantes les plus réputées de notre UFR. J'étais aussi impressionnée et je le suis restée, même quand, de collègues, nous sommes devenues amies : être à la hauteur d'Annie, qui rendait passionnants les textes grecs qu'elle connaissait si bien, notamment son Euripide, avec une simplicité, une modestie et une grâce qui ont conquis des générations d'étudiants, Annie si cultivée, ouverte aux autres, à l'écoute, fière de sa vocation d'enseignante, c'était un défi qui nous rendait, nous tous qui avons eu le privilège d'être ses collègues (après avoir été, pour beaucoup, ses élèves), indéniablement meilleurs. C'est aussi un lien fort qui nous unit toujours grâce à elle, nous, Nadine, Caroline, Jean-Luc, Estelle, Christine, Dominique, Marie-Pierre et tant d'autres...

Marie-Pierre NOËL (1983 L)

Ce qui frappait le plus chez Annie, entre autres qualités de clarté, de capacité et de rapidité de travail, c'était l'esprit d'exactitude et d'acribie que la familiarité de ses chers auteurs grecs avait dû contribuer à aiguiser, après l'avoir, peut-être même, éveillé. Ses rapports annuels sur l'épreuve de thème en offraient un beau témoignage,

précieux pour les futurs candidats. Sobrement rédigés, ils mettaient en lumière la nécessité d'être juste en tout, à chaque étape de l'exercice, en premier lieu celle de la compréhension du texte français. De ce point de vue, le thème agit comme un révélateur et Annie le démontrait magistralement en entrant elle-même dans le jeu des correspondances. Sa parfaite connaissance des ressources du grec s'accordait avec son intelligence aigüe des textes du XVII<sup>e</sup>, ses préférés.

À l'oral, pendant les longues séances rendues parfois pénibles par la chaleur, la fatigue, la tension due à l'enjeu, la présence d'Annie était une promesse de bonheur pour les membres du jury, et, pour les candidats, l'assurance d'être pleinement écoutés avec l'attention d'une discrète, mais sincère sympathie. Appuyées sur des notes manuscrites clairement organisées, ses reprises d'explications ou de leçons, dans le huis clos de la délibération, étaient pénétrantes, lumineuses. Annie, tout en restant intransigeante sur l'exactitude et la pertinence des références, sur la conduite d'un exposé, savait aussi reconnaître l'originalité d'une mise en perspective, l'intérêt d'un mode particulier d'analyse. Elle gardait en elle, comme une vertu de jeunesse, une curiosité toujours aux aguets du meilleur de la pensée.

Ces qualités étaient indissociables d'une personnalité d'exception. Annie avait la droiture de celles et ceux qui ne font pas défaut quand les vents deviennent contraires. Indifférente aux grandeurs d'établissement, elle savait faire entendre sa voix si l'institution lui paraissait s'écarter de sa conception du service public. D'une vraie fidélité dans l'amitié, lorsque les circonstances de la vie faisaient que les chemins divergeaient, parfois pendant longtemps, Annie était heureuse de renouer gaiement, comme aux premiers jours, le fil du dialogue et du partage. Que celui-ci soit à jamais rompu laisse un sentiment d'infinie tristesse.

Michel GOUET, inspecteur général honoraire

**DECOMPS (Bernard)**, né à Metz (Moselle) le 25 septembre 1936, décédé à Paris le 8 novembre 2016. – Promotion de 1957 s.

Issu d'une famille du Sud-Ouest, Bernard doit à son père son lieu de naissance dans une région diamétralement opposée. Celui-ci, ingénieur civil des Ponts et Chaussées, engagé comme officier du Génie, était affecté aux travaux de la ligne Maginot. Bernard ne restera pas dans l'Est, et rejoindra ses grands-parents maternels dans la région de Toulouse dès sa deuxième année, avec son frère, d'un an son cadet. Les tribulations de la guerre et des affectations paternelles feront que les deux frères ne rejoindront le toit de leurs parents qu'en 1947. Bernard avait alors onze ans et rentrait en sixième. Enseignant à la retraite, son grand-père s'était fixé à Grenade-sur-

Garonne, de sorte que Bernard a bénéficié d'une scolarisation primaire villageoise dont il gardait un très bon souvenir. Durant toute sa scolarité, son grand père aura une très grande influence sur lui.

Les quatre années du collège se passent au « petit » lycée de Toulouse (maintenant « Pierre-de-Fermat »). Puis c'est au lycée de Pau, où ses parents habitent désormais, qu'il poursuit le second cycle d'études secondaires, y réussissant brillamment, en particulier en géographie, sa passion. Il entre ensuite au lycée de Toulouse en math sup. et prend la tête du classement sans difficulté. Las, un point de pleurite l'obligera à interrompre une première année de Taupe à Noël, mais cela lui procurera le loisir de découvrir les photocopiés rédigés par Albert Messiah pour initier les ingénieurs EDF à la mécanique quantique. La seconde année de Taupe se passe sans anicroche. En 1957, il réussit le concours de l'X et celui de l'ENS. Les encouragements d'élèves toulousains le convainquent finalement d'intégrer l'ENS.

Là, il se tourne vers la physique, séduit par la qualité des professeurs. Il a gardé en particulier une immense admiration pour A. Kastler (1921 s). Il apprécie aussi beaucoup l'accès de « plain-pied » des élèves dans les laboratoires. Un travail de thèse de 3<sup>e</sup> cycle dans l'équipe de Jean Brossel (1938 s) et Alfred Kastler lui apprendra les techniques du vide et de la spectroscopie. Il sortira de l'École en 1961, agrégé et marié à une mathématicienne, Annette. Leur famille s'enrichira bientôt de trois enfants, François, Cécile et Joëlle. Un service militaire de 18 mois comme scientifique du contingent le conduit à Cherbourg où il enseigne quelques mois, puis à l'École polytechnique. Là, il est affecté au laboratoire de physique dans une équipe travaillant sur le laser à Hélium-Néon. Il contribuera ainsi à la première oscillation d'un laser He-Ne en France, un an après sa découverte par Ali Javan aux laboratoires de la « Bell Telephone », aux États-Unis. À l'instigation de Jean Brossel qui lui a donné comme sujet de thèse « voir ce que l'on peut faire avec des lasers », il fait un séjour chez Ali Javan (parti entre-temps au MIT). Rentré en France, il prend un poste d'agrégé-préparateur, chargé de la préparation à l'agrégation. Il monte une équipe avec son ami Michel Dumont (1958 s) pour explorer tous les effets que l'on peut tirer d'un rayonnement laser en interaction résonnante avec une transition atomique. Ils développeront aussi bien les idées sur le pompage optique par un laser, que des techniques expérimentales originales. Le groupe s'enrichira rapidement de plusieurs élèves. Peu après avoir soutenu sa thèse d'État en 1969, Bernard Decomps obtient un poste de professeur (maître de conférences à l'époque) à l'université de Paris-XIII débutante. Pendant toute cette période à l'ENS, il s'était aussi impliqué dans des groupes de travail au ministère de l'Éducation nationale ou ailleurs pour faire avancer des idées qui deviendront réalités plus tard : allocation de recherche pour la préparation des thèses, formation des assistants de l'Enseignement supérieur... Son intérêt et ses aptitudes pour l'Administration et la chose publique seront remarqués dès cette époque.

À Paris-XIII, avec son énergie et hyperactivité coutumières, en plus de ses tâches d'enseignant, il s'implique fortement dans le développement de l'université, d'abord à Saint-Denis, puis sur le campus de Villeteuse. En attirant des chercheurs de talent, il crée en 1973 une équipe de recherche, qui deviendra ensuite le « Laboratoire de Physique des Lasers » pour développer diverses voies d'application des lasers dont deux qu'il juge particulièrement intéressantes : la métrologie et le biomédical. Il faut reconnaître que, sur le long terme, ces directions se révéleront incroyablement fructueuses. Très occupé par ses responsabilités dans l'université (création des enseignements, construction du bâtiment des laboratoires), il garde néanmoins une activité expérimentale en y consacrant ses soirées et ses vacances.

En parallèle, il participe dès 1970 à une réflexion au niveau du Ministère pour mettre en place des formations (« les maîtrises des sciences et techniques ») qui soient reconnues par le monde industriel. Cet objectif ne se concrétisera que dix ans plus tard, mais il illustre un souci constant de Bernard Decomps au cours de sa carrière : concilier Recherche et Technologie, formation universitaire et emploi industriel. À la fin des années 1970, il sera pendant deux ans chargé de mission au CNRS auprès de Jacques Winter (1949 s), directeur du « Département Mathématiques et Physique de Base ».

L'année 1981 marque un basculement vers le métier d'administrateur de la recherche et de l'enseignement supérieur, qui prendra des formes variées jusqu'en 2001 : direction de la recherche au ministère de l'Éducation nationale (81-86), présidence du Conseil national Éducation Économie (Ministère de l'Éducation nationale), vice-présidence du Conseil supérieur de la Recherche et de la Technologie au ministère du même nom (88-91), direction générale de la Recherche et de la Technologie (91-94), direction de l'ENS de Cachan (1994-2000).

Nommé en 1981 à la mission, puis direction de la recherche dans le ministère d'Alain Savary, à l'Éducation nationale, il entreprend de mettre en place une politique de contractualisation de la recherche avec les établissements universitaires s'appuyant sur une évaluation différenciée des équipes et laboratoires de recherche, et sur l'élaboration par les établissements eux-mêmes d'une politique affichant des objectifs et des priorités. La même stratégie sera mise en place pour la répartition des emplois d'enseignants entre disciplines et entre établissements. Le dialogue avec les Régions fait aussi partie de cette négociation. Trente ans après, ce cadre général des rapports entre le Ministère et les établissements d'enseignement supérieur existe toujours. L'élaboration de la « Loi Savary » sur les universités et grands établissements lui donne l'occasion de participer en direct à des décisions importantes sur les diplômes nationaux (qui seront maintenus), et sur le corps unique pour les enseignants (qui sera refusé). Il pilotera également, en collaboration avec Colette Connat et Josette Connes, le déploiement d'un environnement informatique universitaire à un niveau correct, et la mise en place d'enseignements pour former les compétences informatiques dont le pays avait besoin

à court et moyen terme. Enfin il crée les allocations AMN et AND pour adapter la scolarité en quatre ans des ENS à la nécessité d'obtenir un doctorat en trois ans. Ce dispositif essentiel pour les normaliens est toujours en place.

Après la cohabitation de 1986 à 1988 qui le renvoie à l'université de Paris-XIII, il est nommé vice-président du Conseil scientifique de la Recherche et de la Technologie qui pilote le budget civil de la recherche, puis directeur général de la recherche et de la technologie (DGRT) au ministère de la Recherche sous l'autorité d'Hubert Curien (1945 s) de 1991 à 1994. En parallèle, il est chargé par le ministre de l'Éducation de présider le Conseil national Éducation Économie, ce qui lui permet de renouer avec ses préoccupations sur la formation professionnelle. Pour permettre à des personnels titulaires d'un DUT ou d'un BTS d'accéder à un niveau « ingénieur », il met en place avec l'appui des employeurs la possibilité de faire un complément en formation continue. De plus il ouvre la possibilité de faire une formation initiale d'ingénieur en contrat d'apprentissage d'une durée de trois ou cinq ans, suivant le niveau initial de l'élève. Ce sont les « ingénieurs des techniques industrielles » connus plus brièvement sous le nom de « ingénieurs Decomps ». Ils représentent actuellement 10 % des ingénieurs formés en France.

À l'instigation d'Hubert Curien, il organise de grands colloques de prospective pour aider la puissance publique à dégager des priorités pour l'avenir. Un exercice intéressant, mais qui laissera hélas peu de traces au-delà des participants eux-mêmes.

Son passage à la DGRT se fait dans un contexte de budget contraint. Le suivi des nombreux organismes publics sur lesquels le ministère de la Recherche a une tutelle au moins partielle occupe une bonne partie de son temps. Là encore, des contractualisations pluriannuelles sont proposées et seront mises en place dans la durée. Une autre action importante est l'élaboration par les Régions de plan de développement de la recherche en cohérence avec le développement économique et social. L'accompagnement par l'État et les Régions de jeunes chercheurs pour développer de nouvelles équipes, et le soutien à la création de postes d'enseignants-chercheurs et de chercheurs en région conduiront sur le long terme à un rééquilibrage de la répartition de la recherche en France, avec un peu moins de 50% pour l'Ile-de-France actuellement.

À partir de 1994, la direction de l'ENS de Cachan pendant sept ans permet à Bernard Decomps de mettre en œuvre ses talents d'animateur et de constructeur de projets, en même temps que de promouvoir des enseignements techniques et professionnels qui lui tenaient à cœur. Renforcer l'attractivité de l'École par des modalités de recrutement spécifiques, développer les laboratoires de recherche dans toutes les disciplines fondamentales et appliquées en attirant des équipes nouvelles, mettre en place des contrats avec les grands groupes industriels, développer l'antenne de Rennes, tels étaient ses objectifs dans la continuité avec ce que son prédécesseur Yves Malier avait impulsé. Il s'implique avec beaucoup d'énergie dans le pilotage des

transformations internes par des réunions fréquentes avec tous les acteurs, à tous les niveaux et il gère des chantiers immobiliers très lourds. Il avait l'idée que cette ENS avait un créneau spécifique à exploiter, les « sciences pratiques ». Conscient de l'isolement de sa localisation à Cachan, il a cherché à constituer un pôle dans la Vallée de la Bièvre avec l'Institut Gustave-Roussy, le CNET, l'École centrale dans le but d'y attirer de nouvelles entreprises. Il misait également sur une mise en réseau avec des ENS à l'étranger (Tunisie, Maroc, Liban, Vietnam, Sénégal). Si ces projets sont maintenant partiellement obsolètes avec la perspective du déménagement vers le plateau de Saclay au sein d'un pôle scientifique autrement plus vaste, il reste que le développement des laboratoires, des mathématiques aux sciences humaines et sociales, et une orientation de plus en plus marquée des élèves vers la recherche reste un acquis précieux pour cette École devenue ENS-Paris-Saclay. Lors d'une cérémonie d'hommage organisée par son président Pierre-Paul Zalio, de nombreux personnels de cette école ont montré leur attachement et leur reconnaissance à ce grand directeur que fut Bernard Decomps.

Nommé président du conseil scientifique de l'École nationale des ponts et chaussées et du CEMAGREF, puis président du conseil d'administration du CSTB et de l'INRETS, il s'impliquera fortement dans la constitution d'un pôle de compétitivité regroupant à Marne-la-Vallée une université, des écoles d'ingénieurs, des établissements publics, des entreprises industrielles ou de services autour de la thématique « ville et transports du futur » qui prendra le nom de « Advancity ». Il intègrera ces thèmes dans ses préoccupations et y consacrera de nombreux rapports par la suite.

Élu à l'Académie des technologies en 2005, il rédigera des rapports sur la formation professionnelle, l'enseignement technique, la validation des acquis de l'expérience, qui s'inscrivent dans la droite ligne de ses préoccupations antérieures. Il s'est également intéressé à l'urbanisme du futur à mettre en œuvre dans une économie « post-carbone ». Il était chevalier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre national du Mérite.

Bernard Decomps était doué d'un pouvoir de conviction et d'entraînement peu commun. Ses enfants, qu'il emmenait l'été sur des sentiers de Haute-Maurienne qui leur paraissaient sans fin, en témoignent encore en riant. Grand-père de dix petits-enfants, il suivait leur parcours scolaire depuis l'apprentissage de la lecture jusqu'aux problèmes d'orientation des aînés. Optimiste, bouillonnant d'idées, toujours à la recherche de solutions plus que de problèmes, il a laissé en de nombreux endroits des contributions importantes et durables.

Martial DUCLOY (1964 s), Michel DUMONT (1958 s),  
Jacques DUPONT-ROC (1964 s),  
Élisabeth FOURNIER GIACOBINO (1965 S), Jean-François ROCH.

**RISSET (Jean-Claude)**, né le 13 mars 1938 au Puy-en-Velay (Haute-Loire), décédé le 21 novembre 2016 à Marseille (Bouches-du-Rhône). – Promotion de 1957 s.

Éminent chercheur scientifique, compositeur reconnu et pianiste, Jean-Claude Risset n'a pas seulement réussi à concilier la recherche en sciences physiques et la pratique de la musique durant sa vie professionnelle ; il a été actif dans plusieurs secteurs d'activité et a contribué à une profonde remise en cause de grands partages propres aux sociétés occidentales.

À partir de la fin des années 1960, Jean-Claude Risset a été le pionnier, puis le moteur d'une transformation internationale, en cours à la fois dans les secteurs des arts, des sciences et des technologies. Il a porté une manière originale de féconder réciproquement recherches scientifiques, créations artistiques et technologies informatiques, ceci dans le domaine du son et de la musique. Si des alliances entre les arts, les sciences et les techniques existaient alors sous différentes formes depuis plusieurs siècles, les travaux et compositions musicales de Jean-Claude Risset ont contribué à renouveler profondément les manières de mettre en relation : de nouvelles connaissances scientifiques en acoustique ; des compositions musicales novatrices ; des logiciels pour la musique innovants. Dans chacun de ces trois domaines d'activités, il a été un novateur reconnu ; et ses activités dans chacun d'eux se sont nourries les unes les autres sans jamais inféoder l'une à l'autre, ou simplement appliquer les résultats de l'une dans l'autre, ou s'en inspirer superficiellement.

En 1999, l'attribution à Jean-Claude Risset d'une des plus importantes distinctions scientifiques françaises, la Médaille d'or du CNRS, a permis de reconnaître et faire connaître son rôle de fondateur et de modèle. Pourtant, sa trajectoire professionnelle n'a été en rien linéaire et facile. En France, dans la seconde moitié du <sup>xx</sup>e siècle, il était difficile d'être pionnier et de trouver le statut et l'environnement professionnel adéquats pour des projets qui bouscuaient les limites établies entre les principaux secteurs d'activité de la société française, et le grand partage entre arts et sciences.

Jean-Claude Risset, après ses années rue d'Ulm (1957-1961) et l'obtention de l'agrégation en sciences physiques, avait intégré le CNRS et commencé une thèse dans le domaine de la physique atomique. Mais dès 1962-1963, il souhaita donner plus de place à la musique dans sa vie professionnelle. Il avait jusque-là appris le piano et la composition musicale dans des cours privés, parallèlement à sa scolarité et ses études supérieures, et il n'était pas encore un professionnel de la musique.

En 1963, il donna son premier concert de piano et une de ses compositions fut pour la première fois créée et jouée en public. Sa volonté « d'entrer en musique », comme il le disait, était alors si grande qu'il était prêt à démissionner du CNRS et à changer totalement de trajectoire professionnelle.

La bienveillance de l'équipe de recherche à laquelle il était rattaché, le soutien fort d'André Jolivet, son professeur privé de composition, lui permirent de changer son sujet de thèse de doctorat. À partir de 1963, il réorienta ses recherches doctorales autour de la question de la perception des sons. Puis, en 1964, après avoir pris connaissance des travaux pionniers en synthèse numérique des sons, menés aux États-Unis par Max Mathews au sein des laboratoires privés de la compagnie *Bell Telephone*, il recadra une nouvelle fois sa thèse autour de la question de l'analyse, de la synthèse et de la perception des sons grâce aux ordinateurs. En 1964-1965, il partit même une année aux *Bell Labs*, à la fois comme chercheur et compositeur, pour y mener une étude fondatrice.

À partir de cette période, les musiques qu'il composa, les résultats des recherches scientifiques qu'il obtint, et les logiciels qu'il contribua à concevoir aboutirent à sa reconnaissance internationale comme pionnier et promoteur de nouvelles manières de partager et relier les arts, les sciences et les technologies. Mais, professionnellement, avant de devenir directeur de recherche au CNRS, en 1985 (et directeur émérite à partir de 1999), au sein du LMA (Laboratoire de mécanique et d'acoustique) de Marseille, il changea souvent d'organisme de rattachement et de statut, et connut de grandes difficultés pour trouver, en France, l'environnement professionnel qu'il souhaitait. Il fut ainsi impliqué à partir de 1971 dans la mise en place d'un département expérimental et pluridisciplinaire à Marseille, qui disparut vite. À partir de 1975, il fit partie de la première équipe d'un centre de recherche/création musicale, l'IRCAM, composante du Centre Georges-Pompidou ouvert en 1977 ; il démissionna en 1979. De 1979 à 1985, il fut officiellement professeur de musique à Aix-Marseille, mais enseignait en fait la physique.

Au cours de son premier séjour aux *Bell Labs*, pendant sa thèse, Jean-Claude Risset mena une recherche sur les sons dits cuivrés (ceux de la trompette ou du trombone), qui aboutit à renouveler profondément les connaissances en acoustique. Ces travaux, présentés dans sa thèse soutenue en mai 1967, ont en effet permis le franchissement d'un seuil important dans la science acoustique, un seuil de scientificité.

En posant le problème de ce qui est déterminant dans l'identité singulière d'un son, c'est-à-dire dans son « timbre », Jean-Claude Risset a remis en question les connaissances établies et a montré combien le timbre d'un son est déterminé à la fois objectivement et subjectivement, et qu'il est évolutif dans le temps. La singularité d'un son ne réside pas seulement dans sa réalité physique objectivable (une réalité jusque-là supposée stable), mais dépend aussi des modalités, physiologiques et culturelles, de l'audition humaine ; d'autre part, un son est en constante évolution dans le temps, globalement (à l'échelle de son « enveloppe ») et dans ses composants (les « partiels ») qui émergent et disparaissent au cours du temps. Jean-Claude Risset a notamment mis en évidence une relation entre « l'intensité » et la quantité de partiels

aigus pour déterminer l'identité des sons cuivrés. Pour l'oreille humaine, cela constitue le critère principal de reconnaissance d'un son de trompette. La manière dont il débute, au cours de « l'attaque » de 10 à 30 millisecondes, constitue l'autre critère important.

Pour cette recherche fondatrice sur les sons cuivrés, puis pour l'ensemble des travaux qu'il a ensuite menés, Jean-Claude Risset a mis en œuvre la méthode de « l'analyse par synthèse » qui permet, par des va-et-vient (et validations) entre des analyses du spectre d'un son et des synthèses numériques de ce même son, de repérer les éléments qui sont les seuls pertinents pour l'oreille humaine. Cette méthode permet une meilleure prise en compte de la subjectivité de la perception.

Plus généralement, en mettant en évidence l'importance du facteur temps, du devenir temporel d'un son à différentes échelles, il a contribué aussi à changer complètement l'approche philosophique des phénomènes sonores. *A posteriori*, il est possible d'écrire qu'il a introduit une approche du sonore selon une ontologie du devenir, une ontologie d'événements, et non plus selon une ontologie d'êtres stables.

Dans ses compositions musicales, à partir de la fin des années 1960, puis par la suite, Jean-Claude Risset n'a pas directement appliqué les résultats de ses recherches scientifiques dans ses musiques. Il ne s'en est pas non plus simplement inspiré. La relation entre ses travaux de recherche et ses œuvres musicales est d'un autre ordre, plus fondamental.

Ses recherches lui ont donné une maîtrise, jusque-là impossible, irréalisable, de la production et de la composition temporelle de sons encore inouïs, voire paradoxaux, en une œuvre musicale originale. Autrement dit, ses connaissances en acoustique ont constitué les fondements et les appuis pour créer des sons, des processus sonores surtout, et des musiques complètement nouvelles dans le contexte de la musique contemporaine occidentale.

Dans le domaine de la création musicale, Jean-Claude Risset est en effet devenu à partir de la fin des années 1960 un pionnier et un modèle en tant qu'auteur de créations qui, par leur structuration globale et leurs détails, donnaient à entendre des transformations sonores en continu, à différentes échelles, ce qui était alors une novation. Il a créé de la musique avec les sons les plus variés, en jouant artistiquement de leurs caractéristiques objectives et perçues, de leurs évolutions dans le temps, et des manières dont leurs modes de perception peuvent changer.

Par exemple, dans la pièce *Computer Suite from Little Boy* (1968), il a composé plusieurs passages au cours desquels un même type de son est perçu soit comme une mélodie (une succession de notes), soit comme un accord (une superposition de notes), soit comme un timbre (un tout indécomposable à l'oreille) et où le son se transforme progressivement d'un état à l'autre.

Pour avoir une maîtrise de tels phénomènes de métamorphoses sonores, Jean-Claude Risset ne s'est pas appuyé seulement sur ses recherches scientifiques. Il a utilisé un logiciel de synthèse de son qui lui donnait la possibilité d'agir à différentes échelles des sons et de la musique, jusqu'à l'intérieur des sons, au niveau des « partiels ». Ce logiciel est connu sous le nom de *Music* et a été conçu à partir de 1956 par Max Mathews, au sein des *Bell Labs*.

Lors de son premier séjour aux *Bell Labs*, en 1964-1965, Jean-Claude Risset avait utilisé la version 4 de *Music*. Lors d'un deuxième séjour, à partir de 1967, il a contribué à la mise au point de *Music 5* et, surtout, fait la démonstration que ce logiciel était utilisable non seulement pour synthétiser des processus sonores (en s'appuyant sur ses travaux en acoustique), mais aussi pour véritablement écrire, générer et donner à entendre des événements sonores et de la musique. Autrement dit, il a été innovant dans l'usage de ce logiciel, l'utilisant comme une technologie d'écriture et de production de musique, comme un système performatif de notation écrite pour composer, jouer et entendre de la musique.

Les apports de Jean-Claude Risset, dans ce secteur des technologies informatiques, propres à la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, ont été essentiels et ont contribué à un net élargissement des possibilités d'écriture musicale. Ce troisième secteur d'activité est celui dans lequel il a ouvert les plus vastes domaines de possibles, à partir de la fin des années 1960.

Anne VEITL<sup>1</sup>,  
chercheur en sciences politiques et en histoire culturelle.

1. Auteur de l'ouvrage bilingue : *Falling notes. When Jean-Claude Risset transformed acoustics and music (1961-71)/La chute des notes. Quand Jean-Claude Risset métamorphosait l'acoustique et la musique (1961-71)* Disponible aux éditions Delatour ([www.editions-delatour.com](http://www.editions-delatour.com))

**BALLAND (André), né le 12 juin 1937 à Sceaux (Seine) décédé le 29 janvier 2015 à Paris. – Promotion de 1958 I.**

Le père d'André Balland était l'archicube René Balland, de la promotion littéraire de 1921. André fit toutes ses études, de la 11<sup>e</sup> à la khâgne, au lycée Lakanal, à Sceaux. Il entra à l'École en 1958, cacique de la promotion des lettres. Avant de se marier en août 1959, il fut interne. On le rencontrait donc tous les jours, soit au pot, soit aux cours. En ce temps-là, la première année, pour ceux qui se destinaient à l'agrégation des lettres, était consacrée à la préparation du certificat de grammaire et philologie qui, avec les certificats de français, de latin et de grec, constituait la

licence. Pour cela, l'École nous offrait une panoplie, si j'ose dire, de cours et de bons maîtres. Il y avait aussi, pour les latinistes de toutes les années, des cours de spécialité : celui de Pierre Boyancé (1921 l) sur la philosophie et la religion romaines ; celui de Jacques Heurgon (1923 l) sur l'archéologie italique. C'est ce dernier qu'André choisit comme directeur de recherches pour son mémoire de diplôme d'études supérieures, en seconde année d'École. Son sujet portait sur la poésie de Catulle. L'année d'agrégation resserra davantage les rangs des littéraires et permit de nous retrouver quotidiennement et de mieux nous connaître. L'atmosphère était amicale, sans trop d'inquiétude, et surtout sans rivalité. André fut reçu premier de nouveau, simplement, sans l'avoir voulu, parce que c'était lui. On n'avait pas l'impression qu'il y avait pensé. En 1961-62, il fit une année supplémentaire après l'agrégation, au titre de la préparation à l'École de Rome. Pour cela, il commença, sous la direction de Raymond Bloch (1934 l) un mémoire de l'École pratique des hautes études (IV<sup>e</sup> section) intitulé *Recherches sur l'architecture domestique dans la Nova Urbs de Néron* qu'il acheva le 15 mars 1964. Son premier poste fut celui de professeur au lycée d'Orléans. Il ne l'occupa que peu de temps, étant appelé au service militaire qui était alors de dix-huit mois.

En 1964, il fut admis à l'École française de Rome où j'eus la joie de le retrouver l'année suivante. C'est là que je l'ai le mieux connu. Avec sa femme et leur fille Pascaline, il habitait un appartement Piazza Farnese, tout près du Palais. Sa mission principale à l'École fut de poursuivre les fouilles de Bolsena avec d'autres membres de l'École, dont je n'étais pas. Ceux-ci, André Tchernia (1957 l), Christian Goudineau (1959 l), Pierre Gros (1960 l), qui travaillèrent avec lui sur le chantier diraient mieux que moi ce que fut son activité. Il s'était spécialisé dans la céramique arétine et je le revois au Palais Farnèse, dans la petite salle qui leur servait de laboratoire, devant la boîte où s'entassaient les tessons. Nous avons fait ensemble quelques excursions et je me souviens particulièrement d'un voyage en Italie du Nord où il me fit découvrir les fresques médiévales de Castelseprio.

Après trois années à Rome, il fut nommé assistant, puis maître-assistant à l'Institut de latin de la Sorbonne, en 1967. Je le rejoignis un an plus tard et je regrette de pas lui avoir trop demandé alors comment il avait vécu le printemps. Donc nous fîmes ensemble la rentrée de 1968 qui eut lieu, si je me souviens bien, en février 1969. Nous eûmes à mettre en place le nouveau système des unités de valeur. André et moi n'étions pas affectés dans les mêmes unités, mais un jour par semaine où nos emplois du temps concordaient, nous nous retrouvions pour déjeuner dans un petit restaurant qu'il avait déniché près de Censier où nous nous régaliions d'un petit salé aux lentilles. Nous parlions cependant de notre enseignement, de littérature, de musique et d'autres choses : jamais de politique ! ni de sport !

Ce temps dura peu. En 1971, il fut appelé à l'université de Bordeaux-III comme maître de conférences, puis comme professeur. Dès lors nos rencontres furent rares mais nous suivions du regard. Je crois pouvoir dire qu'il était professeur dans l'âme. Il aimait l'enseignement et il aimait le latin, le thème latin même. Il me citait le beau mot de Sénèque : *tenera frons iuvenum*. Il n'y voyait pas seulement une allusion à l'émotivité de la jeunesse, mais à sa malléabilité d'esprit qui exige du maître un respect scrupuleux de la vérité, de l'exactitude.

André montra combien il se préoccupait de l'enseignement en acceptant la charge assez lourde du recrutement dans le jury du concours d'entrée de l'École et dans celui de l'agrégation des lettres (classiques). Pour clore ce chapitre de l'enseignement, je voudrais citer un témoignage. Par des amis du Sud-Ouest j'ai lu, dans un journal local, un entretien avec François Bayrou dans lequel, évoquant ses études à Bordeaux, celui-ci citait André Balland comme un maître qui l'avait marqué. Tout le monde n'a pas droit à un tel compliment de la part d'un ancien ministre de l'Éducation nationale.

À côté de l'enseignement, l'activité scientifique d'André a été importante. Sa production a commencé assez tôt. Son premier article, issu de son DES, fut publié en juin 1961 dans le *Bulletin de l'Association Guillaume-Budé* sur la *structure musicale des plaintes d'Ariane dans le carmen LXIV de Catulle*. On y découvre toute la sensibilité littéraire et musicale d'André : il avait étudié le violon. À l'École de Rome, il se consacra aux recherches archéologiques. Son article de première année portait sur l'autel des nymphes de la *domus aurea*. Dans les années qui suivirent, il participa à des campagnes de fouilles à Xanthos en 1968, 1969, 1970, 1972, 1973 et 1975. De là sortit sa thèse *Inscriptions d'époque impériale du Létôon*, tome VII des *Fouilles de Xanthos*, Paris, Klincksieck, 1981. Ce n'est pas le lieu de décrire ici tout l'intérêt que présente cette étude pour l'histoire politique, administrative, économique du premier siècle. On doit aussi à André Balland la révision pour la Collection des Universités de France de la 14<sup>e</sup> édition de la *Guerre des Gaules* de Jules César (en 1995 et 1996) et des respectivement 9<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> éditions des deux volumes de la *Guerre civile* (en 1997). Il publia ensuite deux articles sur le poète Martial où il traite, entre autres, de questions prosopographiques. Cette rapide énumération montre qu'André Balland était un latiniste complet, aussi à l'aise dans l'étude des auteurs que dans les problèmes historiques et les recherches archéologiques.

Il est mort le 29 janvier 2015. La nouvelle me parvint brutalement, par un message du Palais Farnèse. Quelques mois plus tôt, je lui avais téléphoné et, à ma question sur sa santé, il avait répondu évasivement. J'ai peut-être eu tort de ne pas chercher à en savoir plus. Mais autant il était attentif à autrui, savait écouter, autant une modeste nature me semblait l'empêcher de parler de lui.

Il laisse trois enfants et sept petits-enfants. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Marc REYDELLET (1958 l)

---

**AUDIER (Henri Édouard)**, né le 18 février 1940 à La Ciotat (Bouches-du-Rhône), décédé le 9 octobre 2016 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1960 s.

Henri Édouard Audier est né à La Ciotat, le berceau de sa famille. Il chérira tout au long de sa vie cette ville provençale, où il se ressourcera avec les siens.

Après un bref séjour à Bastia avec ses parents, tous deux instituteurs – il assiste là-bas à la fin de la guerre – Henri arrive à Paris, où il effectuera toute sa scolarité.

Celle-ci débute assez mal : son « maître » de CM1, qui le trouve trop agité, préconise son envoi dans une école pour « arriérés mentaux ». Ses parents, enseignants, décident alors de lui faire passer l'examen d'entrée en sixième, il a juste 9 ans.

Durant toute sa scolarité, au lycée Voltaire à Paris, il souffrira d'être toujours, de loin, le plus jeune de sa classe.

Dans la foulée de son baccalauréat, il entre en classe prépa, comme interne, au lycée Saint-Louis, en section Physique/Chimie. Resté seul à Paris, il se plaindra de cet enfermement – à l'époque l'internat était plus que sévère – mais y forgera de solides amitiés.

Henri est admis à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1960. Outre la licence et le DEA à la faculté des sciences, ces années d'École sont largement mises à profit pour découvrir le cinéma, la musique, l'art, et aussi le militantisme, dans ce contexte si périlleux de la guerre d'Algérie. Il devient ainsi une des voix de l'Unef, organise des manifestations étudiantes et co-organise, aux côtés des organisations syndicales, les grandes manifestations qui s'élèvent contre cette guerre. De ces années, il gardera de vrais amis, son amour des arts, et la certitude qu'il faut s'engager pour défendre ce à quoi l'on croit.

Dès 1962, avant même d'achever ses années d'École, il intègre le CNRS à l'Institut de chimie des substances naturelles (ICSN) de Gif-sur-Yvette. Edgar Lederer, qui dirige alors l'Institut, le « débauche » : il souhaite introduire l'utilisation de la spectrométrie de masse à l'ICSN et décide de confier cette tâche au tout jeune Henri. Dès 1966, il entrera comme « attaché de recherche » – un des plus jeunes attachés que le CNRS ait eu – au sein du laboratoire du professeur Marcel Fétizon. C'est à la spectrométrie de masse et aux multiples possibilités qu'elle offre pour déterminer la structure des composés chimiques qu'il consacra l'essentiel de sa très intense production scientifique, toujours dans le cadre du CNRS.

En 1970, le Laboratoire de synthèse organique créé par le professeur Fétizon s'installe tout d'abord à l'université d'Orsay puis, en 1974, à l'École polytechnique sur son nouveau site de Palaiseau. Au sein de ce laboratoire, Henri prendra la direction de l'équipe de spectrométrie de masse. En 1985, lors de la réorganisation du département de Chimie de l'École polytechnique, les équipes de chimie théorique et de spectrométrie

de masse du Laboratoire de synthèse organique seront rassemblées pour créer une nouvelle structure : le laboratoire des Mécanismes réactionnels. Henri, tout d'abord co-directeur de cette nouvelle entité, en devient rapidement directeur à part entière.

On doit rappeler que, durant les années 1960, la spectrométrie de masse organique était dans sa prime enfance : le seul mode d'ionisation disponible était l'impact électronique et les moyens d'introduction des échantillons se bornaient à la vaporisation directe par chauffage. Parallèlement, l'interprétation des spectres de masse reposait exclusivement sur la logique du chimiste, aidée en cela par l'usage de marquages isotopiques ou de dérivation de groupes fonctionnels. C'est dans ce cadre qu'il faut placer les travaux novateurs réalisés par Henri durant la période 1962-1977 sur de nombreux composés naturels, qui aboutissent notamment à la « règle de Stevenson-Audier ». Ensuite, ses thématiques se développeront suivant de nombreuses perspectives, toujours à partir d'une réflexion sur la nécessaire ouverture vers d'autres disciplines.

Henri adorait transmettre, en dépit (ou peut-être à cause) du cruel souvenir de sa scolarité. Il consacrait toute son énergie aux jeunes scientifiques qui entraient dans son laboratoire ou collaboraient avec son équipe, et il a encadré une dizaine de thésards et au moins autant de stagiaires post-doctoraux. Scientifique exigeant, il a rédigé, ou co-rédigé environ 200 publications et établi des collaborations fortes avec plusieurs dizaines de collègues étrangers, qu'il invitait dans son laboratoire et rencontrait dans les conférences internationales. Ses très nombreux collègues lui ont rendu hommage, pour ses soixante ans, en publiant un numéro spécial de l'*International Journal of Mass Spectrometry. A Collection of Invited papers in Honour of Henri Edouard Audier on the occasion of his 60<sup>th</sup> birthday and in Recognition of his Many Contributions to the Elucidation of Reaction Mechanism in Mass Spectrometry* (Elsevier vol. 198, 2000). Outre de nombreux articles scientifiques, ce livre retrace en détail la carrière scientifique d'Henri et liste les références de 198 de ses publications.

Scientifique novateur et obstiné, Henri a été en même temps un défenseur infatigable de la recherche et des jeunes chercheurs, auxquels il consacrait tant de temps. Il a mené un véritable combat, durant des décennies, pour une vérité sur la dépense publique et privée de la recherche en France, et pour éviter les « copier-coller » trop réducteurs dans les comparaisons entre les politiques publiques de recherche dans les benchmarks mondiaux. Engagé et impliqué dans de multiples actions en faveur de la recherche publique et des chercheurs, il a siégé dans de nombreuses instances – il a été notamment représentant du personnel au Conseil d'administration de l'École polytechnique, siégé à celui du CNRS pendant une dizaine d'années, ainsi qu'au Conseil supérieur de la recherche et de la technologie (CRSCT) dont la mission était de conseiller le gouvernement en matière de recherche et technologie. À ce titre et pour son œuvre scientifique, Henri sera nommé à l'ordre de la Légion d'honneur.

Henri s'est beaucoup exprimé publiquement et a beaucoup écrit sur la politique de la recherche, toujours avec une rigueur toute scientifique et avec le souci constant des conséquences concrètes des orientations défendues. Par exemple c'est avec Hubert Curien – à l'époque directeur de la DGRST – qu'il négocie le passage de simples bourses à un statut de salarié doté d'une allocation de recherche ministérielle pour les thésards.

Dès l'ENS il adhère à l'Unef puis, en 1962, à son entrée au CNRS, il entre au Syndicat national des chercheurs scientifiques (SNCS), où il restera actif toute sa vie. Il sera aussi un des fondateurs du mouvement « Sauvons la Recherche », créé en 2003, après avoir publié dans *Le Monde* une tribune intitulée « Il faut sauver notre recherche scientifique » (*Le Monde*, 07/04/2003). Il y dénonce la chute abyssale des moyens consacrés par le gouvernement de l'époque à notre recherche civile publique

[[http://www.lemonde.fr/planet/article/2003/04/07/il-faut-sauver-notre-recherche-scientifique-par-henri-audier\\_315966\\_3244.html#EhjHiU1EJx7doQOD.99](http://www.lemonde.fr/planet/article/2003/04/07/il-faut-sauver-notre-recherche-scientifique-par-henri-audier_315966_3244.html#EhjHiU1EJx7doQOD.99)]

Si Henri fut un orateur qui acceptait volontiers les invitations à la radio, son mode d'expression principal était l'écrit, avec des dizaines de contributions analysant les budgets, les politiques et leurs conséquences sur la recherche et l'avenir du pays, toujours émaillées de propositions concrètes. Parmi ses très nombreuses expressions, on peut citer celles figurant dans deux ouvrages, *L'Université et la recherche en colère* (éditions du Croquant, 2009) ou encore *L'Appel des Appels*, de 2009 également, ainsi que les articles publiés dans *La vie de la recherche scientifique*. En 2010, il ouvre un blog (<http://blog.educpros.fr/henriaudier/>) qu'il alimente très régulièrement jusqu'en 2016, où il informe sur la vie scientifique mais aussi exprime ses doutes, ses colères et ses propositions autour des orientations politiques touchant à la recherche scientifique et à l'enseignement supérieur.

Parmi ses nombreuses contributions à la presse, le titre d'un de ses articles paru dans *Libération* le 10 mars 2005 synthétise peut-être le mieux sa position, proclamée durant toute sa vie : « La Recherche refuse l'euthanasie ». Et sa conclusion formule sans doute le mieux son obstination : « Conscients que leurs demandes conditionnent l'avenir du pays, les universitaires et les chercheurs sont bien décidés à continuer à se faire entendre. Le temps qu'il faudra ». Mais c'est le plus souvent avec humour voire ironie qu'Henri entendait faire passer ses messages, lui qui aimait tant la vie.

Ajoutons qu'Henri adorait l'École, probablement parce qu'elle avait marqué pour lui à la fois l'ouverture au monde, au débat, et à la science. Il en a toujours été un inépuisable défenseur

Henri Édouard Audier est le père d'Agnès-Corinne Audier (1984 S), et de Serge Audier (1990 I).

Florence AUDIER, son épouse

**BERTHON (André), né le 11 août 1942 à Barbezieux (Charente), décédé le 17 novembre 2015 à Sceaux (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1960 s.**

J'ai connu André Berthon en 1975. Tout nous séparait. Il était scientifique, j'étais littéraire. Il était né à Barbezieux le 11 août 1942, catholique enraciné de vieille souche charentaise, d'un père chirurgien et viticulteur ; j'étais un fils de juifs déracinés. André était conservateur jusqu'au bout des ongles : moralement, politiquement, idéologiquement, culturellement, esthétiquement, artistiquement ; je me disais alors révolutionnaire. Mais l'essentiel nous rapprochait : la communauté des passions, dont certaines étaient peu communes ; et donc les interminables discussions sur la compatibilité du réalisme épistémologique et des équations de la mécanique quantique, les interprétations des opéras de Mozart, le goût du Cognac (comparé à celui de l'Armagnac), les apports respectifs de Corneille et Racine au vers français, ou ceux de Dominguin et d'Ordoñez à l'histoire de l'humanité.

Et surtout l'École...

Normalien, André l'était passionnément et totalement. Après des études au lycée Guez-de-Balzac d'Angoulême, il part, baccalauréat en poche à moins de 16 ans, faire ses taupes à Ginette, entre à l'École en 1960 (qu'il préfère à l'X, où il est également reçu) dans la promo des camarades littéraires Balibar, Baudelot, Debray, Duroux et Rancière (dont il ne fréquenta que les livres) et des scientifiques qui deviendront ses amis, Jacques Colmin, André Rougé et Jean-Pierre Porte, il est accueilli au laboratoire de physique atomique et moléculaire de Francis Perrin au Collège de France, décroche au passage une agrégation de mathématiques en 1964, se retrouve nommé en 1968, presque par hasard (en tout cas à sa grande surprise, lui qui n'a jamais regardé la télévision de sa vie), administrateur de l'ORTF (il le restera deux ans), avant de soutenir une thèse en 1970 au CEA (Saclay) portant sur des expériences de chambres à bulles impliquant des faisceaux de  $K^-$ . Après un postdoc (1971-73) au CERN, il retourne au Collège de France.

Mais ces années de formation sont surtout marquées par sa rencontre au CERN avec celle qui allait devenir sa femme en 1972 et être la mère de ses trois enfants, Isabel, Christian-Frédéric et Béatrice : Ursula Herbst, allemande, luthérienne, mathématicienne, qui fit de ce jeune homme à l'intelligence lumineuse, mais introverti et taciturne, un homme épanoui et heureux. C'était donc, paradoxalement, une alliance franco-allemande de hautes énergies favorisée par le nucléaire ! Ils allaient former le couple le plus constant que les années post-1968 aient connues.

Ils décidèrent donc de faire des enfants les années bissextiles, tous trois scientifiques, mais confessant alternativement les religions maternelle et paternelle. Cependant, comment expliquer que ces deux électrons libres aient ressenti une interaction aussi

forte ? Comment expliquer surtout la stabilité nucléaire de ce couple en dépit de l'interaction faible de leurs provenances respectives ? Comment rendre compte d'une telle persistance de leur identité commune en dépit de leurs différences d'identité propre ? La réponse n'est pas physique, elle est taumachique. André fut en effet, pendant plus de vingt ans (de 1979 à 2000), le Président admiré et respecté du prestigieux Club taurin de Paris, fondé en 1947 par le psychiatre Henri Ey, fréquenté alors par Picasso, Jean Paulhan, Marcel Camus, André Masson, René Char, Jacques Soustelle (1929 l), Roger Caillois, etc. Du torero, Ursula eut en effet l'incroyable malice. Elle a su le « toréer », lui, le fils spirituel du grand écrivain taurin Claude Popelin. Car dans le couple, c'était lui le taureau : incontestablement « brave », il pensait aller et venir toujours où il voulait, alors qu'elle l'apprivoisait et le transformait, métamorphosant sa « bravoure » naturelle en « noblesse », sans rien faire ou presque, comme l'immobilité impassible et sereine du torero s'impose finalement d'un imperceptible mouvement du poignet à la sauvagerie mobile et intransigeante du taureau.

André devient en 1975 directeur scientifique d'AERO, fonction qu'il exercera jusqu'en 1999. Il y mène diverses recherches sur l'électromagnétisme et le traitement du signal, surtout dans le domaine militaire et secondairement dans le civil. Sur le radar, à la demande du CNES, il conçoit un logiciel de simulation numérique d'antenne embarqué sur les satellites utilisés pour des recherches en climatologie. Il devient un spécialiste reconnu du radar. Pour la Direction générale de l'Armement (il est en 1981 auditeur à l'Institut des hautes études pour la Défense nationale), il travaille à la simulation numérique de réduction de bruit des sous-marins par anéchoïsme actif. L'état-major de la Marine a d'ailleurs prévu de doter les futurs sous-marins nucléaires de cette « peau » imaginée par André, dispositif qui les rendra transparents à toute onde acoustique incidente. Il poursuit jusqu'à la fin ses travaux sur l'anéchoïsme, en vue d'applications dans le domaine civil, notamment dans « Admittance » (Sceaux), la société de consulting qu'il fonde en 2003, spécialisée dans l'électromagnétique informatique et dans le traitement du signal. En 2011, il publie ses *Équations intégrales de l'électromagnétisme*, aux éditions Ellipses.

Si André Berthon était totalement normalien, c'est parce qu'il ne fut jamais plus faux que dans son cas d'opposer scientifiques et littéraires. Il était les deux : homme de science et homme de lettres. Il parlait quatre langues sans accent. En Espagne – j'en ai fait l'expérience – on le prenait pour un Espagnol. En famille, il parlait avec femme et enfant un allemand parfait. Il maîtrisait l'anglais oxfordien, loin du *broken English* qui traîne dans les colloques scientifiques. Il lisait aussi l'italien (par amour de Mozart-Da Ponte), et bien sûr, le latin et le grec. Il a même appris le russe en même temps que sa fille cadette. Mais c'est à la langue française qu'il portait son plus grand amour, surtout lorsqu'elle se drape dans le classicisme épuré de Racine, ou celui héroïque de Corneille (car le goût de la pureté et de l'héroïsme, c'était lui),

ou encore, lorsqu'elle s'encanaille avec la fantaisie loufoque d'Alphonse Allais ou de Tristan Derème, dont il aimait l'écriture légère et l'humour décalé. Cette alliance malicieuse d'élévation théâtrale et d'esprit farceur, on la lit dans les vers qu'il s'amusait à trousseur pour les uns ou pour les autres, ou dans cette tragédie cocasse en cinq actes, *Leonarda*, écrite en 2014, petit chef-d'œuvre de comédie moqueuse écrite en forme de drame politique. Car en littérature, il n'était pas seulement un grand *aficionado*, il était aussi un *práctico*. Il n'est en effet d'art aimé qu'il n'ait voulu pratiquer. En ces matières, ses goûts le portaient au classicisme, à la sobriété, au dépouillement et au rejet de toute forme de spectaculaire ou de vulgarité. Mais, de même qu'en littérature il rendait hommage aux Classiques en rimaillant avec talent des alexandrins, en tauromachie il admirait les grands maîtres tout en taquinant lui-même la vachette.

Il en allait de même de sa passion pour Séville, à qui il consacra son dernier texte, publié le lendemain de sa mort (« Lettre de Séville », dans *Partita. Journal d'une femme photographe* de Myriam Viallefont-Haas, éditions La Découverte, 2015). Il s'y découvre un peu, en dissimulant sa pudeur derrière un portrait anonyme : « Qu'est-ce qui est sévillan ? La beauté du geste... Non pas la beauté figée d'un « rêve de pierre » mais celle du mouvement, mouvement du corps et aussi mouvement de l'âme, celui qu'inspire l'instant privilégié, l'instant de grâce. C'est là qu'il faut chercher Séville, parce que c'est là ce que Séville recherche, et donc ce qui la caractérise. » Telle était la face contemplative de son amour pour Séville. Quant à sa face pratique, il faut la chercher dans sa jeunesse de pénitent de sa Semaine sainte, au sein de la confrérie de Santa Marta pour laquelle il se vêtit de *nazareno* aux côtés de son frère.

Son amour de la musique se manifesta presque quotidiennement face à son piano depuis ses quarante ans où il en reçut le cadeau. Il connaissait par cœur les opéras de Mozart, en chantait les grands airs, Bartolo (« La Vendetta »), Leporello (« Le catalogue »), et il lui arrivait de chanter, en duo avec Ursula, *La ci darem la mano*, de sa belle voix de baryton basse. Il était aussi capable d'éblouir un auditoire d'amis allemands en improvisant devant eux le chant d'un lied de Schumann. Dirais-je un mot du philosophe ? De nos conversations sans cesse reprises de philosophie de la physique, sur le paradoxe EPR ou sur les variables cachées de la mécanique quantique ? Il était toujours un des premiers lecteurs de mes livres, sur lesquels il m'envoyait des pages de notes précises et pertinentes. Doit-on ajouter qu'il lisait nuitamment, dans les dernières semaines, la *Critique de la raison pure* en allemand ?

Car la vraie passion de sa vie fut son intarissable volonté de comprendre. Et aussi de transmettre. Et même d'expliquer. Clairement, calmement. Lors de discussions confuses et enflammées à propos d'un dispositif technique, d'une découverte scientifique, d'un livre, d'un film ou d'une corrida, après de longs discours contradictoires et embrouillés des uns et des autres, il était capable de dire, d'une phrase sobre et mesurée, l'essentiel qui avait échappé à tous.

André Berthon est mort en pleine santé le 17 novembre 2015 d'une crise cardiaque en faisant seul son jogging dans le parc de Sceaux. D'un coup, *en corto y por derecho*, comme le taureau brave, mais digne, vertical, droit comme le torero noble. Debout. Comme si sa fierté lui avait interdit de se montrer jamais diminué physiquement ou intellectuellement.

Francis WOLFF (1971 l)

**ZELLER-MEIER (Georges), né le 2 mai 1940 à Paris, décédé à Marseille le 18 décembre 2016.– Promotion de 1960 s.**

Celui que nous appelions simplement Zeller était entré l'École depuis le lycée Condorcet : il n'était pas issu des meilleures prépas de Louis-le-Grand ou Saint-Louis. Il arrivait pourtant auréolé de la forte réputation que lui valaient ses deux prix au Concours général de mathématiques. C'était un homme séduisant et discret. On reconnaissait de loin sa longue et élégante silhouette, la tête légèrement inclinée vers la droite. C'était un homme d'amitiés mais peu expansif, toujours avec un brin d'ironie ou de scepticisme gentil. Pour saisir un peu sa personnalité, sans doute faut-il invoquer son histoire, si spécifique, dans une génération née dans la guerre. Lui était vraiment né *de* la guerre.

Il a, sur le tard, réussi à rassembler quelques informations sur son père, Osias ou Oswald, dont il ne pouvait avoir de souvenirs directs. Celui-ci était né en 1910 dans un bourg de Pologne, Kotuzow, aujourd'hui en Ukraine, d'un père fermier juif. Sa famille était sans doute suffisamment aisée pour qu'il puisse faire des études secondaires à Lwow, puis de médecine, à Bratislava d'abord, ensuite à Turin et à Naples en 1933-35. Il était chirurgien à Lwow en 1936, et déjà membre du parti communiste polonais, quand il décida de s'engager dans les Brigades Internationales en Espagne. Il y exerça ses fonctions de médecin et chirurgien à Albacete, Madrid, Valence, Barcelone, Murcie et Moia, jusqu'au retrait des Brigades. C'est à Moia qu'il épousa Mercedes, espagnole, secrétaire dans les services sanitaires des Brigades. Il semble que la mère de Georges ait été une très belle femme. Elle partageait en tout cas les convictions communistes de son mari, et leur fils reçut le prénom de Georges en hommage à Georges Dimitrov, le héros du procès de l'incendie du Reichstag. Georges naquit le 2 mai 1940 à Paris, après que ses parents eurent échappé aux internements d'Argelès et de Gurs. Son père trouva divers emplois précaires dans le secteur hospitalier, à Laënnec et Broussais, sa mère l'ayant rejoint après un passage par un camp de femmes réfugiées en Corrèze avant la naissance de Georges. Son père entra en semi-clandestinité après l'arrivée des Allemands, le couple déménageant plusieurs

fois. Oswald préparait des textes de propagande en allemand, destinés aux soldats de la Wehrmacht, que sa femme distribuait de nuit avec d'autres militants de la MOI, ce mouvement clandestin d'immigrés communistes. C'est à la Villa Seurat, dans une mezzanine d'atelier d'artiste, que la Gestapo, qui recherchait le peintre Soutine, arrêta son père le 8 septembre 1942. Déporté à Drancy, puis à Auschwitz dès le 16 septembre, il semble qu'il n'ait été tué que lors de l'évacuation du camp.

Dès l'arrestation de son mari, sa mère a confié Georges à une famille d'ouvriers de Nanterre, et elle ne l'a récupéré qu'après la guerre. Elle a ensuite vécu avec un émigré espagnol, communiste lui aussi, et le couple a élevé Georges dans des conditions de vie, économiques et culturelles, très modestes. Lui était manutentionnaire, elle secrétaire dans une firme d'export/import vers la Pologne ; la famille vivait dans deux chambres de bonne. Un ancien ami de son père, intellectuel, venait le voir de temps en temps et l'encourageait dans ses études. Ses qualités exceptionnelles ont été remarquées par ses enseignants de mathématiques au lycée Condorcet. Il avait gardé un lien fort avec l'un d'entre eux, M. Lobry, à qui il estimait devoir beaucoup, et qui l'avait présenté au Concours général de mathématiques. L'entrée à l'École l'a obligé à abandonner la nationalité polonaise, mais soulagea sa situation économique et, comme fils de déporté, il fut dispensé des obligations militaires.

Il gardait une certaine fidélité aux engagements politiques de ses parents. Il fit partie du cercle des Étudiants communistes à l'École, en des temps doublement troublés. La guerre d'Algérie s'éternisait, les putschs militaires faisaient peser leurs menaces, on devait protéger de l'OAS les intellectuels les plus engagés. Mais les révélations sur la réalité du régime soviétique s'accumulaient, et Georges ne se rangeait pas dans les communistes orthodoxes, alors majoritaires à l'École, sous l'influence d'Althusser (1939 I).

Il mena ses études avec aisance. Il était courtisé par l'aristocratie bourbakiste, mais il ne voulait pas passer par le filtre de sélection/reconnaissance que constituaient les « thés chez Houzel », le caïman matheux d'alors. Je crois qu'il était plus joueur que passionné. L'exercice de son intelligence l'intéressait plus que la production d'une œuvre. Une sorte de rivalité l'opposait à l'autre éminence de la promo, Boutet de Montvel, ils comptaient en silence leurs points respectifs, DEA l'un, agrégé l'autre. Embauché au CNRS après une année d'assistantat à Jussieu, il fit sa thèse avec le grand Dixmier, sur un sujet ardu de  $C^*$ -algèbre, dont il tira deux publications. Suivant alors la voie royale tracée à l'époque dans cette discipline, il obtint très jeune un poste de professeur à Marseille, peu après le printemps 69. Dès l'École il avait rencontré l'amie d'enfance d'un autre matheux, Risler, un très agréable condisciple et grand mélomane. Anna, fille d'un immigré juif allemand, étudiait le Russe aux Langues O. Elle devint rapidement sa compagne. Ils eurent deux enfants, qui ont grandi à Marseille.

Le temps n'était plus aux croyances militantes, mais aux tentatives de « changer sa vie ». Georges et sa femme étaient très proches des expériences communautaires,

à Marseille, à Toulouse, urbaines ou rurales. À Marseille il fréquentait entre autres la communauté de la Pomme, à laquelle participait un autre matheux, Roberty. On le voyait à Gourgas dans la communauté fondée par Guattari, ou chez des néo-ruraux à Saint-Antonin-Noble-Val en Tarn-et-Garonne. Dans la propriété où je vis encore, une parcelle s'appelle toujours « le champ de Zeller », parce qu'un jour de labour il y était tombé de la charrue sur laquelle il essayait de peser. Il participait à ces expériences dans une sorte de mi-distance, comme il fut dans tout son parcours, solidaire, aidant, estimé, mais sans trop d'illusions. Professeur à Luminy, il n'a pas voulu continuer la course académique à laquelle ses dons semblaient le destiner. Sur Google Scholar on ne trouve que les deux publications issues de sa thèse. Il me disait avec un haussement d'épaules que, peu de temps après ces publications, une chercheuse anglaise, Mrs McDuff (qui a poursuivi, elle, une carrière de chercheuse), avait trouvé une démonstration d'un de ses théorèmes plus élégante que la sienne. Je sais qu'il eut quand même des échanges théoriques, toujours sur les  $C^*$ -algèbres, avec des chercheurs étrangers très actifs, de passage à Lumigny, en particulier Mikael Rordam (Copenhague), George Elliott (Toronto) et Joachim Cuntz (Munster). Je ne sais pas s'il fut un enseignant prosélyte. Lorsque je l'ai vu pour la dernière fois, dans son bureau de Luminy, la fenêtre sale fermée sur un paysage grandiose, j'ai senti que malgré son engagement avec Dominique, qui partageait sa vie depuis 1978 et qui l'accompagna jusqu'au bout, une forme de détachement s'était emparé de lui. Il a effectivement quitté la scène dans une distance croissante au monde.

Si j'ai un peu longuement mentionné ses origines, le tourment historique dont il était issu, c'est que je crois que sa mélancolie en était marquée, et qu'il est bon de rappeler à des générations nées dans la positivité et le culte de l'efficacité, qu'il y eut d'autres valeurs et d'autres façons de tracer son parcours. Nous sommes sans doute encore quelques-uns à nous rappeler avec une grande tendresse sa silhouette d'hidalgo.

Jean-Paul MALRIEU (1960 s)

**CAMBEFORT (Jean-Louis)**, né le 20 novembre 1941 à Salvagnac (Tarn), décédé le 14 juillet 2016 à Formiguères (Pyrénées-Orientales). – Promotion de 1961 s.

Jean-Louis Cambefort est né à Salvagnac, dans le Tarn, département d'où étaient originaires ses parents. Son père, ingénieur des Arts et Métiers, avait choisi l'enseignement technique et sa mère était professeur de lettres classiques. Après une période passée dans le centre de la France, ils ont pu s'installer à Toulouse où Jean-Louis et son

frère Yves, de quatre ans son cadet, ont fait toutes leurs études secondaires. Après les classes préparatoires au lycée Pierre-de-Fermat, Jean-Louis a intégré l'École en 1961. Il a suivi le cursus habituel de physique : licence, DES et agrégation à laquelle il a été reçu en 1965. C'était un compagnon sympathique, attentionné, classique dans sa formation mais en même temps très original dans ses activités et dans le regard qu'il portait sur la société. Souvent minimaliste, parfois à la limite de l'austérité, dans sa vie quotidienne, il y avait en lui du cathare.

À la sortie de l'École, n'ayant à ma connaissance jamais envisagé la carrière de professeur de Taupe, mais attiré par l'enseignement, il a cherché un poste à l'Université. Le développement rapide de la faculté des Sciences de Paris à cette époque lui aurait sans doute facilement permis de devenir assistant sur place. Mais il a choisi de s'éloigner un peu de la capitale. Intéressé par la physique mathématique, il est allé à la faculté des sciences de Dijon où il a commencé à travailler sous la direction de Moshé Flato. Au début, il parlait avec enthousiasme de sa future thèse, puis, au fil des ans, de moins en moins et finalement il ne l'a jamais soutenue. Bien que sa curiosité scientifique n'ait pas diminué, j'ai eu l'impression qu'il renonçait petit à petit à un travail académique pour se consacrer de façon plus éclectique et désintéressée à des recherches mathématiques personnelles. Au demeurant, il s'est aussi investi pleinement dans son enseignement, s'occupant notamment pendant de nombreuses années de la préparation au Capes et à l'agrégation de Physique.

Sans doute attiré, entre autres facteurs, par le poids des physiciens russes dans sa discipline (qui ne se souvient des « Landau et Lifschitz » ?), il avait entrepris en 1966, ou 67, d'apprendre le russe auquel un cours de « langue scientifique » mis en place par le laboratoire de physique nous avait déjà initié pendant nos années d'École. Il profitait de la proximité de Paris pour aller suivre des cours aux « Langues O ». Pendant un séjour linguistique à l'université de Moscou il fit la connaissance de Françoise, une jeune agrégative qui, devenue sa femme au début des années 1970, lui a donné quatre filles : Lise, Hélène, Jeanne et Marie. Plus tard, avec sa nouvelle compagne, Sylvine, il a eu deux fils : Elie, ainsi nommé en mémoire d'un aïeul paternel, facteur à Salvagnac, et Mani.

Sans objectif de carrière particulier, il a pris sa retraite dès qu'il l'a pu et, tout en maintenant quelques contacts avec un très petit nombre de scientifiques dijonnais, il s'est consacré à sa famille – ses deux fils étaient encore très jeunes – et à la maintenance des maisons auxquelles il était très attaché : à Larroque, dans le Tarn, la demeure de ses grands-parents maternels ; dans les Pyrénées-Orientales, dans le village montagnard de Formiguères, le chalet que ses parents y avaient acquis et où son père, entouré de ses amis, pouvait se livrer à sa passion de la chasse et de la pêche ; et enfin, dans l'Yonne, la maison de famille de sa compagne, où il laissait libre cours à ses talents de bricoleur.

Grâce à ses invitations quand nous étions encore à l'École, je m'étais moi aussi fixé à Formiguères et c'est là que nous nous rencontrions régulièrement l'été depuis mon départ de Paris en 1970. Si, dans ces rencontres, dans nos promenades en montagne, nous parlions un peu de tout, de nature, de fleurs, d'écologie, de physique, de big bang, de cosmologie..., il ne livrait jamais grand-chose de lui-même. Il préférait toujours s'intéresser aux autres, attentif à leur santé, à leurs soucis. C'était encore et toujours un ami chaleureux, qui s'était fait apprécier de tout le village qu'il charmait par son affabilité et sa culture.

Il partait parfois pour de longues randonnées dans les massifs les plus reculés de la région parce qu'à ses yeux ils étaient exempts de la pollution des stations de ski des montagnes plus accessibles. Mais malgré les dangers de ces aventures solitaires sur les cimes du Mont Coronat, c'est finalement dans son chalet qu'un accident de santé allait le terrasser le 14 juillet 2016, pour la plus grande peine de sa famille et de ses amis.

Pierre BROCHE (1961 s)

**REVOY (Philippe)**, né à Paris le 22 juin 1945, décédé à Montpellier (Hérault) le 24 octobre 2014. Promotion de 1964 s.



Né à Paris, Philippe a passé sa jeunesse à Genève où son père, polytechnicien polyglotte, avait trouvé un travail de traducteur à l'Union internationale des télécommunications, organisme international dépendant de l'ONU. Son grand-père, Paul Revoy, agrégé, était l'auteur de livres d'enseignement de physique et de chimie à l'usage des candidats au baccalauréat et aux élèves officiers au début du xx<sup>e</sup> siècle. Ce sont pourtant les mathématiques qui ont passionné son petit-fils Philippe. Scolarisé au lycée d'Annemasse jusqu'en terminale, il est reçu second au Concours général de mathématiques en

1962. Après deux ans de classes préparatoires au lycée du Parc à Lyon, il a intégré l'ENS en 1964. Sans surprise, il opta de poursuivre ses études en mathématiques.

C'est au cours d'un mémorable voyage en Chine organisé par un groupe de normaliens à l'été 1965 qu'il rencontra Simone, originaire de Montpellier. Aussi, dès l'obtention de l'agrégation en 1967, il prit un poste d'assistant à l'université de Montpellier et épousa Simone en 1968. Leur famille s'enrichit par la suite par l'adoption de quatre enfants.

Sous la direction d'Artibano Micali, il entame un travail de thèse en algèbre qu'il soutient en 1975. Au sein du laboratoire de mathématique de Montpellier, il participera régulièrement au séminaire d'algèbre de l'équipe AGATA avec un intérêt pour les algèbres de Clifford, un sujet qu'il poursuivra jusque dans les années 2000 en collaboration avec A. Micali, et J. Helmstetter. À partir de 1984, il est séduit par le projet d'Alberto Medina d'étudier les groupes de Lie munis d'une métrique bi-invariante de signature quelconque. Ils ont publié une série de quatre articles qui ont eu un grand impact international dû à l'importance du procédé de « double extension orthogonale ou quadratique » en mathématiques et en physique. Ce procédé a été généralisé aux superalgèbres de Lie, et appliqué dans plusieurs problèmes de physique théorique (théories de supergravité, modèles WZW, systèmes bi-hamiltoniens intégrables, groupes de Lie-Poisson, par exemple). Au début des années 90, ils se sont attaqués à la double extension des groupes de Lie symplectiques, aux espaces homogènes correspondants et à la géométrie affine plate associée. Plusieurs publications y ont été consacrées, dont la dernière est parue en 2014. Cette méthode de double extension symplectique peut être regardée comme l'opération inverse de la réduction symplectique bien connue des physiciens. Elle a été par la suite généralisée par Médina et ses élèves aux groupes de Lie Kählériens. On peut penser que les doubles extensions symplectiques et kählériennes auront autant ou plus d'applications à la géométrie et à la physique que la double extension orthogonale.

Ses collaborateurs et collègues appréciaient la culture très étendue de Philippe dans des domaines très variés des mathématiques. De son point de vue, l'aspect esthétique des objets mathématiques et de leurs propriétés était une motivation essentielle.

Philippe aimait enseigner les maths. Il a enseigné à tous les niveaux du supérieur, ne négligeant pas le premier (entrée des étudiants à l'université). Brillant, toujours modeste, exigeant dans le travail, il cherchait à dévoiler la beauté des mathématiques jusque dans le sujet d'examen. Rapide pour remplir le tableau de son écriture fluide et harmonieuse, il restait à l'écoute des étudiants, répondant aux questions avec patience et bienveillance. Humain et dévoué, il était toujours prêt à assurer la totalité des corrections d'examen et cherchait constamment quelque chose de sensé dans une copie, gêné de n'y rien trouver si elle était vide. Dans les jurys, avant que l'informatique ne dispense les enseignants des calculs, il évitait les erreurs en effectuant de tête les moyennes, plus vite que les calechettes. Et alors que le clavier prenait possession de la rédaction mathématique, il voulait l'ignorer en s'appliquant toujours, d'une écriture ronde, régulière, sans rature, comme s'il lisait sereinement un original qu'il aurait eu en mémoire. Ce contact humain si particulier de Philippe est illustré par le témoignage personnel d'un de ses anciens étudiants, Gérard Biau, maintenant professeur à l'université Pierre-et-Marie-Curie à Paris :

« J'ai connu Philippe Revoy en 1991-1992, alors que j'étais étudiant en première année à l'université de Montpellier-II. Philippe Revoy enseignait alors l'algèbre aux étudiants de premier cycle et fut donc, à ce titre, l'un de mes tout premiers contacts avec les mathématiques de l'Enseignement supérieur. Quand je repense à Philippe Revoy, je revois d'abord une belle écriture ronde qui recouvrait les grands tableaux noirs des amphithéâtres en moins de temps qu'il n'en fallait aux étudiants pour sortir leurs cahiers. Je me souviens surtout d'un professeur exigeant et pédagogue, qui aimait avec passion son métier. Proche des élèves, il ne comptait pas son temps pour répondre à nos questions avec calme et patience. Chacune de ses explications se terminait invariablement par un grand sourire, derrière lequel on devinait une infinie gentillesse et beaucoup d'humanité. Vingt ans ont passé et je suis aujourd'hui devenu professeur de mathématiques à l'université de Pierre-et-Marie-Curie. Même si le temps a coulé, ma mémoire n'en est pas moins intacte, et je repense souvent avec nostalgie à ces années d'études à l'université de Montpellier-II. Je mesure le chemin accompli, et je sais que si j'ai désormais la chance d'exercer un métier magnifique, c'est d'abord grâce aux maîtres qui m'ont insufflé la passion des mathématiques et m'ont aidé à y forger mon chemin. Philippe Revoy en fait partie et je ne l'oublierai pas. »

Philippe avait d'autres passions plus inattendues : l'histoire et les sciences sociales. Il a été toute sa vie abonné aux revues « Annales. Histoires, Sciences sociales » et « Population », revue de l'Institut national d'études démographiques. Il connaissait par cœur les arbres généalogiques des familles régnantes européennes, et bien d'autres sujets dans ces domaines. La politique française était également un sujet où sa mémoire faisait merveille, à croire que sa lecture quotidienne du journal *Le Monde*, fidèle sur un demi-siècle, s'archivait de façon automatique dans sa mémoire. Bien qu'habitant Montpellier, il fréquentait peu la plage et la mer. La moyenne montagne était son lieu de détente favori, et il passait ses étés en famille à Lus-la-Croix-Haute pour y parcourir les pentes des environs.

Philippe a aussi consacré du temps à plusieurs associations d'aide à l'enfance (Terre des hommes, Espoir pour un enfant), en particulier pour permettre l'hospitalisation d'enfants nécessitant une intervention chirurgicale lourde, soit dans leur pays d'origine, soit à Montpellier. Il s'est également impliqué dans un club local d'échecs où sa gentillesse était assez appréciée pour qu'un prix « Philippe-Revoy » y ait été créé récemment.

Alberto MÉDINA, professeur émérite, université de Montpellier  
 Suzanne DERZKO, maître de conférences honoraire, université de Montpellier  
 Jacques DUPONT-ROC (1964 s)

**RICARD (Daniel)**, né à Grand-Bourg (Creuse) le 8 mai 1945, décédé à Corbeil-Essonnes (Essonne) le 20 novembre 2016. – Promotion de 1965 s.



La date de naissance de Daniel était une source annuelle de plaisanteries : « Demain, c'est férié parce que c'est l'anniversaire de Daniel ». Nous étions tous deux physiciens et avions une promotion d'écart mais, comme il n'avait pas présenté l'agrégation, nous nous sommes retrouvés en septembre 1968 à commencer nos thèses dans le même laboratoire d'optique quantique, sous la direction de Jacques Ducuing à l'Institut d'optique, localisé à l'époque sur le plateau dominant le campus d'Orsay.

Comme nous avions une promotion d'écart du fait de ses difficultés de scolarisation dans son petit village, nous ne nous sommes vraiment connus qu'en 1968. Comme j'étais caïman, j'avais temporairement obtenu un logement à l'École. Lui était en 4<sup>e</sup> année, si bien que nous faisons tous les jours le déplacement vers Orsay par la ligne de Sceaux, qui ne s'appelait pas encore RER B et qui, fait très important, avait la station Luxembourg comme terminus. Cela faisait que nous étions assis dans les rames, assez souvent en compagnie de deux autres normaliens, l'un et l'autre physiciens théoriciens, dont je tairai les noms par pudeur. Ces jours-là, en effet, nous faisons semblant de ne pas les connaître : pendant le trajet, ils discutaient vivement de physique, écrivant des équations en l'air ou sur la buée de la fenêtre. Parfois, leur professeur était du voyage et les discussions étaient encore plus animées !

La thèse de Daniel portait sur les colorants comme la rhodamine qui absorbent la lumière et la réémettent par fluorescence après réarrangement de la molécule. Le travail consistait précisément à mesurer le temps de ce réarrangement. Ce temps est dans le domaine des picosecondes ( $10^{-12}$  s) et, pour faire cette mesure, Daniel avait monté un laser à modes couplés qui délivrait des impulsions de cette durée. À l'époque (début des années 1970), chaque chercheur fabriquait et réglait ses lasers lui-même et on était loin des femto secondes ( $10^{-15}$  s) d'aujourd'hui.

Je me souviens qu'à un moment donné, Daniel avait souhaité employer comme solvant non pas l'éthanol (l'alcool éthylique bien connu) mais des alcools plus lourds (propanol, butanol et au-delà) qui sont plus visqueux. Le problème était que ces alcools dégageaient une odeur rappelant irrésistiblement le parfum des chaussures dans un vestiaire de football, ce qui le gênait et suscitait évidemment d'innombrables plaisanteries.

Daniel a donc soutenu sa thèse début 1976 au sein du laboratoire d'optique quantique qui, entretemps, avait migré à l'École polytechnique, thèse qui lui a valu une médaille de bronze du CNRS. Il a poursuivi sa carrière au CNRS jusqu'au poste de

directeur de recherche. Comme il se doit, il a encadré plusieurs thèses, dont celles de François Hache et de Marie-Claire Schanne-Klein. Il est resté fidèle au laboratoire d'optique quantique jusqu'à sa disparition vers l'an 2001. Il s'est alors dirigé vers le laboratoire Aimé-Cotton, situé exactement à côté de l'institut d'optique de ses débuts. La boucle était bouclée ! Là, il a changé de sujet, pour étudier les matériaux à hole-burning spectral.

Ce travail de recherche n'a pas duré longtemps, en fait jusqu'au départ de Daniel à la retraite en 2002. Ce départ précoce fut imposé par la maladie de Parkinson qui l'avait frappé dès le début des années 1980, époque où j'ai moi-même quitté le laboratoire pour entrer dans l'industrie.

Mon départ du CNRS ne m'a pas empêché de garder contact et de suivre la carrière de Daniel via mon épouse enseignante à l'X. Lui, qui avait toujours travaillé au CNRS, s'est alors découvert une passion pour l'enseignement. À son retour de Berkeley (1980-1981), il est devenu maître de conférences de première catégorie à l'École polytechnique qui abritait déjà son laboratoire. Sa pondération et son sérieux y ont fait merveille ; les élèves, régulièrement consultés, louaient son calme et la clarté de son enseignement de mécanique quantique. Il y a donc accompli deux mandats, de 1983 à 1995, le maximum, plus deux ans de prolongation de 1995 à 1997, en même temps qu'un enseignement dans plusieurs DEA.

La maladie, qui ne l'a pas quitté depuis les années 1980, gênait ses mouvements et a indirectement causé l'infarctus qui devait l'emporter. Il laisse un souvenir impérissable à son épouse Lucette, ses filles Cécile, Marie-Hélène et Béatrice, à ses sept petits-enfants et aussi à ses très nombreux étudiants de Polytechnique et de l'université de Paris-Sud.

Jean-Paul HERMANN (1964 s)



## LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Audier, Henri, 1960 s . . . . .	131
Balland, André, 1958 l . . . . .	128
Berthon, André, 1960 s . . . . .	134
Bouzon, Jean, 1950 s . . . . .	96
Bretagnolle, Jean, 1956 s . . . . .	113
Cambefort, Jean-Louis, 1961 s . . . . .	139
Cèbe, Jean-Pierre, 1949 l . . . . .	92
Charneux, Pierre, 1947 l . . . . .	82
Cuenat, Jean, 1950 s . . . . .	97
David, Marcel, 1936 s . . . . .	64
Decomps, Bernard, 1957 s . . . . .	120
Demers, Pierre, 1935 s . . . . .	62
Drouault, François, 1955 l . . . . .	106
Duvert, Louis, 1943 s . . . . .	68
Guibé, Lucien, 1953 s . . . . .	105
Guillaume Guibé, Nicole, 1953 S . . . . .	105
Jouffroy, Théodore, 1813 l . . . . .	53
Langenais Léo, Suzanne, 1936 S . . . . .	63
Laubier Lebeau, Anne, 1957 L . . . . .	115
Legras, Jean, 1933 s . . . . .	61
Paillous Kahane, Josette, 1951 S . . . . .	103
Pascaud, Marc, 1946 s . . . . .	79
Perrenot Esclangon, Jeanne, 1927 L . . . . .	57
Quemada, Daniel, 1950 s . . . . .	101
Raimond, Jean-Bernard, 1947 l . . . . .	85
<hr style="width: 100%; margin-bottom: 5px;"/> L'Archicube n° 23 bis, numéro spécial, février 2018	147

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

---

<b>Revoy, Philippe, 1964 s</b> . . . . .	141
<b>Ricard, Daniel, 1965 l</b> . . . . .	144
<b>Risset, Jean-Claude, 1957 s</b> . . . . .	125
<b>Rosenblum, Jacqueline, 1945 L</b> . . . . .	71
<b>Sans, Édouard, 1955 l</b> . . . . .	111
<b>Tasca, Valeria, 1945 L</b> . . . . .	74
<b>Zeller-Meier, Georges, 1960 s</b> . . . . .	137

# L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis  
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :  
45, rue d'Ulm  
75230 Paris Cedex 05  
Téléphone : 01 44 32 32 32  
Courriel : a-ulm@ens.fr  
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directrice de la publication : Marianne Laigneau  
Responsables des notices : Patrice Cauderlier, Alain Drouard,  
Michel Rapoport (lettres) et Françoise Seeuws Masnou,  
Renée Vallette Veysseyre (sciences)  
Secrétariat : Agnès Fontaine

Mise en pages : TyPAO

Ce numéro spécial 23 *bis* de  
*L'Archicube* a été achevé d'imprimer  
sur les presses de l'imprimerie France Quercy  
en février 2018.

ISSN : 1959-6391  
Dépôt légal : mars 2018  
N° d'impression : xxxxx

Mise en pages  
TyPAO sarl  
75011 Paris